MAR 12 1947
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV OF MICH

ANNÉE OCTOBRE 1946 N° 10

REVUE DE PARIS

RENÉ PAYOT : Le Drame de la paix

JOHAN BOJER : Souvenirs de jeunesse

JACQUES CHARPENTIER : La Justice depuis la libération

CHARLES DU BOS : Pages de journal

JOSEPH PEYRÉ : Un soldat chez les hommes. — II

CHRISTIAN DE MANNLICH : Gluck à Paris

ANDRÉ ROUSSEAUX : André Malraux

RENÉ LALOU : Retour en Hollande

JEAN THIBAUD : La bombe atomique et le secret de l'énergie nucléaire

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les livres

LA LIVRAISON : 60 FRS

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1946

		Pages
René PAYOT	Le Drame de la paix	3
Johan BOJER	Souvenirs de jeunesse	11
Jacques CHARPENTIER	La Justice depuis la libération	32
Charles du BOS	Pages de journal	48
Joseph PEYRÉ	Un soldat chez les hommes. — II.	58
Christian de MANNLICH	Gluck à Paris	97
André ROUSSEAUX	André Malraux.	122
René LALOU	Retour en Hollande	134
Jean THIBAUD	La bombe atomique et le secret de l'énergie nucléaire	144
Marcel THIÉBAUT	Parmi les livres.	153
	Chronique bibliographique.	163

* *

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

UN DRAME DE CONSCIENCE NATIONALE

par **Édouard HERRIOT**

UN MONDE NOUVEAU
par André Siegfried
de l'Académie Française

LA NÉCROPOLE ROYALE DE TANIS
par Pierre Montet

LE MARIAGE DU CARDINAL DE LORRAINE
par le duc de la Force
de l'Académie Française

TRISTAN CORBIÈRE
par Yves-Gérard le Dantec

LA REVUE DE PARIS

Société à responsabilité limitée au capital de 75.000 francs
(Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld, André de Fels)

Paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 60 francs. — Abonnement (6 mois) : 280 francs (France et colonies). Etranger : 310 francs (pays de demi-tarif postal), 340 francs (pays de plein tarif). — Compte chèques postaux 360-50 Paris. — Prière de joindre la somme de 10 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

La présente revue a été tirée à 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris *1946.*

LE DRAME DE LA PAIX

DEPUIS l'ouverture de la Conférence dite de la paix, la politique internationale suit une évolution qui suscite de légitimes inquiétudes. Les millions d'êtres humains qui avaient souffert dans l'espoir que le monde serait débarrassé de la crainte et de l'oppression sont amèrement déçus ; au lieu d'assister à la création d'un ordre nouveau fondé sur la justice et le droit, ils voient se dérouler d'âpres contestations portant sur des intérêts matériels. Sous couleur de se protéger (contre quoi ?) les grandes puissances accroissent leurs armements, recherchent de nouveaux engins susceptibles de distribuer la mort avec plus d'efficacité : les manœuvres terrestres répondent aux manifestations navales ; des projectiles mystérieux traversent l'espace. Chaque Etat tient à montrer aux autres qu'il est prêt. La Russie maintenant sous les armes des effectifs considérables, l'Amérique continue de fabriquer des bombes atomiques, et le maréchal Montgomery fait le tour des possessions britanniques afin de perfectionner le système défensif de l'Empire. Dans les états-majors, les officiers préposés aux opérations se livrent au jeu des hypothèses. On découvre à Vienne un plan qui indique les voies par lesquelles l'armée rouge pourrait envahir l'Europe occidentale, et les Anglo-Saxons constatent que, avant de riposter, ils devraient se contenter de défendre les côtes de la mer du Nord et certaines bases sur l'Atlantique. Il ne s'agit là que de travaux d' « école » ; mais il est bien difficile aujourd'hui de garder des secrets ; il suffit qu'ils soient connus pour que l'imagination les colore et en tire des conclusions absurdes.

La vérité, c'est que personne ne désire la guerre ; aucun gouvernement ne songe à utiliser ce moyen de désespoir qui ne résoudrait d'ailleurs rien.

Autrefois, lorsqu'un conflit n'intéressait que deux pays contigus, la guerre prenait le caractère d'une opération chirurgicale et donnait un résultat concret. Actuellement, aucun conflit ne peut être « isolé » selon l'ancienne méthode diplomatique. Toute action de force, sur un point quelconque du globe, déchaînerait une conflagration générale, car les

grandes puissances ne pourraient tolérer une atteinte à leur prestige. Mais la Russie sait que l'Amérique est invulnérable, et l'Amérique n'ignore pas que la Russie ne peut être occupée. La guerre n'est donc pas le moyen thérapeutique propre à résoudre les difficultés actuelles. C'est là une vérité d'évidence qu'il importe de propager, afin que cessent les rumeurs pessimistes, les menaces sournoises qui compliquent singulièrement la tâche des diplomates et les rendent trop accessibles aux considérations des stratèges. Le danger serait qu'ils créassent en Europe des conditions malsaines, où une explosion pourrait un jour se produire.

Il est banal de constater que le sort d'une coalition est de se dissoudre lorsqu'elle a réalisé le dessein qui l'a fait naître. Cette fois-ci, le processus de désagrégation est plus rapide qu'en 1918, car les grands alliés ne sont pas entrés en guerre pour les mêmes raisons ; la Grande-Bretagne et la France ont voulu faire respecter — un peu tardivement — l'ordre européen et empêcher qu'il fût détruit par un impérialisme agressif. Les Etats-Unis se sont joints à elles afin qu'elles puissent accomplir leur mission. Ces trois pays ont ainsi, sur le plan international, défendu une politique conservatrice : ils ont voulu sauver l'Europe. L'Union soviétique, elle, n'était pas attachée à l'Europe née de la guerre précédente ; n'ayant point participé à sa création, elle lui portait d'autant moins de sympathie qu'elle avait presque été traitée en vaincue. Aussi, loin de s'associer au début à la « croisade des démocraties », conclut-elle un pacte avec le Reich révolutionnaire. Il est oiseux de faire des hypothèses sur les motifs qui déterminèrent son attitude. L'essentiel est de constater qu'elle devint belligérante non par sa volonté, mais sous l'effet d'une attaque extérieure. Du jour au lendemain, elle se trouva l'alliée des Etats dont elle n'avait cessé de dénoncer le caractère ploutocratique, les prétentions à l'hégémonie, et auxquels elle n'avait point pardonné de l'avoir ignorée lors du règlement du précédent conflit. Durant les hostilités, ces polémiques cessèrent ; mais les sentiments qui les inspiraient ne changèrent point. Les Russes ne se battirent pas pour la Charte de l'Atlantique et la résurrection d'une Europe traditionnelle : ils luttèrent afin de sauver leur patrie et de reconquérir la situation internationale que la défaillance de 1917 leur avait fait perdre. La coalition prit ainsi un faux départ ; elle n'avait pas d'idéal commun, et la fraternité des armes n'élimina point la méfiance originelle, l'antagonisme des conceptions politiques, sociales et économiques, la crainte réciproque d'être dupé. Le président Roosevelt, qui était un intuitif, résolut de faire confiance aux Russes. Comptant sur sa séduction personnelle, il essaya de dissiper leurs préventions : aux conférences de Téhéran et de Yalta, il leur accorda un large crédit moral : il voulut créer une atmosphère détendue, un climat de franchise. Peu de jours avant sa mort, il constata avec mélancolie que sa méthode optimiste n'avait pas donné de résultat. Son successeur, conseillé par M. Byrnes, et du reste agacé par certains procédés sovié-

tiques, montre une tenue intransigeante, souvent marquée d'une brusquerie qui inquiète un peu les Anglais, partisans d'une politique plus souple et plus patiente. M. Bevin estime, en effet, que dans quatre ou cinq ans les choses s'arrangeront.

Elles s'arrangeront peut-être, si le problème de l'Europe est posé en ses véritables termes, si notre continent ne reste pas un enjeu que se disputent les grandes puissances, mais devient l'objet de leur sollicitude désintéressée et si, enfin, surmontant ses préventions, la Russie n'envisage plus la question de la paix sous l'angle de ses préoccupations stratégiques. Envahie trois fois en un siècle et demi, et dévastée effroyablement par les hordes hitlériennes, on ne peut pas reprocher à la Russie de nourrir des soucis semblables à ceux de la France : elle désire assurer sa sécurité. Mais l'on peut se demander si elle emploie des moyens adéquats. Les états-majors ont tendance à se prémunir contre les dangers de l'avenir en préconisant des mesures qui auraient pu être efficaces dans le passé. Il est peu probable que les glacis et les points d'appuis avancés conservent la valeur militaire qu'ils eurent il y a quelques années, avant l'invention des bombes atomiques et des avions capables de parcourir des milliers de kilomètres. Les armes offensives ont une telle avance que la seule sécurité que puissent trouver *tous* les pays réside dans l'organisation d'un contrôle universel, dans la limitation des souverainetés nationales. Dans ce domaine, les idées sont en retard sur la technique. La technique a supprimé les obstacles que représentaient des frontières fortifiées. Il faudra bien que les hommes d'Etat tiennent compte de ce facteur révolutionnaire et ne posent plus les problèmes de l'avenir en termes du passé. C'est pourquoi il est regrettable que les Russes n'aient pas accepté de discuter le plan présenté par le sénateur Baruch, tendant à régler l'emploi de l'énergie nucléaire. En s'y refusant, ils ont éveillé le soupçon qu'ils n'entendaient pas ouvrir leur pays à des investigations et qu'ils désiraient rester à l'écart d'une véritable vie internationale qui exige la libre circulation des hommes et des idées.

En outre, il est bien difficile de distinguer entre les mesures dites de sécurité et l'expansion territoriale, réalisée tant par des annexions que par la création de zones d'influence. Il est évident que la poussée soviétique en direction de l'Ouest et du Sud-Ouest a alarmé les Anglo-Saxons. Ce qui les inquiète également, ce sont les effectifs considérables que la Russie maintient dans les territoires qu'elle occupe ; si elle a relevé les vieilles classes, elle les a remplacées par des recrues ; elle dispose, sur sol « étranger », d'une centaine de divisions, dont soixante sont de premier ordre. Les chefs militaires des Etats occidentaux se demandent pourquoi l'Union soviétique conserve, en première ligne, d'aussi importantes forces. Leur présence cause un malaise. Nous ne pensons pas que le Gouvernement russe ait l'intention de les utiliser dans un dessein offensif. Mais il n'en reste pas moins que les états-majors sont préoccupés par

cette mobilisation permanente. A cette puissance territoriale, les Américains ripostent en aménageant partout des bases aériennes : ils se « protègent » à leur tour.

Le malheur c'est que ces mesures réciproques, fruits de la suspicion, ne contribuent point à rétablir la confiance ; les esprits sont troublés par la possibilité d'un conflit futur. Aussi les pourparlers de paix et, d'une manière générale, toutes les discussions diplomatiques se ressentent-ils de cette inquiétude secrète. Les Russes et les Anglo-Saxons, unis dans la guerre, agissent maintenant les uns contre les autres. Et, parfois, leur duel prend des aspects puérils. On l'a vu lors des débats qui ont eu lieu au Conseil de Sécurité, sur l'admission de nouveaux membres dans l'O.N.U. Les candidats n'ont pas été jugés à la lumière des statuts, mais selon l'appui qu'ils pourraient donner aux grandes puissances rivales. La Russie a fait échouer les demandes du Portugal, de l'Irlande et de la Transjordanie, pays suspects à ses yeux de sympathiser avec le bloc anglo-saxon ; les Anglais ont réservé le même sort à l'Albanie et à la Mongolie extérieure. Si l'O.N.U. devient un champ de bataille où s'affrontent deux blocs et si, pour y être acceptés, les Etats restés neutres doivent se concilier les bonnes grâces des grandes puissances, il est probable que le caractère de cette organisation ne tardera pas à s'altérer et que, paralysée par des luttes intérieures, elle sera incapable de mettre en pratique les principes de sa Charte. On remarquera, en outre, que ces disputes absurdes à propos des candidatures auraient été évitées si le droit de veto n'avait pas donné un pouvoir absolu aux grandes puissances. Ce droit, symbole de l'égoïsme national, obstacle à une véritable coopération, apparaît comme l'expression juridique de la suspicion. On dira peut-être que l'existence de l'O.N.U. dépend de l'entente des nations qui disposent de la force militaire, mais nous sommes persuadé que le privilège qu'elles se sont accordé et qui constitue une offense aux principes démocratiques, est l'une des causes du malaise actuel. Le fait qu'un Etat peut empêcher le fonctionnement de l'institution dont le rôle est de prévenir les agressions, détermine tous les pays à garantir leur propre sécurité. A quoi bon créer une organisation lorsque fait défaut l'esprit de confiante solidarité qui la doit animer ?

Il convient enfin de retenir une autre manifestation de la méfiance qui trouble les rapports entre les Alliés. Au cours des débats de la Conférence de Paris, on a vu surgir, comme représentant d'un Etat libéré, un homme qui manifesta, en 1939, la plus vive admiration pour l'Italie mussolinienne, et qui prodigua au Duce les témoignages de son dévouement. Dénoncé par le délégué de la Grèce, il trouva l'appui d'un leader ukrainien. Celui-ci déclara qu'il préférait un fasciste devenu démocrate à un démocrate inclinant vers le fascisme. C'était dire que les Russes jugent leurs anciens ennemis non pas sur leur passé, mais en raison des services qu'ils peuvent leur rendre. Nous ne voulons pas mettre en doute la sincérité de certaines conversions, surtout lorsque l'intérêt personnel

entre en jeu. Toutefois, on notera que l'épuration morale est parfois surbordonnée à des motifs utilitaires et que, dans la recherche de nouveaux appuis, les gouvernements ne se soucient pas toujours de la qualité des individus.

***

C'est dans ces mauvaises conditions générales, dans cette atmosphère de tension psychologique aggravée par la durée excessive des régimes d'armistice, qu'ont commencé les débats sur la réorganisation de l'Europe. Il apparut tout de suite que les Alliés n'avaient pas d'idées communes à ce sujet, et que les règles énoncées dans la Charte de l'Atlantique ne seraient guère respectées. Le principe de la légitimité du pouvoir et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes — les lumières qui éclairèrent le Congrès de Vienne de 1815 et la Conférence de Paris de 1919 — ne furent point retenus. On objectera peut-être que la Charte des Nations Unies avait déjà posé les bases d'un nouvel ordre international. Mais si cette organisation précise les rapports de ses membres entre eux et détermine la procédure qui doit permettre de régler les conflits futurs, elle ne définit point le nouveau statut des Etats pris isolément. Ce statut, en ce qui concerne du moins les pays vaincus, doit être établi par les traités de paix. La justice exige que les puissances de l'Axe et leurs satellites réparent, dans la mesure de leurs moyens, les dommages qu'ils ont causés et qu'ils soient mis dans l'impossibilité de perpétrer une nouvelle agression. Mais l'expiation nécessaire, décrétée selon la justice, ne doit pas servir de prétexte à un asservissement déguisé. L'indépendance des Etats européens, limitée seulement par les sacrifices que chacun fera librement au profit du nouvel ordre international, est la condition essentielle de la pacification du continent. Le président Roosevelt, peu de temps avant sa mort, avait indiqué aux futurs bâtisseurs du monde la voie dans laquelle ils devaient s'engager.

« Nous nous proposons, disait-il, de substituer à des solutions de fortune une organisation universelle à laquelle toutes les nations éprises de paix pourront adhérer. *Elle doit marquer la fin du système des actions unilatérales, des actions exclusives, des sphères d'influence et d'équilibre des puissances* et, en général, de tous les expédients qui ont servi durant des siècles et qui ont touiours échoué. »

Jusqu'à présent, l'antagonisme entre les grandes puissances a fait échouer l'application de ce programme. Au lieu de chercher à définir les conditions d'un ordre continental, elles se disputent âprement sur des questions de prestige et d'intérêts matériels ; au lieu de restaurer l'autonomie des petits Etats, elles tâchent de les attirer dans leur orbite. Les Russes agissent sur eux au moyen de l'occupation militaire et de l'idéologie politique ; ils favorisent les partis communistes et, afin d'éliminer l'influence des anciennes classes dirigeantes, ils soutiennent des équipes nouvelles dont la sympathie leur est acquise ; ils exportent leur

doctrine pour contre-balancer la force d'attraction du dollar. Sur la carte, leurs positions sont excellentes, car ils détiennent de nombreux gages ; à l'exception de la Grèce et de la partie continentale de la Turquie, tous les pays balkaniques se trouvent sous leur contrôle, de même que la Hongrie et l'Autriche orientale. Autrefois, les Slaves de ces régions regardaient vers l'Occident. Aujourd'hui, leurs nouveaux chefs sont des disciples de Lénine et les leaders de l'opposition, bridés et brimés, ne jouent plus que le rôle de figurants plaintifs et moroses. En Roumanie, en Yougoslavie et en Bulgarie, une révolution s'est accomplie et, grâce à la présence de l'armée rouge, l'extrême-gauche a pu s'emparer du pouvoir. L'avenir montrera si l'œuvre à laquelle elle se livre répond aux désirs profonds des populations. On ne le saura que le jour où les troupes soviétiques partiront. On verra, à ce moment-là, si les groupes qui ont saisi leur chance sont capables de maintenir la stabilité politique tout en se passant des mesures de contrainte dont toute révolution se sert à ses débuts. Afin de leur permettre de se consolider, les Russes ont plus ou moins isolé ces pays et, en s'opposant au rétablissement du contrôle d'avant-guerre sur la navigation danubienne, ils essayent de barrer la route à une pénétration anglo-saxonne, de même qu'ils veulent exclure leurs alliés du règlement de la question des Détroits. Ils préfèrent les tête-à-tête aux conférences.

Cette attitude peut s'expliquer par la crainte qu'ils éprouvent d'être mis en minorité. Mais nous ne croyons pas qu'elle leur apporte, à la longue, de grands avantages. L'évolution du monde, déterminée par les progrès de la science, condamne le repli et l'isolement. Il ne peut exister sur le globe de vastes régions placées sous la tutelle exclusive d'une grande puissance. D'aucuns prétendent qu'aucune coopération durable n'est possible entre le capitalisme et le régime communiste. C'est oublier les phénomènes d'osmose qui se sont déjà produits ; chaque peuple peut profiter des expériences faites par les autres et en retenir ce que son génie national lui permet d'assimiler. L'art de la politique consiste précisément à rechercher les synthèses pour dépasser les antagonismes du moment. Il serait vraiment temps de soumettre le vocabulaire à une sérieuse revision, afin qu'on n'emploie plus à tort et à travers, et dans un dessein de médiocre propagande, des vocables comme fascisme, réaction ou démocratie. Dans ce domaine, un effort de probité intellectuelle doit être accompli. L'hitlérisme ne sera définitivement éliminé que lorsqu'on aura abandonné la méthode des slogans orchestrés par lesquels il agissait sur la foule.

***

On nous dira peut-être que l'Europe, nation composée de plusieurs, ainsi que la définissait déjà Montesquieu, est une conception archaïque et que les bouleversements causés par la guerre ont ruiné l'équilibre continental. Certes, l'Allemagne ne fait plus pour le moment figure d'Etat ; elle représente simplement un territoire divisé en quatre zones

et un peuple soumis à des influences extérieures. Mais, qu'on le veuille ou non, la nation allemande continue d'exister et, un jour ou l'autre, elle récupérera les attributs de sa souveraineté. Les peuples européens sont affaiblis, et il leur faudra de longues années pour se remettre des maux variés que la guerre leur a infligés. Toutefois, ils n'ont pas perdu leur conscience nationale. Même les gouvernements aux idées les plus avancées sont obligés de tenir compte du patriotisme ombrageux des masses populaires. En politique étrangère, un Tito ou un Dimitrof se montrent aussi nationalistes que le seraient des hommes qualifiés de réactionnaires. On peut dire que la résistance contre l'occupant a singulièrement vivifié l'attachement à cette réalité terrestre qu'est une patrie.

Il serait donc imprudent de juger les peuples européens sur leur détresse économique et de conclure à leur décadence. Malgré la misère dans laquelle ils vivent, ces peuples ont conservé leurs qualités traditionnelles et les réformes sociales dont ils ont bénéficié ont certainement accru chez eux l'amour du sol natal et, par là, la volonté de jouir d'une existence libre. Les élections qui ont eu lieu en Autriche et en Hongrie ont révélé que ces pays n'avaient point perdu le sens de la continuité historique. Ne dit-on pas, en outre, que le Gouvernement polonais manifeste un esprit d'indépendance qui étonne les autorités soviétiques peu familiarisées avec la diversité de l'Europe et les réactions particulières des nations qui la composent? Celles-ci veulent bien accueillir ce qui peut leur être utile, mais elles ne se laisseront subjuguer ni par une doctrine étrangère importée, ni par des capitaux importés. Le prestige dont la France jouissait auprès de tant de peuples était précisément dû à son désintéressement.

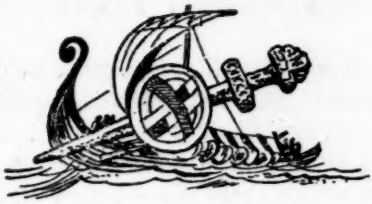
Telles sont les réalités profondes de l'Europe qui doivent servir de base à ceux qui élaborent les traités de paix. Elles peuvent être obscurcies par les circonstances présentes, mais les récifs de corail n'existent pas moins lorsque la vague les recouvre. Méconnaître ces réalités permanentes, c'est ignorer les données du problème européen. Vouloir le résoudre en envisageant le continent comme un futur champ de bataille où il convient de prendre des gages stratégiques, c'est entretenir une crise dont le monde entier fera les frais et c'est, à coup sûr, créer les conditions d'où naîtra une nouvelle guerre. On ne reconstruira pas l'Europe en la partageant et en englobant de petits pays dans les zones d'influence des grandes puissances. N'est-il point paradoxal qu'on songe à imposer des tutelles à des nations qui furent indépendantes, cependant que les possessions coloniales s'émancipent les unes après les autres? Et d'ailleurs le système du partage a déjà été mis en pratique, à deux reprises, en très peu de temps. Ces essais portent les noms de Munich et de Moscou. Ils ont tous deux porté atteinte à l'indépendance des petits Etats. Des poussées impérialistes ont bouleversé l'ordre continental et détruit le régime de sécurité collective institué après la guerre précédente.

On peut penser ce que l'on veut de ces deux accords : il suffira de se rappeler les conséquences qu'ils ont eues pour affirmer que la désagrégation de la famille européenne, la disparition d'un ou deux de ses membres ont rompu l'équilibre de l'ensemble et provoqué le plus sombre drame qu'ait connu le monde. Dès que les grandes puissances ayant des tendances à l'expansion ont des frontières communes, les heurts se produisent. On peut s'imaginer ce qu'il adviendrait de notre continent si Russes et Anglo-Saxons devaient rester longtemps face à face sur la ligne de l'Elbe, ou même au cœur de Vienne. Or, ce contact dangereux persistera si l'on admet le principe des zones d'influence et si les Etats moyens et petits, qui forment la mosaïque européenne, ne sont pas restitués dans leur complète autonomie et intégrés dans un ordre de droit international où ils trouvent les garanties propres à assurer leur sécurité.

Malheureusement, la manière dont ont été engagées les négociations de paix ne permet pas de croire que les grandes puissances, obsédées par leurs rivalités, aient parfaitement compris la nature de l'Europe et la nécessité de régler ses problèmes en se référant à un principe supérieur. Elles recherchent simplement des compromis entre elles afin d'ajuster leurs intérêts particuliers. Et lorsqu'on examine le détail de leurs délibérations, on ne peut s'empêcher de songer à la sévère remarque de Paul Valéry : « Tous les politiques ont lu l'histoire, mais on dirait qu'ils ne l'ont lue que pour y puiser l'art de reconstituer les catastrophes. »

A voir les projets de traités, on peut, en effet, redouter qu'ils placent de petits Etats sous la coupe de la grande puissance qui les a vaincus ; l'imprécision de certaines clauses donnera au vainqueur la possibilité d'exercer une pression politique continue, car l'interprétation d'un pacte se fait toujours au détriment de la partie la plus faible. On lit, par exemple, dans le texte relatif à la Roumanie, que les prisonniers seront libérés aussitôt que possible et que les troupes soviétiques évacueront le pays quatre-vingt-dix jours après la signature du traité, mais que la Russie pourra y maintenir des garnisons afin d'assurer ses liaisons avec l'Autriche. Le caractère vague de ces dispositions ne laisse pas d'être inquiétant. Il en est de même du règlement des réparations à propos duquel le délégué de l'Australie a présenté de justes remarques. Qu'est-ce à dire, sinon que la paix, au lieu de restaurer l'indépendance nécessaire de tous les pays, risque de prolonger l'asservissement de certains d'entr'eux et de créer des foyers d'agitation ? Il manque à la Conférence de Paris une puissance véritablement européenne qui ait le sens de l'unité et de la diversité du continent, qui connaisse ses lois organiques et se fasse l'avocat désintéressé des principes. La France pourrait jouer ce rôle, bien que, momentanément, elle soit dans un état d'infériorité matérielle par rapport à ses alliés. Mais au Congrès de Vienne, Talleyrand ne pouvait guère s'appuyer sur la puissance militaire. Pourquoi la France reste-t-elle silencieuse ?

RENÉ PAYOT



SOUVENIRS DE JEUNESSE

I

On est mis au monde et l'on doit dire merci, mais comment ça ira par la suite, cela dépend de circonstances dont on n'est pas toujours le maître.

Johanne Elgaen était fille d'un petit propriétaire cultivateur au bord du lac de Femund [1], et à dix-sept ans elle partit de chez elle et eut une place de bonne dans une famille de Trondheim. Là, il lui arriva ce qui arrive à mainte jeune fille, et un jour elle déguerpit à Orkedalsöra [2], où je vins au monde dans une petite maison qui existe encore. Elle ne pouvait m'élever elle-même, en sorte que je fus mis à l'écart, et placé tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Lorsque j'avais un an et demi, j'avais échoué dans une famille d'ouvriers qui logeait dans le bâtiment du fond de la cour, ruelle de Brattör, à Trondheim. L'homme et la femme, dans la journée, étaient dehors à leur travail, et les gens du voisinage parlaient beaucoup de ce gosse couché dans le bâtiment du fond, qui ne cessait de crier, sans que personne s'occupât de lui. Tout près de là était une auberge pour paysans, et il se trouva que Randi Fætten, femme d'un *husmann* [3] de Rissa, sur le fjord, vint aussi à entendre parler du marmot. Et Randi n'aurait pas été Randi, si elle s'était tenue tranquille après cela, si bien qu'elle envoya en ville une de ses filles, Marja, pour voir à m'amener à Rissa, où je pourrais avoir compagnie humaine. Et un jour Marja descendit le fjord avec moi jusqu'à la petite cense sur la grève, et ce fut un voyage dont elle parla souvent plus tard.

1. A la limite sud-est de la province de Trondheim-Sud.
2. Petit port au sud du fjord de Trondheim.
3. Paysan locataire d'une parcelle dépendant d'une grande propriété, et qui paye son loyer en journées de travail.

Elle dut me porter tout le temps sur son bras, car j'étais trop faible pour me tenir sur mes jambes et marcher, et je voulais toujours lui entourer le cou, parce que je croyais qu'elle était ma mère.

Ce que c'est que la destinée. Un instant après que Marja était venue me chercher, la femme d'un gros propriétaire cultivateur de Rissa se présentait dans le même dessein. C'était Margrethe Melhus de Skaudalen ; elle n'avait pas d'enfant et se cherchait discrètement un héritier. Si Marja était arrivée un peu plus tard le même jour, ma vie aurait pris sans doute une autre direction. Je serais peut-être devenu héritier et propriétaire de Melhus, si je m'étais bien conduit, et aujourd'hui j'y vivrais peut-être comme « pensionnaire » [1] et porte-drapeau à la retraite. J'ai souvent passé par là en ma jeunesse, et Margrethe et son mari ont toujours été très aimables avec moi.

— Tu aurais dû être mon fils, toi, au fond, a-t-elle dit plus d'une fois.

Maintenant ils sont morts depuis longtemps, mais je vois encore la haute stature imposante de Margrethe quand elle passait dans la cour gazonnée de Melhus. Elle a été la première que j'aie rencontrée de ces femmes qui rendent un garçon tout confus rien qu'à le regarder, et même lorsqu'elle a vieilli et grisonné, elle pouvait sourire comme une jeune fille.

Dans mon plus ancien souvenir de Fætten, je suis assis sur les genoux de la mère Randi, et de l'autre côté de la table je vois un homme à la barbe brune, qui mange. Il fixe les yeux sur moi, et tout en mâchant, il demande :

— Quel âge a-t-il maintenant, ce petiot?

— Oh! dit la vieille... il vient d'avoir deux ans.

Et par la fenêtre j'aperçois un singulier spectacle, une tête de cheval brun foncé qui regarde la salle avec de grands yeux graves tout en mâchonnant une touffe de foin. Son maître était un voisin, Ola Koya, le seul du territoire des *husmænd* qui avait un cheval, et ce jour-là il était à Fætten et labourait.

J'appelais naturellement les vieux patrons de l'enclos père et mère, et je couchais au commencement entre eux dans le large lit de la salle. Plusieurs années ont passé avant que je me sois rendu compte que je ne faisais pas partie de la maison au même titre que tous les autres. Il y avait là trois grands enfants, Marja, Berit Martha et le garçon, Johan. Je me rappelle qu'un jour, debout à la fenêtre, Marja nattait ses cheveux châtains, la lumière du ciel couchant tombait sur son fin visage pâle, et je la trouvais bien jolie. Les trois jeunes gens travaillaient toute la journée dans l'enclos sans gagner un sou, mais au printemps ils pouvaient planter un carré de pommes de terre à leur propre compte, et les filles avaient

1. J'emploie ce mot pour désigner une situation juridique inconnue en France. Il s'agit du propriétaire d'une terre qui a cédé son droit de propriété en échange d'un droit de jouissance gratuit.

chacune une brebis. De la laine elles se faisaient des vêtements, et si la brebis avait un agneau, elles la vendaient à l'automne et gardaient l'agneau. Il leur arrivait aussi de trouver une journée de travail chez des gens, et le salaire était de six skillings, vingt öre [1] par jour. Il leur fallait donc travailler quatre jours pour avoir un ort, et cinq pour avoir une couronne. Le garçon, Johan, était à peine confirmé lorsqu'il s'engagea comme pêcheur aux Lofoten.

Berit Martha avait les cheveux foncés et le teint coloré, elle courait constamment ici et là, toujours très occupée, et un jour vint où elle eut un gosse. Le père fila en Amérique, et ne paya pas un öre pour la môme, et la mère fut encore plus occupée à courir ici et là, car elle restait seule à entretenir la petite. Je n'oublierai pas le jour où sa brebis eut des jumeaux, ce n'était pas une vétille, et Berit Martha perdit le sommeil à force de compter tout ce qu'elle pourrait acheter, tant pour elle-même que pour sa fille. Mais en été le lynx emporta les agneaux, et la pauvre femme dut vendre la brebis en automne afin d'avoir quelque argent pour l'enfant.

C'était la vieille mère qui me déshabillait le soir, et elle avait les mains adroites et une voix pleine d'affection. Aux strophes qu'elle m'enseignait avant que je m'endorme il y avait sans doute à redire ceci et cela, mais il m'est souvent arrivé, même devenu grand, de me les réciter de nouveau. Elle était une femme osseuse, de haute taille, aux grands yeux gris qui semblaient très perçants, et quand je lui caressais la joue, celle-ci devenait vivante sous la main à cause des nombreuses marques de petite vérole que portait le long visage de mère Randi.

Son mari était un gars voûté, aux jambes arquées, avec un collier de barbe foncée allant d'une oreille à l'autre. Aussitôt que j'eus un peu acquis la connaissance de Notre Seigneur et du diable, je compris que ces deux grandes puissances étaient constamment en lutte à son sujet. Quand il était pris d'une crise de colère et de jurons, il lui arrivait de sauter en l'air, et souvent il me semblait qu'il était bien long à retomber. Mais tous les soirs on avait séance d'édification familiale, et pendant qu'il chantait des psaumes, sa voix tremblait d'émotion, et lorsque finalement, la vieille mère récitait Notre Père, les larmes lui coulaient sur les joues. J'essayai bientôt de faire comme lui, je pressai sur mes yeux pour en faire sortir des larmes, mais je ne réussis pas, et je me baissai sous la table et collai un peu de salive sur mes joues de façon que cela eût apparence de larmes, et alors les grands me regardaient, puis se regardaient entre eux, ils comprenaient bien que la parole de Dieu n'était pas perdue, pour moi non plus.

Soudain arriva un voisin, qui dit :

— Je viens ici de la part de Rein.

Cela voulait dire : demain il faut aller travailler à Rein. C'était un ordre. Il y avait là une trentaine de petites censes dépendant de Rein, les mai-

1. 28 centimes-or.

sons étaient comme des boîtes d'allumettes posées tout le long de la grève, puis venait une ceinture de tourbières et de bois, derrière laquelle s'élevait au sommet d'un mamelon couvert de pins la blanche maison d'habitation du domaine, avec deux tours dressées vers le ciel. C'est là qu'habitait le grand Horneman. Là était la fortune, et les gens qui étaient là nous dominaient tous de bien haut. Les *husmenn*, pour le travail ordinaire, recevaient huit skillings par jour [1].

J'étais dehors, petit gamin, quand je vis un jour un beau spectacle, — deux cavaliers, une dame et un monsieur, qui descendaient vers les cabanes. Le monsieur avait la barbe blonde et des lunettes d'or et de longs souliers vernis avec des éperons d'argent. La dame était jeune et jolie, elle avait un voile sur le visage et une robe bleue à traîne. Tous deux tenaient une cravache à frette d'argent. Il fallait voir ça. Et tous deux étaient très gentils. Ils dirent à père ce qu'ils avaient à dire, puis la dame m'aperçut, demanda mon nom, et jeta une petite pièce. Ils dirent adieu d'un signe de tête, franchirent le fossé d'un bond et s'éloignèrent au galop. C'était là un événement et une journée. J'avais vu le jeune Fredrik Horneman et sa sœur Ebba, et je n'étais pas le seul à trouver qu'elle était une merveille.

Il n'y avait ici, sur la grève, ni un arbre ni un buisson, et le printemps n'apportait certes aucun parfum de feuillage, mais seulement une plus forte odeur d'algues, de mer, de cumin des prés, et des têtes de poissons éparses sur le remblai, qui pourrissaient. Mais comme le fjord pouvait s'étaler poli et charmant, avec les trois mâts, caboteurs et barques, posés là, les voiles détendues, immobiles comme s'ils songeaient! Et vers deux heures de la nuit, lorsque le ciel s'enflammait de plus en plus à l'est, un chœur montait sur la grève, des nombreuses sortes d'oiseaux de mer qui dressaient leurs becs en l'air et chantaient leur salut au jour naissant. Ensuite venaient l'automne et l'hiver avec les hurlements infernaux du vent et de la tempête, qui secouaient et faisaient craquer la petite maison, dont les fenêtres étaient lavées par l'écume des vagues. Alors, souvent, la vieille mère arpentait la salle toute la nuit en chantant des psaumes, car elle pensait aux gars des Lofoten qui étaient peut-être dehors cette nuit-là.

C'était tout juste si nous n'avions pas faim à Fætten, mais la pauvreté s'y était installée avec une sorte de bonhomie, et s'y trouvait si bien que personne n'imaginait qu'elle pût déménager. Au long de la grève et à l'intérieur il y avait des maisons jaunes et rouges, mais à Fætten elles étaient petites et grises, et l'un des murs de la salle penchait tellement que la maison en venait à ressembler à un homme ivre. Mais c'était la demeure de père et mère, et nous sommes devenus bons amis, elle et moi. Au bas de la grève les autres censes avaient un hangar à bateaux avec beaucoup de sortes de barques, mais en bas de chez nous il n'y avait

1. Environ 37 centimes d'alors.

qu'une vieille barque à quatre rames qui se tenait juste assez à flot pour que l'on pût se risquer dans la baie avec elle. Lorsque père et Johan étaient à la pêche des Lofoten, ils ne touchaient qu'une demi-part, car ils n'avaient pas de filets ni aucune fraction de la barque, mais le labeur était le même pour eux que pour les autres pêcheurs. S'ils ont jamais rêvé de s'élever par leur travail au niveau de leurs camarades, je n'en ai pas la moindre idée. Sans doute pensaient-ils que c'était la volonté de Notre Seigneur qu'il en fût ainsi, les bâtiments menaçaient ruine, et ils le voyaient bien, et ils devaient se dire que si une fois la pêche donne bien... mais d'ailleurs ils se consolaient avec les psaumes et la parole de Dieu.

Le grenier couvrait d'un seul tenant la cuisine, la chambre et la salle ; la grande cheminée en maçonnerie, noire et enfumée, montait de la cuisine, mais les murs de bois joignaient mal, et l'hiver nous devions souvent balayer la neige des couvertures de peau avant de nous mettre au lit. Je ne peux me rappeler avoir jamais eu plus d'une paire de bas, en sorte que si j'avais été dehors et m'étais mouillé, il n'y avait qu'à rentrer, appuyer les pieds contre le poêle et se cuire jusqu'à séchage. Naturellement, j'ai été malade, au lit, toussant, et j'ai eu « le corps chaud », jamais il n'était question de docteur, mais on me donnait une cuillerée d'eau avec quelques gouttes d'éther, et alors la vieille mère, souvent, s'asseyait près du lit, me tenait la main et chantait des psaumes. Chaque fois elle avait le profond désir que je fusse emporté, car elle savait qu'alors j'irais tout droit au ciel ; ça pourrait tourner plus mal, quand je serais grand.

Je n'ai pas souvenir qu'il y ait jamais eu de la viande sur la table, c'était du hareng, hareng et poisson, poisson, et le pis était la morue salée prise directement dans la saumure du baril et mangée crue sur la table. On avait peine à la faire passer. Les assiettes étaient en bois, c'étaient des morceaux de planche avec un trou au bout, de façon à pouvoir les accrocher à un clou. Père ne voulait pas que sa cuillère fût jamais lavée ; quand il en avait une, il l'essuyait avec la main, puis la glissait dans une fente du mur de charpente. Le café, d'ordinaire, était fabriqué avec du gâteau de pommes de terre calciné, le beurre était du saindoux salé, qu'on appelait beurre de cochon. Souvent, lorsque j'étais avec des camarades chez des voisins, ils étaient à table et mangeaient quelque chose de bon, du lard maigre ou de la bouillie de crème, ça sentait bon et l'eau m'en venait à la bouche, mais la plupart du temps personne ne m'offrait rien et, debout à la porte, j'attendais que les camarades eussent fini, et que l'on pût sortir et jouer ensemble.

Mais jouer! Quand nous n'étions pas à l'église le dimanche matin, il y avait plusieurs heures d'édification chez nous. La vieille mère Randi lisait à haute voix dans « Le vrai christianisme » de Johan Arnt, et c'était long. Elle lisait lentement, d'une voix monotone, et ne sautait pas les parenthèses (Jean, X-XIe, — Paul, Cor., X-XVII, — Luc, VIII-X —

Actes ap., IX-XV), car tout était parole de Dieu, et ensuite nous chantions un psaume à n'en plus finir. Depuis lors je me suis souvent demandé s'il en pénétrait beaucoup dans la conscience de ces gens, il y avait bien tel ou tel mot, comme enfer, péché, peines et tourments, mais le surplus ne devait être qu'un grondement continu, et tout le monde restait assis dans l'attente de la fin. Il m'arrivait de regarder à la dérobée par la fenêtre, et je voyais les camarades qui, en hiver, allaient en skis sur les collines, ou qui jouaient au cercle rompu, si l'on était en été, mais moi, j'étais assis là. Et lorsque enfin je m'échappais et les rejoignais, je redoutais la rentrée à la maison car je subissais toujours une semonce religieuse parce que jouer était pécher ; tout était péché sauf pleurer ou chanter des psaumes.

La religion était une incessante peur du diable. Nous le voyions constamment avec fers à cheval et cornes et griffes, il nous guettait quand la nuit venait, je rêvais sans cesse qu'il venait m'emporter dans ses flammes, il était l'effroi de tous les esprits, il n'est pas douteux que les gens pensaient à lui plus qu'à Dieu.

Lorsque nous, les enfants, avions cinq ou six ans, nous devions prendre part au travail, il en était de même pour tout le monde, et cela ne nous était pas mauvais. Mais il y a travail et travail, et il y a différence entre le *bonde* [1], qui a un cheval, et le *husmann*, qui n'en a pas. Quand le *bonde* a chargé la charrette, il prend les guides et dit hue, et souvent il s'assied sur la voiture et est à son aise. Mais le *husmann* doit s'atteler lui-même et tirer. Chez nous, c'était la brouette en été, et la longue luge l'hiver, et nous tirions des pierres de la tourbe, du fumier, du poisson, du hareng, des pommes de terre et du varech, et nous tirions la herse à la corde à travers le champ, tous, grands et enfants à la queue-leu-leu. Souvent, de bonne heure, les matins d'hiver, j'étais avec père dans la grange à battre au fléau, dehors il faisait nuit, et ici une lanterne était accrochée au mur et nous tapions en mesure sur les gerbes, en sorte que bales et poussière tourbillonnaient en fumée autour de nous..., tap, tap, tap, toute la journée sans arrêter. Mais le pis était de travailler la terre à la pioche au printemps. Le vieux voulait avoir le champ biné aussi à fond qu'une corbeille de fleurs, mais souvent le sol est dur comme roc, si bien que la pioche mord à peine, et on est là du matin au soir à frapper et piocher indéfiniment. Et après les semailles la fantaisie peut lui venir de ne pas se servir de la herse, maintenant non plus, nous devons enfouir le grain à la pioche, et nous étions là, une fois de plus, à frapper, piocher, piocher, piocher, jusqu'à en avoir dos et bras engourdis.

Puis vient le soir, avant qu'on allume la lampe, la brune, comme on dit. Et alors la vieille mère s'assied devant le poêle, regarde les charbons rouges, et commence à dire des contes. « C'était bien drôle dans les temps »... c'est ainsi qu'elle commençait. Et pour elle ce n'était pas

1. Paysan propriétaire.

fable et mensonge, tout était vérité pure. Ce n'était pas arrivé en des jours anciens, c'était arrivé lorsque Andreas, mon frère, était à la pêche à Halten, ou bien lorsque vivait le vieux prêtre Meyer. Mais c'étaient des contes sur des êtres souterrains et de singulières apparitions en mer et à terre. Un jour est venu où je les ai réunis et publiés en un volume.

La route descendait d'un col des abruptes collines et coupait en deux les terres de la commune. Sur cette route je voyais le monde aller et venir, et ce monde était de deux sortes : ceux qui étaient en voiture et ceux qui allaient à pied. Lorsque les Horneman roulaient en landau à deux chevaux, tout le voisinage était en contemplation. C'était notre Horneman. Il nous appartenait. Il possédait la moitié de la commune, douze fermes louées, qui avaient elles-mêmes des *husmenn*, près d'une cinquantaine en tout. Et si quelqu'un était venu dire à ces humbles gens : vous allez avoir maison et terre en pleine propriété, vous n'aurez plus à vous rendre à Rein faire la corvée, et Horneman lui-même sera obligé de quitter ses beaux costumes et de trimer comme vous le faites aujourd'hui, tous auraient protesté : Jamais de la vie, qu'on ne touche pas à notre Horneman. Qu'il reste comme il est. Nous voulons avoir quelqu'un à révérer et admirer. Lorsque d'autres personnes de la famille arrivaient en voiture et que l'un de nous les rencontrait, nous étions prompts à ôter notre bonnet, et si elles s'arrêtaient pour dire quelques mots aimables, c'était un événement pour ce jour-là. Si quelqu'un était malade, nous allions à Rein où l'on nous donnait des remèdes. S'il s'agissait d'une fluxion de poitrine, c'était de la térébenthine que nous frottions sur la poitrine avec un chiffon de laine, si les intestins étaient en mauvais état, nous recevions du baume de Riga. Et si mademoiselle Ebba venait à cheval et s'arrêtait pour dire un mot, c'était admirable, et ne nous parlez pas de princesses, car aucune fille de roi ne pourrait prévaloir sur la jeune dame de Rein.

Je vois les trente gars de la fenaison brandir la faux à travers les vastes prés du domaine ; au-dessus d'eux le ciel est bleu et les alouettes grisollent ; près de là, Blauheia dresse sa crête nue, à gauche le fjord s'étend devant les fjelds de l'ouest, à droite est le lac Botten qu'entourent les fermes parmi des collines vertes. Et un chant émane des faux que l'on aiguise, des femmes circulent avec le râteau, et étalent le foin, et souvent des rires fusent.

Ces jours-là les *husmenn* se nourrissent eux-mêmes, car pendant la fenaison, ils ont une couronne par jour, et nous, les enfants, nous trottons pieds nus sur les chemins, une gamelle de soupe d'une main et un panier de victuailles de l'autre. Nous croisons les charrettes de foin qui entrent en grondant sur le plancher des granges, puis la cloche du repas sonne, et nous autres gamins avons à conduire les chevaux au pâturage. Râteaux ou faux sur l'épaule, les travailleurs se hâtent vers les bâtiments et passent les ponts de grange pour s'asseoir, hâlés et en sueur, chacun avec son panier ; l'odeur du foin les entoure, et le travail au dehors, par le temps

splendide, les a mis de bonne humeur, en sorte que les gars plaisantent et les filles poussent des cris, c'est vraiment un plaisir de vivre.

Quand un garçon ou une fille du territoire des *husmenn* se mariait, il arrivait ceci, qui était encore plus superbe que la noce elle-même. Les fiancés allaient à l'église dans une voiture de Rein à quatre roues, attelée de deux chevaux. Certes, c'était la seule fois qu'ils jouissaient d'un tel luxe, mais c'était un vieil usage. La voiture était verte et lourde, et je ne sais pourquoi on l'appelait le Tasse. Et lorsque dans le territoire quelqu'un mourait, voiture et cheval arrivaient encore de Rein, en sorte que le *husmann*, pour son dernier voyage, n'avait pas à tirer et charroyer.

J'ai eu mon premier travail sur le domaine à huit ans, nous ramassions les cailloux des terres qui avaient été champs l'année précédente, et qui allaient être cultivées en prés. Ce fut un grand jour, la première fois que je vins là comme une grande personne, avec cuillère et couteau, et mangeai dans la grande cuisine en compagnie des autres gars. Ensuite j'y fus comme berger, et finalement je fus promu à la surveillance des chevaux quand ils tournaient en rond pour la batterie. Nous devions alors nous lever à cinq heures, même en hiver, et parfois il y avait grand vent et tourbillons de neige, et un gamin n'avançait qu'à grand'peine. Une fois je fus chargé de porter une brassée de bois dans les salles des patrons, et je peux dire que j'ai bien essuyé mes pieds et j'ai marché avec précaution sur le beau tapis. J'ai regardé autour de moi... les tableaux, les meubles, tous les drôles d'objets dont je ne savais ce qu'ils étaient ; il est clair que ça ne pouvait pas être plus beau pour les anges du ciel.

La journée d'un pareil garçon était payée 4 skillings, 13 öre.

Et la brune église de bois dresse tout près de là vers le ciel sa tour noire à girouette de cuivre, et nous avons vite appris à connaître le son des cloches, lorsqu'elles sonnaient. Etre dehors, le soir de Noël, au crépuscule, à écouter la solennelle volée, c'était comme entendre Notre Seigneur donner la bénédiction au patelin et à la commune. Mais un autre jour, nous étions peut-être au travail et nous nous arrêtions, car, écoutez! on dirait un message de la mort et de l'éternité. Et tel pouvait demander : « Qui est-ce qu'on va enterrer aujourd'hui ? » Un silence tombait alors sur tous, et il nous fallait un moment avant de nous remettre à la besogne.

Mais un dimanche matin, en été, les cloches ont un éclat de fête, et le grand événement est d'aller à l'église avec les autres. C'est pénible pour celui qui n'a pas de vêtements convenables, il a peut-être une veste, mais pas de pantalon, ou bien ses souliers sont en trop mauvais état pour qu'il puisse se montrer avec. Mais on peut emprunter à un camarade, et nous nous empruntions les uns aux autres, culotte ou bonnet, souliers ou veste, et il en était de même quand nous devions aller à l'école ou prendre part à un voyage en ville.

Lorsque la mère Randi me promettait des vêtements neufs, le mouton en avait souvent la laine encore sur lui, et les souliers étaient la peau du veau qui n'était pas encore né. La laine sera tondue en automne, et ensuite

filée, le moment venu, et le tissage viendra au moins avant Noël. Et cordonnier, et tailleur vont bien travailler de maison en maison, et viendront ici un jour sans doute aussi, mais quand? c'est une question, car ils n'ont pas encore été payés pour la dernière fois qu'ils sont venus.

Et ils arrivent enfin. Le cordonnier étale sur le plancher la peau tannée, il rampe çà et là, il noircit et graisse, puis il prend du papier pour mesurer, et nous devons présenter nos pieds, ensuite il coupe et reste assis avec la grosse pince de bois entre ses jambes, et il coud, finalement le marteau fonctionne et ça dure longtemps. Et le tailleur étend la bure sur la table de la salle, trace des traits à la craie, coupe, et met en marche la machine à coudre, qui bourdonne toute la journée. On peut penser si un petit garçon reste à regarder et s'impatiente.

Le dimanche suivant les cloches de l'église ne sonnent que pour lui, elles chantent qu'il a un costume et des souliers neufs, et le plus chic, c'est que ces souliers craquent à chaque pas, en sorte que les gens doivent faire attention à lui. Il trotte entre père et mère, qui ont déjà pris leur figure du dimanche, et marchent côte à côte de la même allure lente, c'est comme s'ils étaient déjà en plein psaume. Et de toutes les maisons sortent des gens qui fourmillent sur tous les chemins.

Le feuillage embaume dans le bois, mais ici on entend le grondement des voitures, car près de Rein commence la grande commune, et les gros cultivateurs ont des chevaux et viennent en voiture. On s'arrête sur le coteau de l'église, où l'enfant peut apprendre beaucoup de nouveau, il voit arriver bien des sortes de cabriolets et de *kjerrer* [1], et bien des sortes de chevaux, et il y a aussi des différences entre ceux qui vont en voiture. Quand ils ont mis pied à terre ils se rejoignent les uns les autres et se serrent la main, on voit que tous les gens des grandes fermes sont apparentés. Et il y a ici bien des sortes de costumes et de toilettes, et des bobines bien différentes, on croirait lire un livre curieux. Que des gros bonnets comme docteur et prévôt portent lunettes et jaquette, c'est très bien, mais que le boulanger veuille les singer sous ce rapport, c'est un peu ridicule. Un gars se pavane raide en uniforme et porte une épée à son côté, qui est-ce? Un garçon de la commune qui est à l'école des sous-officiers, non, regarde-moi celui-là, hein! Un autre a une casquette de velours, qui porte un point rouge au-dessus du front. Il est à l'école normale d'instituteurs, mais n'a ni sabre ni boutons d'or, aussi ne voudras-tu pas être instituteur, jamais de la vie!

A l'intérieur de l'église, c'est un autre conte; au-dessus de l'autel et de la chaire planent des apôtres et des anges et le prêtre a un costume singulier; pendant la communion il porte même une grande croix dorée sur la poitrine et le dos. Songe donc, si quelqu'un voulait en faire les frais pour toi, tu pourrais, toi aussi, devenir prêtre. La mère Randi pourrait sans doute alors se sentir rassurée au sujet de ton salut et tu

1. Voitures à deux places avec un marchepied derrière où se tient le cocher.

prononcerais un sermon pour elle sans rien prendre pour cela, et tu pourrais lui donner la communion et la rémission de tous ses péchés, si elle en a commis, mais ça, tu ne peux pas le croire. Quelques fermes ont tout un groupe de places où la famille s'enferme, une fois entrée, hé oui, ceux-là n'ont qu'à se bien tenir, ils verront si tu ne t'élèves pas assez haut, un jour, pour avoir tes places réservées à l'église, toi aussi. Nous autres, de la région des *husmenn*, sommes assis tout au fond de l'église, et c'est sans doute ce qui doit être. Mais les sièges des Horneman, comme on le pense bien, doivent être quelque chose de remarquable. Ils sont perchés haut contre le mur comme une cage d'oiseau, et un escalier y monte. C'est comme une petite maison à part, qui a des fenêtres encadrées de plomb, que l'on ouvre quand on veut écouter le prêtre. Et alors on voit les bustes dans la fenêtre ouverte, et vraiment ces gens chantent le psaume comme nous autres, je me demande s'ils sont pécheurs devant Dieu, eux aussi, comme nous, les petites gens de la côte.

Mais le chant en chœur éclate et la paroisse suit. Et riches et pauvres semblent s'unir dans le chant et être portés sur une ample vague vers le ciel.

Un jour, mère et père venaient de l'église et ne parlèrent guère ni au repas ni le soir. Je demandai à Johan pourquoi. Il répondit :

— N'as-tu pas vu qu'ils ont communié aujourd'hui?

Et bien des années après, quand tu circules çà et là dans le vaste monde, il t'arrive de te rappeler les impressions que tu as reçues à l'église dans la commune où tu as été élevé, tu essayes de les assembler de nouveau en un dimanche, et tu penses avec émotion à tous ceux qui vivaient alors, mais qui maintenant dorment au cimetière.

II

Ce sont les femmes de la maison qui m'ont appris à lire, tout en travaillant à du tricot ou de la couture, pendant que j'étais assis sur un tabouret. A la dernière page de l'abécédaire était un coq, et elles disaient que le coq chanterait pour moi quand j'aurais déchiffré le livre jusqu'au bout, il s'agissait donc de s'appliquer. Un beau jour je devais aussi aller à l'école avec les autres enfants, et ce serait un grand événement.

Et ce jour vint enfin.

Nous trottons ensemble, tout un groupe de garçons et de filles, vers l'intérieur, au long des collines boisées, vers une grande ferme peinte en rouge située entre deux bois de bouleaux, et qui dominait la commune. C'était Fallin. Dans la cour arriva un gros gars barbu avec une brouette de bois, c'était le patron, Andreas Fallin, et je ne me doutais guère qu'il serait plus tard mon père nourricier.

Un escalier conduisait à la « chambre-grenier », et c'est là qu'était

l'école. Un grand brouhaha nous parvenait des enfants qui déjà étaient arrivés. Ils lisaient à haute voix, l'un dans le catéchisme, un autre dans la Bible, un troisième dans le livre de lecture de Jensen, et chacun essayait de dominer la voix des autres. Il y avait là deux longues tables avec des bancs, à l'une étaient assises les filles, à l'autre les garçons, grands et petits, tous en costume tissé chez eux. Je vois encore la table des petites futures mamans, toutes en jupe descendant jusqu'aux souliers et avec un foulard sur la tête à la façon des grandes personnes, elles sont devenues grandes et se sont dispersées, quelques-unes ont été femmes de cultivateurs à leur aise, d'autres ont été en service dans la ville et ont fini comme petites bourgeoises, la plupart ont eu des enfants, qui aujourd'hui ont des enfants à leur tour, et plusieurs ont eu un bébé ou davantage sans consécration religieuse. Et les voilà qui lisent à la table... la plupart n'ont sans doute pas eu le temps d'ouvrir un livre depuis la dernière fois qu'elles ont été là, car chez elles il y a du travail tant à l'intérieur que dehors.

Et soudain, silence complet, l'instituteur Halten est à la porte. C'est un homme chauve et barbu, vêtu de bure, qui se distingue du paysan ordinaire seulement en ceci qu'il garde ici sur lui sa blouse, et de plus, il a des bottes reluisantes qui montent jusqu'aux genoux. La mère Randi m'avait dit d'aller lui donner la main, il me demanda qui j'étais, et me désigna une place parmi les plus petits garçons.

Puis il s'assit sur une chaise et se renversa en arrière, nous chantâmes un psaume, et l'on se mit à lire dans le livre de lecture de Jensen.

— Tu peux commencer, Kristian Sollia, dit l'instituteur.

Kristian était un gros lourdaud en bure gris clair, il bredouilla et il épela, ça marchait comme ça pouvait, et l'instituteur bourra une pipe Jaabæk de trois öre et l'alluma, et il se balançait toujours sur sa chaise. Puis il sortit un journal et s'y absorba.

— Ça suffit! dit-il, les yeux dans son journal. A toi, Elias Rö.

Elias Rö lit en nasillant, et ça va cahin-caha. L'instituteur tourne son journal et lit un second article.

— Ça suffit! dit-il. A toi, Johan.

Voilà que je comparais en public pour la première fois. J'étais le plus jeune et le plus petit, mais voyez ce que les femmes de Fætten ont su faire de moi, je lis sans épeler ni bégayer, ça va vraiment bien. C'était une description de Göteborg.

— Ça suffit, dit l'instituteur. Mais sapristi, tu sais déjà lire mieux que ceux qui sont beaucoup plus âgés que toi, mon garçon. Qui te l'a appris?

— C'est mère, dis-je.

Telle fut ma première critique, et je me mis à sangloter, je sentais un picotement dans tout le corps, et j'eus de quoi raconter en rentrant à la maison.

Et tel ou tel restait là et ne parvenait à rien de plus qu'à épeler et bredouiller, et Dieu sait comment ils s'en sont tirés avec le prêtre. L'insti-

tuteur se bourra une nouvelle pipe et nous passâmes à l'écriture. Il s'assit alors à une table, feuilleta des documents et se mit lui-même à écrire. Il était maire et homme politique. Mais naturellement nous devions venir lui présenter le cahier d'écriture. Nous étions donc assis à griffonner, et plusieurs dans leur ardeur, posaient la tête sur leur coude et tiraient la langue. Le papier se couvrait d'encre, mais pour beaucoup des gamins le résultat fut qu'ils semblaient avoir écrit avec le bouchon de l'encrier, et non avec la plume.

Ce fut ensuite le calcul, et nous eûmes des ardoises et de la craie, et la craie grinçait sur l'ardoise quand nous tracions les nombres. C'était un livre de calcul qui commençait par l'addition de deux et deux, et plusieurs ne sont jamais allés beaucoup plus loin. L'instituteur fut naturellement obligé d'aider un garçon qui ne comprenait pas l'exercice. Lorsque ces gamins sont devenus grands, tel et tel d'entre eux est devenu membre du conseil cantonal, quelques-uns ont été commissaires aux comptes de banques, et s'ils ont aussi été capables de cela, ce dut être par quelque magie.

Plus tard dans la journée, Halten accrocha une carte de Norvège à une poutre du grenier, et s'assit à côté, une règle à la main. Cette Norvège ressemblait à un chat pommelé suspendu par les oreilles, et elle était lamentablement poussiéreuse et indistincte. Les villes étaient des taches d'encre rondes, montagnes, fleuves et vallées étaient des traits sans couleur.

— Voilà le Valdris, déclarait-il en indiquant l'endroit, et voici le Hallingdal.

Mais il ne disait rien qui pût donner vie à ces vallées, et ne mentionnait même pas qu'il y habitait des gens, là aussi. Le chat suspendu par les oreilles n'a pas miaulé une seule fois. Depuis ce jour j'ai eu horreur de voir Halten sortir une carte.

Je ne dirai pas que je suis devenu un as à cette école, sauf en calcul et en leçons de Pontoppidan [1]. Je devins fort à réciter des phrases de la Bible et à débiter d'affilée toutes sortes de péchés, péché originel, péché volontaire, péché actuel, péché véniel, sans compter toutes les autres sortes de péchés. Je ne tardai pas à passer dans la classe supérieure, celle des grands, comme on disait, que suivaient les plus âgés avant la confirmation. Mais nous n'avions ni grammaire, ni dictées, ni rédactions.

Nous allions à cette école trois jours une semaine sur deux. Cela faisait six jours par mois pendant la moitié de l'année. Mais c'était le point lumineux auquel je songeais quand j'étais dans le champ à piocher ou que je brouettais de la tourbe ou que je ramais au loin dans la mauvaise barque. Parfois l'instituteur Halten nous racontait des histoires de nos ancêtres d'après Snorre, et il riait lui-même et branlait la tête en disant comme les

1. Evêque de Bergen du milieu du XVIIIe siècle, qui a publié *Katechismens forklaring* (Explication du catéchisme).

anciens vikings se battaient et se massacraient les uns les autres. Un jour il nous dit aussi que la terre était ronde et que la lune dansait autour d'elle, et c'était amusant, mais je n'en croyais rien. J'avais suffisamment appris la parole de Dieu pour savoir que la terre est plate. Mais j'ai dû parler de cette nouvelle doctrine lorsque je suis rentré à la maison, et l'on peut penser si le vieux a fait une tête.

— Oui-da, est-ce ainsi qu'il enseigne aux enfants le chemin du salut éternel, grommela-t-il en regardant les autres.

Et les femmes aussi étaient épouvantées. Il y avait donc tout de même du vrai dans le bruit qui courait... que Halten était libre penseur.

Telle était une école primaire à la campagne en ce temps-là, mais tel et tel poussait l'étude assez loin en calcul. L'arithmétique de Ferragen était claire, il était facile avec son livre d'apprendre tout seul, finalement nous savions trouver la surface d'un champ et le volume d'un tonneau. Nous aimions bien l'instituteur Halten, et ce n'était pas sa faute s'il y avait si peu de jours d'école et si l'école était si pauvrement outillée. Il a été pour la commune, pendant de longues années, un bon guide.

III

Et voilà qu'un jour ma mère de la ville fait savoir que je dois venir et m'y rencontrer avec mon père. On disait qu'il était un monsieur riche et distingué qui habitait Kristiania et venait maintenant ici uniquement pour me voir.

La mère Randi m'accompagne sur le vapeur et me dépose chez ma mère de la ville, qui avait alors une petite crèmerie dans un sous-sol de la rue de la Côte. On y sentait une odeur de peinture fraîche, les gens entraient et sortaient, apportant et emportant des boîtes à lait, et chaque fois tintait une petite clochette accrochée au-dessus de la porte. La pièce était traversée par une table à garniture de zinc sur laquelle étaient des seaux et vases pleins de lait. Et comme on était en sous-sol, les petites fenêtres étaient nichées haut, et l'on ne voyait que les jambes des gens qui passaient sur le trottoir. Au fond de la boutique, il y avait une chambre que je trouvais très élégante, elle avait des rideaux aux fenêtres, un canapé, une table d'acajou, et une commode avec des chiens de porcelaine dessus. Et cette mère me semblait une dame chic, ses cheveux blonds couvraient sa tête de nattes enroulées, elle portait au cou un médaillon, et, sur sa robe, de nombreux volants, c'était presque, vraiment, comme les dames de Rein.

Mais ce fut pénible quand la mère Fætten dit adieu et me quitta, je pleurai et voulus m'en aller avec elle plutôt que de rester là. Je ne pouvais me souvenir d'avoir vu ma mère de la ville, elle m'était étrangère, elle me faisait peur. On m'a, pensais-je, attiré ici, et je ne reviendrai plus

jamais chez la mère Randi. Le soir, mon lit fut fait sur le canapé, où je m'endormis en sanglotant.

Le lendemain, ma mère de la ville arrive avec des vêtements citadins que je dois mettre, ce sont des culottes et une veste de coton rayé, avec, autour du cou, un col bleu qui couvre les épaules. Le costume était loué, et je ne devais le porter que ce jour-là, pendant la visite de mon père. Oh, si mes camarades de la côte m'avaient vu.

Au bout d'un moment, je saisis l'occasion de m'échapper dans la rue pour me montrer en ville. Il y a là une voiture avec une quantité de grands seaux, mais pas de cocher. Je grimpe et saisis les guides, et je crie hue, le cheval part, me voilà en train de rouler. Mais je ne suis pas encore bien loin, lorsque j'entends des cris derrière moi, et un homme accourt et saisit le cheval par la tête. Il maugrée :

— Sale gosse! Où pensais-tu aller avec le cheval?

Et quand je suis rentré, je reçois une taloche de ma mère parce que j'ai attrapé de la boue sur ma belle culotte.

Mais la sonnette de la porte tinte de nouveau, et cette fois ce n'est pas un client avec boîte à lait, c'est un monsieur élégant à favoris et lunettes, et sur son gilet blanc se balance une chaîne d'or. Ma mère rougit et fléchit un peu sur ses jambes lorsqu'il lui prend la main dans les deux siennes. Dans la chambre à côté il s'assied sur le canapé, essuie ses lunettes et me regarde avec un petit sourire. Et moi aussi, j'ouvre de grands yeux, et je ne peux comprendre qu'outre le vieux de Fætten j'ai encore un autre père et c'est cet homme-là. Ma mère a un rire contraint et fait une petite révérence chaque fois qu'il lui adresse la parole, mais voilà qu'il me prie de venir près de lui, et c'est à peine si j'ose.

— Eh bien, mon garçon, dit-il en me posant les mains sur les épaules, es-tu bien nourri, là où tu es? Tu m'as l'air bien petit et pâlot?

Ma mère se dépêche de répondre :

— Oui, certes, il est bien nourri, c'est le régime solide de la campagne, avec du lait, de la viande, du beurre et du gâteau, n'est-ce pas, Johan?

— Voui, dis-je, car je comprenais qu'elle le voulait.

— Oui, rectifie-t-elle en regardant le monsieur comme pour s'excuser de ce que je parle comme un paysan.

— Et ton costume est trop grand, dit-il, on a dû le tailler pour que tu grandisses dedans?

— Oui, bien entendu, dit ma mère... c'est pour qu'il grandisse dedans.

Et elle rougit de nouveau. Le monsieur continue ses questions :

— Et du dois avoir des vêtements plus chauds quand il fait froid?

— Oui, d'épais vêtements d'hiver bien chauds, assure ma mère, n'est-ce pas, Johan?

— Et il me semble qu'il devrait d'abord avoir sur le corps une chemise de laine; dit-il en se tournant vers elle,... car le garçon a une vilaine toux.

— Il a de bons vêtements de dessous en laine, n'est-ce pas, Johan, dit-elle bien vite.

Jamais je n'avais eu d'autre vêtement de dessous qu'une chemise de toile, mais je dis oui... ou bien voui, peut-être?

Finalement, il a trouvé sans doute qu'il m'avait assez vu, et il m'a donné une pièce de cinquante öre, en disant que je pouvais aller chez le pâtissier du coin et m'acheter des gâteaux avec. Je pris tout mon temps pour les manger dans la rue, et lorsque je rentrai, le monsieur étranger était parti. Mais ma mère me fit une semonce, et dit que je m'étais conduit avec lui comme un benêt.

Puis je dus ôter mon costume de la ville, et remettre le pantalon de bure, qui descendait jusqu'aux souliers, et au lieu de la veste et du col, ce fut le gilet et la vareuse gris, tissés à la maison. C'était bien assez bon. J'aurais voulu aller avec ma mère en ville, et regarder, mais elle ne voulut pas de moi, elle sortit seule, et ce jour-là, je compris déjà pourquoi. C'était un peu singulier. Mais lorsque, le lendemain, un voisin de Fætten arriva pour me ramener par le vapeur, je sais un petit garçon qui ne pleura pas.

Etre debout sur le pont et voir surgir la côte avec, au milieu, la maison grise à toit d'herbe, puis rentrer chez la mère Randi... quelle journée!

Cette mère de la ville, je ne l'ai vue qu'une fois de plus. C'était un jour d'été, elle était avec une association quelconque, venue en excursion à Rissa en bateau spécialement loué. Le fjord était uni, le temps chaud, prés et champs plantureux, et elle arriva en robe blanche et chapeau de paille avec des fleurs. Elle avait avec elle une amie, également en robe claire, et toutes deux bavardaient et riaient. A Fætten on trouva que c'était une conduite légère. Elle m'avait apporté un harmonica à bouche, et lorsqu'elles eurent pris le café, elles sortirent, s'étendirent sur le remblai, les mains jointes sous le cou, et chantèrent, les yeux au ciel, des chansons gaies. Les gens de Fætten se regardèrent d'un air grave. Je trouvais ma mère bien jolie, mais je ne pouvais me figurer qu'elle était ma mère. Lorsqu'elles partirent, et que le bateau fut en route vers l'intérieur, pavoisé et en musique, nous comprîmes que la société dansait à bord. La mère Randi regardait le bateau à travers ses lunettes et branlait la tête, et je compris que cette mère de la ville suivait des voies déplorables.

Et les années passent. Je vois des soirs clairs de printemps où père et moi ramons deci, delà, sous des nuées de mouettes, avec une foule de barques autour de nous. C'est la pêche au merlan, et c'est amusant. Et quand l'été s'avance, nous sommes en route avec le grand filet pour le hareng, la côte s'est éloignée, les maisons sont devenues toutes petites, les fjelds, au nord, ouvrent une trouée vers la mer. Nous faisons un somme de quelques heures sous une couverture de peau pendant qu'arrive le hareng, et la mer claque contre la barque, à un pouce de nos têtes.

Parfois le vieux a un brusque sursaut, un vapeur est en vue, dont les hublots flamboient, bien que la nuit soit claire. Il s'agit de s'écarter rapidement pour que le filet ne soit pas déchiqueté. Et l'énorme carcasse, un monde si haut au-dessus d'une petite barque de pêcheur, glisse et passe, avec ses salons éclairés et des officiers à casquettes galonnées d'or. Hein, si toi aussi, un jour... car ton père, dit-on, est riche, et l'instituteur Halten affirme que tu as de la tête...

Les nuits d'automne, nous sommes peut-être dans l'intérieur des terres, ou bien au bord de la mer, s'il y a du hareng, nous couchons dans des granges ou des hangars à barques, et cuisons nos repas en plein air. C'est un plaisir, je suis devenu presque grand, mais voici que viennent le froid et les tourbillons de neige, et ce n'est plus amusant du tout. Et au printemps, lorsque les gars des Lofoten sont rentrés et ont bouilli le foie sur la grève pour faire l'huile, j'ai parfois occasion de les accompagner en ville. Et le bateau des Lofoten est grand, on peut loger à bord, les uns rampent dans la cabine d'arrière, d'autres, à l'avant, dorment à l'abri de la voile, hommes et femmes, pêle-mêle. Et le matin, jeunes filles et femmes se penchent par-dessus le bastingage et peignent leurs longs cheveux au miroir de la mer. Mais si l'on veut être chic, on va chez Gaustad, où il y a une auberge pour les paysans, on y trouve place dans un lit pour 7 öre la nuit, si l'on apporte soi-même la couverture de peau.

Plus tard, lorsque j'avais quelques couronnes en poche, je me suis laissé tenter par mon meilleur ami, Jo Sund, de gîter chez Findset, dans la ruelle Brattör. Là, ça coûtait vingt öre pour la nuit, et il y avait un drap sur le lit mais on ne savait jamais non plus avec qui l'on coucherait. Une fois, je me suis réveillé au côté d'une grosse commère, qui se trouvait être la sage-femme de Mossuika. Elle avait commandé du café à prendre au lit, et j'en eus aussi une goutte, et même avec un craquelin. Une brave sage-femme.

Sur les gars des Lofoten, j'ai écrit un autre livre [1], et je mentionne ici que presque tous les personnages y sont peints sur modèle. Combien de fois n'ai-je pas circulé chez Jakob Pinade le boiteux, entrant, sortant, pendant qu'il était couché sur la grève avec « l'Étoile de mer », et Andreas Ekra, Kristaver, Kaneles Gomon, Arnt Aasan, Elyseus Hylla, étaient des voisins de la côte. Celui qui a vécu le plus longtemps a été Kristaver Kvithylla, que j'ai pris comme commandant du « Kobber ». En ses dernières années, lorsque le livre s'était répandu, il restait assis, vieux et décrépit, dans un fauteuil à bascule, et recevait les visites de journalistes et dessinateurs, car les gens l'appelaient « le dernier viking ». Il parlait de lui-même sans forfanterie, bien qu'il eût accompli maint exploit sur mer, et quand on lui demandait si tout ce qui était dans le livre était vrai, il

1. *Le dernier Viking.*

riait sous cape, branlait la tête, et disait que « Bojer a dû conter au moins quelques blagues ». Le fait est qu'il n'avait pas lu le livre, les vieux gars des Lofoten étaient sans doute plus disposés à se mesurer avec la mer et la tempête qu'à demeurer les yeux fixés sur un livre d'un bout à l'autre.

La côte était comme une grande famille. Quand une lettre arrivait d'une pêcherie du nord, c'était une lettre adressée à tous. Si une connaissance succombait en mer, c'était un malheur que ressentait chaque maison, et tous venaient en aide à la veuve survivante.

En temps de paix les cancans couraient de maison en maison sur tel et tel, et l'on se gaussait surtout lorsqu'une fille commençait à s'arrondir autour des hanches.

— Non, n'ai-je pas dit que ça devait arriver, elle courait comme une gueuse après le premier venu. Oui, Notre Seigneur est indulgent, mais... Qui est le père? Ah, celui-là! Non, c'est bien lui, il s'en ira sans doute en Amérique, lui comme les autres.

C'était une vie agréable pendant quelque temps, mais il pouvait se faire que la pauvre fille n'eût aucun foyer où se réfugier quand elle devrait s'aliter, et c'était alors une autre affaire, la porte lui était ouverte chez beaucoup de gens. Il y aurait moyen de s'arranger, disait-on. Je ne sais combien de fois une telle fille a été reçue à Fætten, les vieux se retiraient dans le grenier et lui abandonnaient le lit de la salle, où elle criait tellement que souvent j'ai pris la fuite sur la côte. Puis, les commères du voisinage arrivaient avec la bouillie de l'accouchement, et la mère et l'enfant étaient soignés comme si elle était la fille de la maison. Et ensuite, l'enfant était placé chez tel et tel, et la mère entrait en service ici ou là, c'est la vieille histoire qui recommence toujours.

On menait une triste jeunesse, en ce temps-là. On avait peu de réconfort, nul ne connaissait la bibliothèque populaire, la plupart des gens ne soupçonnaient même sans doute pas qu'il existât d'autres livres que la bible, le sermonnaire et le psautier. Personne ne recevait un journal, la politique n'était que pour les gros bonnets, il n'y avait aucune société de jeunesse où l'on pût entendre une conférence. Danser était un péché, chanter une chanson populaire était un péché, rire était un péché. C'était une distraction dans la semaine quand venait le prédicateur laïque, avec lui on avait psaumes et terreur, il arrivait que tel assistant devînt fou et qu'on dût le conduire à l'asile de Rotvoll, parce qu'il avait compris qu'il avait péché contre le Saint Esprit, et pour cela, comme on sait, il n'y a pas de grâce. A quoi la jeunesse pouvait-elle recourir en dehors du labeur quotidien? Pour les gars il s'agissait de se glisser dehors quand il faisait nuit et que tous les justes dormaient, et telle jeune fille était sans doute couchée, silencieuse et attendant visite. En compensation elle irait à deux séances d'édification, et pleurerait d'autant plus quand l'orateur lancerait ses menaces de peines et de tourments éternels.

IV

J'ENTRE un jour dans la salle, où les femmes reniflent et me regardent d'un air singulier. La mère Randi me dit :

— Eh bien, mon pauvre garçon, tu ne verras plus ta mère.

Berit Martha ajoute :

— Elle est morte hier à l'hôpital de la ville.

— Hé oui, soupire la vieille, elle a comparu devant son juge maintenant, elle aussi.

Et le silence se fit dans la salle. Je compris que c'était triste, et j'essayai de renifler comme les autres, mais j'éprouvais surtout une sorte d'étonnement. Tout cela était si loin, et elle m'était si étrangère. Du moment que je conservais la mère qui était ici...

Mais les jours suivants on se tut étrangement toutes les fois que j'entrais, et je compris que c'était de moi que l'on parlait. Ma mère de la ville avait payé pour moi quelques dalers par an, et chaque fois qu'ils arrivaient, la maison était positivement dans l'aisance, mais il n'était pas dit que l'on aurait désormais aucun argent, et alors ? Lorsque, le soir, j'étais monté au grenier et m'étais couché, j'entendais que l'on discutait cette question en bas, dans la salle. La mère Randi geignait et voulait que je reste, mais plusieurs des autres n'en voyaient pas le moyen, il fallait me nourrir et me vêtir, et l'usage était que de pareils garçons sans parents devaient être employés comme pâtres dans la commune. Je ne peux pas dire que je me trouvais bien dans ma couche, je m'apercevais enfin que je ne faisais pas partie de la maison ; cette vieille maison grise qui penchait, et me plaisait tant, c'était une maison étrangère, et les deux vieux que j'appelais père et mère me le laissaient dire simplement parce qu'ils étaient payés pour cela. C'était assez pénible. Il y eut quelques jours durs à traverser, à table j'essayais de manger le moins possible, car on ne recevait sans doute plus rien pour cela, et peut-être serais-je obligé de m'en aller demain. Mes camarades avaient parents et foyer, mais pas moi.

Voilà qu'un jour arrive une lettre singulière avec de nombreux cachets de cire, le grand Johan est allé la chercher au bureau de poste. Et de l'enveloppe tombe un papier rouge, ça doit-être de l'argent, c'est cent couronnes, et tous se regardent avec de grands yeux. Il y a aussi une lettre, elle est de mon père de Kristiania, et il prie Elias Johnsen Fætten de « bien traiter le garçon », et de veiller à ce qu'il ait une nourriture solide et des vêtements chauds. Il enverra désormais cent couronnes par an, et tout le monde me regarde comme si j'étais un beau coup de filet. La petite Ellen est l'enfant de Berit Martha, elle a cinq ans et est ma camarade de lit, elle me prend à part et chuchote :

— Alors, tu as tout de même un père, toi. Le mien a filé, lui!

La petite Ellen n'avait que cinq ans.

La mère Randi est triomphante. Qu'est-ce qu'elle avait dit? Notre Seigneur trouverait un moyen. Le soir, je fus le seul qui eut de la mélasse avec sa bouillie, et lorsque la petite Ellen et moi fûmes au lit, Berit Martha vint étendre sur nous une couverture de peau moins usée que celle que nous avions. Peut-être avait-elle le sentiment d'avoir trouvé quelque chose comme un père pour sa gosse, elle aussi.

Et il n'est plus question que je parte, je peux de nouveau appeler les vieux père et mère avec confiance.

Un des plus grands plaisirs était d'accompagner mère à l'étable et de porter lanterne et seau. Il s'agissait d'abord de faire place nette derrière les vaches avant que la vieille se mît à traire. Oh, cette petite étable de *husmann!* La mère appuie son front contre la vache, tip, tap! disent les jets de lait dans le seau de bois, les poules gloussent sur leur perchoir, le cochon grogne dans sa loge, dans une autre les moutons mâchent du foin, et l'agneau court çà et là en remuant la queue. On dirait que toutes les bêtes qui sont là nous parlent, Dieu et la création sont près de nous.

Par les soirées claires du printemps, je grimpe avec des camarades les collines, pour aller chercher les vaches. Plus on monte, plus le fjord s'élargit, et sur la large nappe bleue entre les fjells, les barques et les navires semblent des papillons qui se sont posés. Finalement, on voit jusqu'aux sables de l'embouchure, et au delà, c'est la mer elle-même qui bleuit.

Au cours de l'été de ma confirmation j'arrivai un soir des hauteurs. Une *karjol* [1] était arrêtée devant Fætten, et un monsieur en descendit. comme je m'approchais, le cocher dit :

— Voilà Johan.

Le monsieur avait des lunettes et des favoris, il regarda de mon côté et cria :

— Non, Johan, c'est toi. Viens ici, Johan.

Il n'y avait pas de doute sur son identité. Une fois encore il avait quitté la capitale pour venir me voir. Mais ses favoris avaient grisonné, et il ne se tenait plus aussi droit.

Comme nous gagnions les bâtiments, il s'arrêta :

— C'est là?

— Oui.

— Mais ces maisons-là sont sur le point de tomber.

Aïe, ceci ne me plaisait pas, car c'étaient les maisons de mère et père.

Ce fut un émoi dans la maison lorsqu'il entra. La mère Randi était en train de pétrir de la pâte à gâteau dans une seille. Elle s'essuya la main après son tablier et la lui tendit. Il prit la main en riant et dit :

— Bonjour, bonjour, la mère.

Il salua tout le monde, et souriait tout le temps, et finit par s'asseoir

1. Voiture à deux roues et à une seule place, où l'on est à peu près couché, et munie derrière d'un marchepied sur lequel le cocher se tient debout.

sur le banc, il sifflait et souriait à tout et à tous, il trouvait drôle d'être là, évidemment. Il refusa la bouillie à la crème, mais la question était : et la nuit ? Il n'y avait là aucun lit de libre, mais il y avait chez le voisin une petite chambre d'apparat avec lit et commode, et la couverture de peau était doublée d'une belle tapisserie à dessins. J'y fus envoyé pour louer la chambre pour mon père. Mais oui, ça pouvait se faire.

— Te plais-tu à Fætten ? demande-t-il avec un sourire de coin.

La question me touchait à un point sensible.

— Oui, pour sûr, affirmai-je.

— Ça paraît être la vraie misère, là.

— Oui, mais nous avons ce qu'il nous faut.

— Hm.

J'assiste au déshabillage d'un monsieur important. Il est quelque chose qui s'appelle nécessaire de toilette. Et voilà qu'il se met à brosser ses dents avec une drôle de petite brosse. Et il prend une chemise spéciale pour la nuit. Non, vraiment, quand on est élégant, il faut l'être pour de bon.

Et pour finir, une calotte noire sur la tête, et le voilà couché, il allume alors sa longue pipe, il tire de la fumée et cligne des yeux vers moi.

— Écoute, mon garçon... tu tousses tout le temps !

— Oui, mais je me porte bien.

— Je pense que nous te mettrons dans une des grandes fermes, où tu pourras être un peu mieux. Si tu avais maintenant un régime substantiel pendant quelque temps, tu pourrais devenir grand et fort. Une chambre pour toi seul avec du soleil et du bon air, et puis du lait, beaucoup de lait. Connais-tu une pareille ferme, où il te plairait d'aller ?

C'était pénible d'entendre dire que Fætten n'était pas assez bon. Mais si je devais absolument le quitter... il faudrait que ce fût Fallin.

— Bien, nous irons y faire un tour demain.

J'eus froid dans le dos. Il pouvait être agréable d'aller dans une ferme où il y avait des chevaux à conduire. Mais quitter la mère Randi...

Et je proposai, avec des sanglots dans la gorge, de rester ici au moins jusqu'après ma confirmation.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ça fera beaucoup de peine à mère si je suis chez d'autres le jour où je serai confirmé.

— Ah, pour ça. Elle a donc été gentille avec toi, la vieille femme ?

Il souriait.

— Oui, pour sûr.

— D'ailleurs, ça peut aller. Car j'avais idée de t'envoyer à l'école départementale cet hiver. Ça te plait-il ?

Oui certes, ça me plaisait. Et je me disais : il faut qu'il soit millionnaire. Tu vas voir qu'il te poussera jusqu'à une place de prévôt.

Il ajouta :

— Tu pourras ensuite aller dans ton nouveau foyer au printemps, à ton retour de l'école. Comment disais-tu que la ferme s'appelle? Fallin? Nous irons demain.

Et le lendemain nous allons à pied vers l'intérieur par les collines boisées et arrivons à Fallin. C'est la seule promenade que nous ayons faite ensemble, lui et moi, et c'est la seule fois qu'il m'ait un peu parlé de lui-même. Mais je n'osais pas l'appeler père. Il était trop gros bonnet pour cela. Il avait soixante-cinq ans et moi cinq, et il me paraissait bien vieux. Il avait été militaire et avait maintenant une bonne situation dans la douane, mais depuis quelque temps sa santé laissait à désirer, et soudain, il s'arrêta, porta la main à sa poitrine, respira péniblement et s'essuya le front. Il avait de la famille, mais sa femme était morte et ses enfants grands et mariés. Et pour ce qui me concerne il avait inscrit quelques couronnes sur un livret de banque afin que je ne fusse pas sans ressources s'il disparaissait.

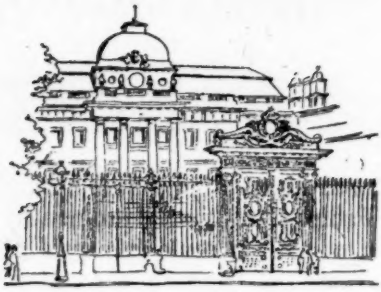
— Mais... mais, dit-il en s'arrêtant, tu comprends bien qu'il faut éviter de te servir de mon nom, au moins tant que je vivrai.

Je compris ce qu'il voulait dire, et je le promis [1].

JOHAN BOJER

(TRADUCTION P. G. LA CHESNAIS.)

1. Tels furent les débuts dans la vie du célèbre écrivain Johan Bojer. Par la suite, il travailla dans une grande ferme, entra dans une école de sous-officiers afin d'y acquérir gratuitement un peu plus d'instruction, devint successivement commis dans une épicerie, voyageur de commerce, comptable dans un bureau de pêcherie, tout en fréquentant la bibliothèque, apprenant le français et commençant à écrire. A vingt-deux ans, il présenta une pièce en un acte, « Une mère », au directeur d'une troupe de passage; la pièce fut reçue et jouée avec quelque succès. Dès qu'il eut un peu d'argent, il accourut à Paris, où il ne fut guère en relations, lors de ce premier séjour, qu'avec la colonie des écrivains et artistes scandinaves, mais il visita les musées, suivit des cours et passa mainte soirée à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il ne fut plus ensuite qu'écrivain et parcourut le monde, mais revint toujours surtout en France, où il compte de nombreux amis.



LA JUSTICE
DEPUIS LA LIBÉRATION

A deux ans de la délivrance de Paris, il devient possible de porter un jugement sur l'œuvre judiciaire des gouvernements qui se sont succédé depuis lors. Possible, mais difficile, car la justice de notre temps est dominée par la politique. Accusée par les uns de tiédeur, par les autres de cruauté, elle a mécontenté tous les partis.

Pour être équitable envers elle, il convient de ne pas oublier qu'elle est issue d'un mouvement insurrectionnel. Pendant les dernières années du Gouvernement de Vichy, l'opposition s'était manifestée par des actes de violence. Aux crimes de la milice répondaient des exécutions sommaires. Lorsque le territoire fut libéré, les expéditions punitives, les arrestations sans mandat, les fusillades au coin d'un bois, les séquestrations se multiplièrent. Les camps de concentration regorgeaient. Qui exerçait cette justice primitive? Parfois les Comités de Libération, submergés sous un flot de dénonciations souvent intéressées. Parfois des cours martiales, constituées on ne sait par qui ; il y en eut même dans certains quartiers de Paris. Parfois des justiciers improvisés, dissimulés sous des pseudonymes truculents et subitement couverts de galons, authentiques héros des maquis ou résistants de la onzième heure. La justice régulière était en sommeil.

Le département de la justice eut donc pour première tâche de ressaisir la fonction judiciaire, usurpée par des tribunaux de fortune ou des bandes armées. Il n'y a pas de justice sans police. Cette antique vérité, illustrée par Pascal, dictait son devoir au Gouvernement. Il lui fallut d'abord, avant de rendre la justice, rétablir l'ordre.

Cela ne se fit pas en un jour. Les F.F.I., fiers de leurs mitraillettes, refusaient de se laisser désarmer. Certaines discussions évoquèrent le souvenir du 18 mars 1871. A l'Hôtel-de-Ville de Paris, le bureau du Comité de Libération avait établi un projet de milices patriotiques : 60.000 hommes armés qui eussent tenu la capitale sous les baïonnettes communistes. Pendant plusieurs mois encore, des condottières terrori-

sèrent certaines régions. Peu à peu cependant les maquis se dispersèrent. Les meilleurs éléments furent incorporés dans l'armée. D'autres rendirent leurs armes. Peu à peu le Gouvernement recouvrait le pouvoir. Il n'y serait pas parvenu sans le réseau des commissaires de la République et des préfets que la délégation du Gouvernement d'Alger à Paris avait installé sur le territoire pendant les derniers mois de l'occupation. Grâce à ce travail accompli dans la clandestinité [1], et non sans lourdes pertes, les alliés trouvèrent dans chaque commune délivrée un dispositif prêt à fonctionner qui nous a évité l'anarchie, et plus probablement l'amgot.

Quand les troupes d'occasion furent liquidées et les effectifs de police renforcés, il devint possible de décréter qu'aucune arrestation ne pourrait plus avoir lieu sans le concours d'un agent muni d'un mandat régulier. Mais il fallut longtemps pour faire respecter cette règle. Encore après la cessation des hostilités, des autorités extrajudiciaires, telles que la D.G.E.R., s'arrogeaient le droit d'enlever les suspects, de les séquestrer, et de leur arracher des aveux. Parfois des mouvements populaires, plus ou moins spontanés, administraient une justice sommaire. Des émeutiers forçaient les portes des prisons, délivraient certains accusés, lynchaient les autres. Un condamné gracié par le général de Gaulle fut assassiné de cette manière. On raconte qu'à Dijon une foule furieuse se partagea les lambeaux de la victime.

La seconde tâche du Gouvernement fut de trier les milliers d'hommes et de femmes qui, arrêtés au petit bonheur, avaient été entassés dans les camps de concentration. Ce travail ne fut pas accompli avec la célérité désirable. Pour dégager certains camps, comme celui de Drancy, on constitua des commissions de criblage auxquelles participèrent pendant quelques jours des avocats, à titre bénévole. Beaucoup de dossiers étaient vides. Beaucoup d'autres ne contenaient qu'une dénonciation anonyme. Ce qu'il y avait de pire pour l'interné était de ne pas avoir de dossier du tout. Car dans ce cas il n'y avait aucune raison pour qu'il sortît jamais du camp. Ceux qui avaient des relations obtenaient la faveur d'être inculpés. Ils étaient alors appelés devant un juge d'instruction qui procédait à une enquête et les remettait en liberté si les recherches étaient négatives.

Enfin, peu à peu, les camps se vidèrent; les prisons se remplirent. Les parquets reprirent la direction des poursuites. L'œuvre de la justice put commencer. Elle demeura malheureusement sous l'influence de ses origines. Ses chefs crurent ne pouvoir restaurer son autorité et lui rendre la confiance de la foule qu'en flattant les passions de celle-ci. Pour soustraire les accusés à la justice populaire, il lui arriva de retomber dans les mêmes excès.

1. M. Michel Debré en a retracé la chronique pittoresque dans un article des *Cahiers politiques* (numéro de février-mars 1946).

I. - LA JUSTICE POLITIQUE

Parmi les lourdes tâches qui s'imposaient au Gouvernement provisoire, aucune n'était plus délicate que la répression des faits de collaboration.

Il fallait, en effet, sanctionner les agissements les plus variés, depuis la trahison caractérisée jusqu'à des erreurs commises de bonne foi. Il fallait poursuivre des hommes de toutes catégories, des espions à gage et des convaincus, des individus tarés et des héros. L'équivoque de Vichy brouillait toutes les notions acquises. Un gouvernement que les neuf dixièmes des Français avaient considéré comme régulier avait lui-même donné l'exemple de la trahison. Dans quelle mesure l'obéissance à ses ordres pouvait-elle servir d'excuse? On allait poursuivre le policier qui avait arrêté des communistes. Pourquoi pas le chef de gare qui avait fait circuler des trains allemands, l'industriel qui avait fabriqué pour les occupants? Pourquoi pas l'aubergiste qui les avait nourris, le coiffeur qui leur avait coupé les cheveux, l'ouvrier qui s'était engagé dans l'organisation Todt, le volontaire du travail en Allemagne?

Troublé par la nouveauté de ces problèmes, le Gouvernement commit la même faute qu'en politique. Au lieu de se servir des institutions anciennes en les adaptant aux besoins de l'heure, il voulut partir de zéro. Il avait un Code pénal. Il lui substitua de nouveaux textes. Il avait des conseils de guerre. Il les remplaça par des juridictions exceptionnelles. Cette double erreur a faussé toute son œuvre judiciaire.

Les articles 75 et suivants du Code pénal avaient reçu, pendant la première partie de la guerre, la plus large extension. Deux décrets-lois du 29 juillet 1939 et du 1er septembre 1939 s'étaient efforcés de prévoir tous les cas d'intelligence et de commerce avec l'ennemi. Ils ne punissaient pas seulement les actes commis dans une intention coupable, mais ceux qui avaient eu pour effet de nuire à la défense nationale :

« ART. 80. — *Qui entretiendra avec les agents d'une puissance étrangère des intelligences ayant pour objet ou ayant eu pour effet de nuire à la situation militaire ou diplomatique de la France.* »

Le nouvel article 83 avait une portée encore plus large :

« *En temps de guerre, tous autres actes, sciemment accomplis, de nature à nuire à la défense nationale...* »

La jurisprudence interprétait ces textes de la manière la plus extensive. Elle considérait les mots « tous actes » comme synonymes de « toute activité », et les appliquait par exemple à des propos défaitistes [1].

Le Gouvernement trouvait donc dans la législation antérieure à l'occupation tous les textes nécessaires pour réprimer la collaboration avec l'ennemi, sous toutes ses formes. Il suffisait de considérer que le pays

1. Trib. de Cass. de Paris, 11 janvier 1940.

n'avait jamais cessé d'être en guerre, l'armistice n'étant pas la paix, ce qui était d'ailleurs conforme à la stricte orthodoxie juridique.

Cependant le Gouvernement crut nécessaire de compléter les textes pour répondre à l'objection qui ne manquerait pas d'être opposée par les inculpés : qu'ils s'étaient bornés à déférer aux ordres des autorités vichyssoises. L'ordonnance du 28 novembre 1944 s'efforça de résoudre la difficulté par d'inextricables distinguo :

« ART. 3. — Il n'y a ni crime ni délit à la charge des auteurs et complices lorsque les faits n'ont comporté de leur part que la stricte exécution — exclusive de toute initiative personnelle — d'ordres ou d'instructions reçus ou de l'unique accomplissement d'obligations professionnelles, sans participation volontaire à un acte antinational. Toutefois les lois, décrets, règlements, ordres ou autorisations de l'autorité de fait, dite Gouvernement de l'Etat Français, ne constituent ni le fait justificatif au sens de l'article 327 du Code pénal, ni les autorisations ou approbations prévues dans les définitions de certaines infractions, lorsque le prévenu avait la faculté de se soustraire à leur exécution par son initiative personnelle et que sa responsabilité ou son autorité morale étaient telles que son refus aurait servi la nation. De même la disposition prévue à l'alinéa 1er du présent article n'est pas applicable aux faits de dénonciation ou de livraison de personnes, ni aux actes individuels de violence, ni aux livraisons délibérées de matériel, de pièces ou de renseignements à l'ennemi. »

Ce qui se conçoit bien. . . . . .

Autant qu'on peut le comprendre ce texte ne se borne pas à mettre à part certaines infractions qui sont considérées comme étant, dans tous les cas, inexcusables. Il crée deux catégories de citoyens, distingués par leur qualité sociale et dont les uns bénéficient d'une excuse légale qui est refusée aux autres. Il porte ainsi atteinte au principe de l'égalité devant la loi, qui est l'un des articles essentiels de la Déclaration des droits de l'homme.

Le Gouvernement a donné une entorse beaucoup plus grave encore aux principes en créant un nouveau crime, celui d'indignité nationale, dont les peines s'appliquent à des faits antérieurs. L'ordonnance du 26 décembre 1944 en fait application à

« Tout Français qui aura, postérieurement au 16 juin 1940, soit sciemment apporté en France ou à l'étranger une aide directe ou indirecte à l'Allemagne ou à ses alliés, soit porté atteinte à l'unité de la nation ou à la liberté des Français ou à l'égalité entre ces derniers. »

Le législateur a donc attribué un effet rétroactif à une loi pénale, violant ainsi la règle admise dans tous les pays civilisés, suivant laquelle un citoyen ne peut être puni sans avoir été prévenu avant de commettre un acte répréhensible qu'il s'exposait à une sanction pénale. *Nulla pœna sine lege.*

Ce n'est pas tout. Par une innovation non moins fâcheuse, l'ordonnance du 26 décembre 1944 introduit dans notre législation la notion du crime contraventionnel. Le seul fait d'avoir appartenu comme ministre ou directeur de service au Gouvernement de Vichy, ou d'avoir adhéré à l'un des organismes de collaboration (milice, phalange africaine, parti populaire français, etc.) constitue le crime d'indignité nationale. Contrairement

à l'un des principes les plus essentiels du droit pénal, la preuve de l'intention coupable n'est plus nécessaire.

Ainsi, de crainte de laisser impunis certains faits de collaboration, le législateur, au moment même où il prétendait rétablir la légalité républicaine, portait ouvertement atteinte à la liberté individuelle.

Non moins fâcheuse fut l'erreur qui consista à créer des juridictions exceptionnelles pour sanctionner les faits de collaboration. C'est d'ailleurs une erreur commune à presque toutes les époques révolutionnaires. Les juridictions ordinaires sont toujours en retard sur l'esprit des révolutions. Si peu indépendants que puissent être des magistrats de carrière, ils ont contracté dans leur profession des habitudes et des scrupules — respect des formes, souci des garanties de la défense — dont s'accommodent mal les passions partisanes qui ne recherchent que l'extermination de leurs adversaires et des exemples terrifiants. Aussi la plupart des Gouvernements insurrectionnels veulent-ils avoir une justice à eux, en attendant qu'un jour ou l'autre, ils en soient eux-mêmes victimes.

Ce fut au lendemain du 10 août que fut créé le premier tribunal révolutionnaire. Supprimé peu de temps après les massacres de septembre, il fut rétabli le 10 mars 1793, s'illustra par la Terreur et fut supprimé le 31 mai 1795, après qu'il eut condamné son procureur, Fouquier-Tinville, son président Herman et les plus notoires de ceux qui avaient participé à ses décisions.

Mais l'ère des juridictions extraordinaires n'était pas close. Le Consulat et l'Empire les multiplièrent : tribunal spécial de la loi du 18 Pluviôse an IX pour les crimes à main armée, cours spéciales des 19-29 Pluviôse an XIII pour les violences commises contre les dépositaires de la force publique, cour spéciale extraordinaire de la loi du 20 avril 1810 qui réglait elle-même sa compétence, etc.

La nation cependant devait attendre avec impatience la suppression des tribunaux d'exception, car la monarchie fut obligée de la promettre solennellement par un article de la Charte.

« Art. 62 et 63. — Nul ne pourra être distrait de ses juges naturels. Il ne pourra, en conséquence, être créé de commissions et tribunaux extraordinaires. »

Il est vrai que le texte ajoutait :

« sauf les juridictions prévôtales si leur rétablissement est jugé nécessaire. »

Et il le fut.

La Charte de 1830 supprima cette réserve. Elle prohiba toute juridiction extraordinaire, à quelque titre et sous quelque dénomination que ce fût, ne conservant que la Chambre des pairs, érigée pour les crimes de haute trahison, en Haute-Cour de Justice. Le même principe fut consacré par la Constitution de 1848. Il ne devait être remis en vigueur que sous la Troisième République.

On sait l'abus que fit le Gouvernement de Vichy des juridictions exceptionnelles de toute espèce. Les plus tristement célèbres furent

les Cours spéciales. Le Gouvernement de la Libération commit la faute de les rétablir en modifiant seulement leur composition et leur titre. Elles sont devenues les Cours de Justice.

Tout n'est pas à blâmer dans ces juridictions. L'instruction, confiée à des magistrats de carrière, y est presque toujours correcte. L'accusé est assisté de son avocat. Il répond librement, dépose des mémoires, fait citer des témoins. Certaines dispositions de l'ordonnance du 28 novembre 1944 sont cependant fâcheuses. C'est ainsi que l'inculpé n'est pas recevable à se pourvoir contre les ordonnances du juge d'instruction. Ce droit n'appartient qu'au procureur général. Il faut regretter surtout que la mise en liberté provisoire soit trop rarement accordée. Des inculpés restent incarcérés pendant de longs mois pour s'entendre dire un beau jour qu'ils n'étaient pas coupables ou seront renvoyés seulement devant la Chambre civique qui ne peut pas leur infliger de peines corporelles.

Mais ce qui est surtout critiquable dans la procédure préparatoire, c'est que la décision qui la termine (classement ou renvoi à l'audience) appartient au commissaire du Gouvernement. Ainsi, le juge d'instruction, magistrat impartial par définition, est dessaisi de sa prérogative essentielle, et le pouvoir redoutable de juger les résultats de l'instruction et de traduire l'accusé devant la Cour de Justice a été attribué au magistrat qui est chargé de la poursuite, c'est-à-dire partie au procès.

Il en résulte que le classement n'est pas l'équivalent d'un non-lieu, qu'il n'a pas autorité de chose jugée et que le dossier peut être indéfiniment rouvert.

A l'audience de la Cour de Justice, les formes sont généralement respectées. Le magistrat qui préside dirige les débats sans passion, s'efforce presque toujours d'être juste et de faire partager sa modération aux jurés. Mais toute l'institution est viciée par la composition du jury. Les listes étaient dressées dans chaque section, aux termes de l'ordonnance du 28 novembre 1944 par une commission composée de deux magistrats et de deux représentants du Comité départemental de Libération. Les jurés ainsi désignés étaient des « résistants » appelés à juger des adversaires de la résistance. C'étaient le plus souvent des gens de bonne foi et qui se figuraient être justes. Mais quelle impartialité l'accusé pouvait-il attendre d'un déporté qui revenait de Buchenwald ou d'une mère dont le fils avait été fusillé par les miliciens ?

Il y a pire : le juré qui a reçu les ordres de son parti. L'épuration n'est trop souvent que le prétexte d'une opération politique. On s'en sert pour éliminer les éléments modérés de certaines administrations, pour discréditer le patronat, pour nationaliser les industries. Le directeur qui était dur pour son personnel, l'industriel qui a réalisé de gros bénéfices sont assurés de recueillir le maximum. Trop souvent le juré a son opinion faite avant l'ouverture des débats. Son comité en a délibéré. Il arrive à

l'audience avec un mandat impératif. Quelques-uns ont été surpris, leur papier en poche. Ces jurés ne se donnent même pas la peine de dissimuler leur parti-pris. Les avocats expérimentés ne s'y trompent pas. Après quelques minutes d'audience, ils peuvent désigner les jurés communistes.

Une mesure récente, inspirée par de bonnes intentions, a fait intervenir les Conseils généraux dans la désignation des jurés. Mais lorsque le Conseil général est dominé par les partis extrêmes, la réforme a aggravé le mal. Il en a été ainsi dans le département de la Seine.

Les excitations du dehors contribuent à égarer les jurés. Une presse à sens unique déchaîne l'opinion contre les accusés. Entre deux audiences, le juré déplie son journal, lit le compte-rendu du procès et craint d'être taxé de faiblesse. Parfois les journaux sont documentés par le Parquet, en violation du secret de l'instruction, ou par certaines administrations au mépris de la vérité. C'est ainsi qu'on a vu certains Ministères prendre position d'accusateurs, dans des communiqués officiels, d'une violence inouïe, contre des hommes dont la culpabilité n'était aucunement démontrée, ou qui même ont bénéficié par la suite d'une décision de classement. Ces intrusions des Pouvoirs publics dans la justice s'inspirent en général de desseins politiques. Elles servent aussi parfois des intérêts privés.

Souvent ce sont les passions locales qui pèsent sur l'opinion du jury. Telle affaire a bouleversé la région. Les journaux la commentent depuis de longs mois. Des cortèges se sont formés pour réclamer la tête du coupable. Comment les jurés pourraient-ils garder leur sang-froid ?

Le remède est inscrit dans la loi. C'est la procédure de suspicion légitime qui permet de porter l'affaire devant la cour d'une autre région. Mais elle est rarement appliquée. Il arrive aussi qu'un procureur courageux prenne l'initiative d'arracher l'accusé à une cour où il serait condamné d'avance. Mais une fois n'est pas coutume.

Dans l'ensemble, l'œuvre des Cours de Justice a été néfaste. On ne compte plus leurs méfaits. Leur incapacité de juger sainement se traduit par d'incroyables différences dans le temps et le lieu. Tel qui a été condamné à vingt ans de travaux forcés à Nîmes s'en serait tiré à Angers avec deux années de prison. Vingt ans de travaux forcés à ce journaliste. Le mois suivant, devant la même cour, mais avec un autre jury, son confrère, dont les écrits ne valaient pas mieux, ne sera frappé que de l'indignité nationale. Ici, l'appartenance à la milice vaut dix ans, ici cinq ans, ici deux. Si l'industriel est jugé dans une ville ouvrière, il est perdu.

La chancellerie a été fort émue par ces excès qui discréditent la justice. Les sentences étant sans appel, elle n'avait qu'un moyen de les corriger, c'était d'accorder des grâces.

Le droit de grâce, prérogative du chef de l'Etat, ne s'exerçait jadis que dans des cas exceptionnels. Aujourd'hui la Commission des grâces est

devenue l'un des rouages essentiels de l'appareil judiciaire. Elle dépouille les dossiers, consulte les magistrats locaux et s'efforce d'introduire un peu d'unité dans le chaos des décisions contradictoires. Elle a fait beaucoup de bien. On ne sera pas surpris que le parti communiste réclame avec acharnement la suppression du droit de grâce.

Mais ce n'est jamais qu'un expédient. Il n'y a qu'un remède à l'action désastreuse des Cours de Justice, c'est de les supprimer.

Des dispositions réglementaires ont arrêté l'activité des Cours de Justice qui ne peuvent plus être saisies d'aucune affaire nouvelle à partir du 10 mai 1946 et celle des Chambres civiques dont la compétence a été arrêtée, après une première prorogation, au 10 novembre 1945 ; mais on a réservé les plaintes dont les Comités de Libération ont été saisis et qu'ils n'ont pas encore instruites, ce qui permettra des dérogations multipliées et d'innombrables abus.

Il ne reste plus à juger dans les Cours de province qu'un très petit nombre d'affaires et l'on peut compter qu'elles auront presque toutes déblayé leur rôle au mois d'octobre prochain. Déjà de très nombreuses sections ont été supprimées et presque toutes les affaires ont été ramenées devant la Cour qui est installée au siège de la Cour d'appel.

L'hiver prochain il n'y aura sans doute plus en activité que la Cour de Paris à laquelle il reste à juger environ 5 000 affaires, et la Cour de Colmar qui, ouverte tardivement, en a à juger environ 8 600.

On doit reconnaître que les Cours de Justice et les Chambres civiques ont déployé beaucoup d'activité.

46 500 affaires ont été renvoyées en Cour de Justice.
56 880 en Chambre civique.
40 560 ont été classées.
Il en reste encore 16 814 dont le sort n'a pas été décidé.

Les peines prononcées par les Cours de Justice au commencement de juin étaient les suivantes :

Peine de mort : 4 358.
Travaux forcés à perpétuité : 1 685.
Travaux forcés à temps : 9 131.
Réclusion : 1 738.
Emprisonnement : 18 387.
Relaxe : 6 411.

Les Chambres civiques ont prononcé 39 194 peines d'indignité nationale.

Ce tableau de l'activité judiciaire serait incomplet s'il ne faisait mention de certaines institutions qui empiètent sur le domaine de la justice.

La première est la confiscation des produits illicites, qui peut être assortie d'une amende, et même de la confiscation partielle ou totale de toute la fortune de l'intéressé. Ces mesures, si graves, qui rappellent les

pires tyrannies, sont prises par un Comité qui, sauf exception, n'entend même pas l'accusé. L'ordonnance admet un recours devant un Conseil suprême, mais qui ne statue que sur mémoires! Les décisions de cet organisme peuvent être attaquées devant le Conseil d'Etat, mais seulement pour excès de pouvoir ou violation de la loi. Avant même que le premier comité ait statué, et alors que le Trésor n'est encore que demandeur, les biens de l'intéressé peuvent être mis sous séquestre.

Toutes ces mesures n'ont rien de commun avec la justice.

Par contre, les Comités d'épuration se donnent des airs de tribunaux. Ceux qui siègent dans les affaires économiques, à l'échelon régional ou national, sont présidés par un magistrat, entendent des témoins, admettent l'assistance des avocats. Malheureusement, ici encore, la composition du comité n'est pas toujours compatible avec une justice impartiale. L'épuration des industriels, comme celle des fonctionnaires, n'est trop souvent qu'une opération politique, destinée à retirer les leviers de commande aux hommes de droite, ou une révolution d'usine montée par un personnel mécontent contre un patron dont il se venge. Cependant, les sanctions prises ou proposées par ces comités peuvent être très graves puisqu'elles vont parfois jusqu'à priver les intéressés de l'exercice de leur profession.

Les mesures prises contre les journaux ont donné lieu à d'autres abus. On a commencé par poursuivre les journalistes coupables d'avoir servi la cause des Allemands, ce qui était parfaitement juste. Mais ensuite, une ordonnance a permis de poursuivre le journal lui-même, c'est-à-dire la Société qui l'exploite, considérée comme personne morale, et cette confiscation atteint des actionnaires innocents qui souvent n'ont pu empêcher les rédacteurs de collaborer avec nos ennemis. Enfin, une troisième disposition permet d'exproprier, moyennant une indemnité il est vrai, même les journaux contre lesquels aucune critique n'a pu être formulée. Le but de cette législation est transparent : il ne s'agit plus de faire justice, mais d'attribuer les imprimeries aux journaux qui soutiennent les partis au pouvoir.

Enfin, à toutes ces institutions pseudo-judiciaires, il convient d'ajouter l'internement administratif qui, pour la plus grande honte de notre pays, a survécu à la Libération. C'était une création de la Troisième République à son déclin, alors qu'elle reniait les principes sur lesquels elle était fondée. Un décret-loi du 18 novembre 1939 avait autorisé les préfets à consigner les individus dangereux pour la défense nationale ou la sécurité publique dans un centre désigné par le ministre de la Défense nationale et le ministre de l'Intérieur. Cette mesure exceptionnelle, édictée seulement en vue de la guerre, était strictement limitée à la durée de l'état de siège. Un second décret du 29 novembre 1939 soumettait les internements au contrôle d'une commission de vérification qui devait statuer dans les quinze jours.

Le Gouvernement de Vichy ne pouvait manquer de s'emparer d'une

invention si séduisante. Une loi du 3 septembre 1940 décida que jusqu'à la cessation des hostilités, les individus visés au précédent décret pourraient être internés administrativement par simple décision du préfet. Et elle supprimait le contrôle des commissions instituées par le décret du 29 novembre 1939.

A son tour, le Gouvernement provisoire ne sut pas résister au désir d'éliminer par ce moyen ses adversaires politiques. Une ordonnance du 4 octobre 1944 décida de maintenir l'internement administratif jusqu'à la cessation des hostilités. Naïveté ou ironie, le préambule portait ces mots : « Vu l'ordonnance du 3 août 1944 relative au rétablissement de la légalité républicaine... »

Le retard apporté, par un injustifiable abus, au décret de cessation des hostilités, permit de prolonger, alors qu'il n'avait plus aucune excuse, ce régime de bon plaisir. La guerre était terminée depuis longtemps, la démobilisation achevée, l'armée réduite à un squelette que, sous prétexte de servir la défense nationale, on internait encore les ennemis du régime, les coupables de contraventions économiques, ou d'inoffensifs paysans accusés de n'avoir pas déféré aux réquisitions. Plus d'une fois on vit un inculpé, qui venait d'être acquitté par le Tribunal, cueilli à la sortie de l'audience par deux policiers qui le conduisaient dans un camp de concentration. Tellement le sens de la liberté individuelle a été altéré en France après quatre ans d'occupation.

A part quelques publications semi-clandestines, il ne s'est trouvé à peu près personne pour protester contre ces abus. La presse les trouvait insuffisants et ne les mentionnait que pour en réclamer d'autres. Seul le Conseil de l'Ordre des Avocats de Paris, qui dans le silence universel s'était dressé contre les excès du Gouvernement de Vichy, a élevé de nouveau la voix pour s'étonner que le Gouvernement de la Libération suivît les mêmes errements que son prédécesseur.

Par une délibération du 27 février 1945, il réclamait : 1° Une autre composition du jury ; 2° La suppression des présomptions légales entraînant l'indignité nationale ; 3° La restitution au magistrat instructeur du droit de statuer sur les résultats de l'instruction ; 4° Le rétablissement du contrôle de la Cour de Cassation sur toutes les juridictions exceptionnelles ; 5° La suppression progressive de l'internement administratif et des tribunaux d'exception.

« Considérant, disait-il, notamment, que sous le régime de Vichy de nombreuses et graves atteintes ont été portées au principe de la séparation des pouvoirs à l'indépendance des juges et aux garanties essentielles qui, dans tout pays civilisé, accompagnent l'œuvre de la justice...

» Considérant que, dès avant la libération du territoire, le Gouvernement provisoire de la République, par son ordonnance du 9 août 1944, a rétabli la légalité républicaine ; que cette mesure comportait nécessairement la suppression des actes commis par le régime déchu dans l'ordre judiciaire et l'engagement pris envers la nation d'assurer dans l'avenir le respect des principes essentiels sur lesquels repose dans un pays libre, l'administration de la justice. »

Par une autre délibération du 15 octobre 1945, le Conseil de l'Ordre se plaignait que le Gouvernement n'eût pas donné satisfaction à ses vœux. Les jurys des Cours de justice y étaient appréciés dans les termes suivants :

« Considérant qu'en fait, des incidents nombreux ont démontré que trop souvent les jurés ne se considéraient pas comme des juges libres de tout lien, mais comme des délégués de ceux qui les avaient désignés et que leur attitude, même à l'audience, révélait moins le désir de s'éclairer, que celui d'affirmer leur opinion préétablie, que force est bien de constater avec tristesse que la justice française est trop souvent dépouillée du caractère de sérénité qui aurait donné à l'œuvre de la répression une autorité indiscutable. »

II. - LA HAUTE COUR DE JUSTICE

L'ordonnance du 18 novembre 1944, complétée par celle du 18 janvier 1945, confiait à une Haute Cour de Justice le soin de juger les ministres et les hauts fonctionnaires du Gouvernement de Vichy.

Le Sénat ayant disparu, il fallut recourir à l'Assemblée unique (consultative, puis constituante) pour la composer. Elle a d'abord compris trois magistrats et vingt-quatre jurés désignés par tirage au sort sur deux listes établies par l'Assemblée, l'une de cinquante parlementaires, l'autre de cinquante personnalités étrangères au Parlement. Après l'élection de la Constituante, la composition de la Haute Cour a été modifiée. D'après la loi du 27 décembre 1945, elle se compose désormais d'un président, deux vice-présidents, membres de l'Assemblée, et de vingt-quatre jurés tirés au sort sur une liste établie par l'Assemblée et comprenant quatre-vingt-seize de ses membres.

La Commission d'instruction se compose, partie de magistrats, partie de membres de l'Assemblée. Un magistrat procède aux interrogatoires et aux auditions des témoins. Les décisions (mise en liberté, non-lieu, mise en arrestation) sont prises par la Commission elle-même, statuant à la majorité.

Ici encore, le vice essentiel de l'institution, c'est la qualité des jurés. Où il aurait fallu des juges — et des juges d'une impartialité exceptionnelle — on a confié le pouvoir de juger à des partisans. On le voit bien à la Commission d'instruction qui se trouve divisée en deux blocs : les magistrats de carrière d'un côté, les hommes politiques de l'autre.

Pour des raisons de pure politique, le procès du maréchal Pétain a été détourné de son objet. Ce procès devait être celui de la collaboration. On en a fait le procès de l'armistice, dans le dessein de porter le coup de grâce à l'ancien Parlement et de couper les ponts avec la Troisième République. Les ministres de celle-ci, cités comme témoins, sont tombés dans le piège, et l'audience ne leur a pas été favorable. Mais au milieu de ces hors-d'œuvre, l'accusation principale était oubliée. Après quelques audiences, le procureur général dut renoncer à soutenir la thèse du prétendu complot ourdi de concert avec les Allemands pour le renversement

du régime républicain. Il fallut en revenir au cas du Maréchal. On fit citer en hâte des témoins de fortune, des survivants de Buchenwald, des personnages douteux qui s'étendirent sur des épisodes controuvés. Jamais l'accusation ne sut aborder de front ce qui était le vrai procès, l'affreuse équivoque qui, couverte par le prestige immense du chef de l'Etat, avait entraîné tant de Français à la trahison. Aussi la condamnation, qui était attendue par tout le monde, ne fut-elle prononcée qu'à la majorité d'une voix. Elle suscita à l'étranger des commentaires hostiles, particulièrement dans le Nouveau Monde où elle fut largement exploitée contre la France.

Au procès de Pierre Laval, le scandale fut pire. Comme les gamins d'Andalousie qui se jettent dans l'arène, les jurés insultèrent l'accusé. Il rompit les débats. La Cour le jugea sans l'entendre, comme Danton. Et, comme on avait rapiécé Robespierre pour le conduire à l'échafaud, on ranima le cadavre de Laval afin de jeter au lion populaire le traître encore vivant. Ainsi, d'un homme universellement haï, dont la condamnation était voulue par tout le pays et n'eût pas soulevé un seul murmure, on a réussi, par pure maladresse, à faire une victime.

Il semblait que depuis qu'elle s'était transportée au Luxembourg, le ton de la Haute Cour eût changé. Les débats s'y déroulaient dans une apparence de calme et de dignité. Le président Noguères les dirigeait avec compétence et autorité.

Mais les derniers procès qui se sont déroulés à Versailles[1] ont dissipé ces illusions. D'un jury dont les membres, asservis à des consignes ou emportés par la passion en viennent aux invectives et presque aux mains ne peut sortir qu'une caricature de justice.

Cette juridiction est encore faussée par certaines dispositions de son statut, dont la pratique a aggravé les inconvénients.

Dès l'origine, le législateur a limité d'une manière injustifiable son pouvoir d'appréciation. Il frappe de l'indignité nationale, de plein droit, tous les ministres en fonction depuis le 16 juin 1940, disposition absurde quand on se rappelle que certains de ces ministres étaient des hommes de la Troisième République, désignée par le Président Albert Lebrun. La Haute Cour n'a, en ce qui les concerne, aucun pouvoir d'appréciation. Elle peut seulement les relever de l'indignité s'ils justifient avoir pris part à des actions de résistance.

Par contre, la Haute Cour exploitant un texte mal rédigé prétend avoir le droit de qualifier les faits et de les sanctionner sans tenir compte des conclusions de la commission d'instruction. Supposez par exemple que celle-ci, ayant écarté l'accusation de trahison, ne retienne à la charge de l'inculpé, que le fait d'avoir été ministre du Gouvernement de Vichy et ne le traduise à l'audience que pour lui voir appliquer la peine de l'indi-

1. Antérieurement au procès Flandin.

gnité nationale, la Haute Cour n'en pourra pas moins le condamner à mort. Telle est du moins l'interprétation qu'elle donne de la loi du 27 décembre 1945.

Dans son ensemble, cette loi a diminué les garanties des justiciables. Afin de diminuer l'influence des magistrats dans la commission d'instruction, elle a élevé de six à huit le nombre des parlementaires qui détiennent ainsi la majorité. Elle a, sous la pression du parti communiste, supprimé le droit de récusation qui est la seule garantie d'un accusé contre un juré résolu d'avance à le condamner.

Dans un souci d'équité, la liste établie par l'Assemblée comprend des membres de tous les partis, en nombre proportionnel à l'effectif de ces derniers. Mais cette précaution peut rester vaine, car le tirage au sort étant effectué sur l'ensemble de la liste, il se peut que le hasard donne une majorité massive aux représentants d'un parti. Ce qui est plus regrettable encore, c'est qu'en fait les membres de certains partis négligent de se présenter au tirage tandis qu'un autre — on devine lequel — est toujours intégralement représenté, de sorte qu'il est, le plus souvent, le principal bénéficiaire du tirage [1].

Ainsi s'expliquent certaines condamnations prononcées dans ces derniers mois, manifestement excessives, et qui ont déconcerté l'opinion.

Le Conseil de l'Ordre des Avocats a encore signalé ces abus par une délibération du 26 mars 1946.

III. - LA JUSTICE ORDINAIRE

La justice ordinaire a repris son cours, au ralenti.

Il est peu probable que la criminalité ait diminué. Mais la police, absorbée par la politique ne paraît pas donner toute son attention aux délits de droit commun. Le vol des bicyclettes est devenu une industrie tolérée — sinon patentée — et si vous allez vous plaindre au commissariat qu'on ait enlevé votre voiture, vous serez accueilli par un sourire.

Par un système de compensation, dont sont coutumiers tous les régimes de faiblesse, la répression récupère en sévérité ce qu'elle perd en vigilance.

Au contact des occupants, nos autorités ont appris le mépris de la liberté individuelle. Autrefois, un inculpé était présumé innocent; aujourd'hui on commence par l'arrêter. On sait qu'il ne prendra pas la fuite, sa situation sociale, ses affaires, tout le lui interdit. Peu importe, on le laissera à la Santé plusieurs mois. Après quoi, si l'enquête n'a révélé aucune charge, le juge lui tirera un coup de chapeau : « Mais oui, cher monsieur, vous n'êtes pas coupable. Nous en sommes ravis... »

1. Il s'agit, encore ici, de faits antérieurs au procès Flandin.

Malheur à vous si vous êtes dénoncé par une administration publique. Ce sont ses agents qui dirigent la procédure et le juge d'instruction ne prendra aucune mesure que sur l'ordre du département intéressé. Les magistrats ont presque tous le désir d'être indépendants. Mais quand un ministère est dans l'affaire, le juge est serf. Solidarité entre fonctionnaires? Illusion de servir le pays? Illusion trompeuse en ce cas, car lorsqu'un service d'Etat lance une accusation publicitaire, vous pouvez parier dix contre un qu'il a quelque chose à se reprocher.

Lorsque le Ravitaillement, ou les Finances, ou l'Aviation annoncent à grand renfort de communiqués la découverte d'une fraude sensationnelle et exercent une pesée sur l'instruction pour stimuler le zèle des enquêteurs, il arrive trop souvent qu'à l'origine de ce fait divers, il y ait un règlement mal fait, un agent compromis, une lacune laissée dans la loi pour des raisons de politique, bref un scandale à étouffer et qui cherche un dérivatif.

Il est d'ailleurs assez peu fréquent que ces sortes d'affaires aillent jusqu'à leur terme. Nées à grand bruit, dans le tonnerre et les éclairs, elles disparaissent le plus souvent dans le silence et dans la nuit.

Les affaires civiles aussi sont rares. On n'a jamais tant divorcé. Mais les transactions sont en petit nombre. Le Tribunal de commerce est au repos. On a pu, sans trop de dommage, fermer un certain nombre de chambres civiles pour y héberger les Cours de Justice.

Une autre cause de la raréfaction des litiges, c'est l'intrusion croissante de l'Etat dans les affaires privées. Les tribunaux sont faits pour régler les litiges entre particuliers. Dans une société où toutes les relations seraient réglées par la puissance publique, la justice n'aurait plus d'emploi. Il n'y aurait plus besoin que de gendarmes pour appliquer les règlements. C'est vers cette forme de société que la France s'achemine, depuis quelques années. L'Etat substitue sa volonté à celle des contractants. Il fixe les prix d'achat et de revente, le taux des salaires, celui des loyers. Il établit des contrats types, impose ses stipulations dans les polices d'assurances, dans les baux à ferme. Il défend d'importer; il oblige à réserver la vente pour l'exportation. Cet empiètement des Pouvoirs publics sur les initiatives privées, dont on pourrait multiplier les exemples, est sans doute le phénomène le plus caractéristique de la vie juridique à notre époque.

Il en est résulté un changement d'orientation dans l'activité des individus. Autrefois, ils étaient aux prises avec leurs semblables. Le commerçant se débattait contre ses concurrents, l'acheteur contre son vendeur, le locataire luttait contre son propriétaire, l'ouvrier contre son patron, le légataire contre l'héritier. Aujourd'hui tout leur temps et leur force sont employés à se défendre contre les administrations. Lutte contre les impôts, contre les taxations, contre les répartitions, contre les contingentements, contre les priorités. Dans toutes les entreprises se sont cons-

titués des services improductifs qui n'ont d'autre objet que de soutenir cette guerre défensive. Dans les procès comme dans les contrats, l'union sacrée se fait contre l'ennemi commun : le fisc. Les conventions, comme les procédures, sont faussées par la préoccupation universelle d'échapper à la réglementation sans se faire prendre. Le Français d'aujourd'hui passe son temps à dresser des états, à faire des démarches et à esquiver des contraventions. Il n'attend plus grand'chose de la justice. Il place son espoir dans la faveur ou dans la fraude.

Ce rétrécissement de la justice a trouvé son symbole dans le juge unique. Pauvre Bridoison solitaire, perdu dans la poussière des salles désertes où se déroulèrent jadis tant de débats solennels, devant les robes assemblées. On l'a privé de ses assesseurs parce qu'on ne pouvait plus en trouver. Il n'y a plus de candidats au concours de la magistrature. Le jeune Français ne veut plus être magistrat.

Il ne veut pas non plus être instituteur.

Et dans un cas comme dans l'autre, les intéressés expliquent cette désaffection par l'insuffisance de leurs traitements. Plût aux dieux qu'ils eussent raison, car il suffirait d'un léger coup de pouce au budget pour rendre leur lustre au corps judiciaire et au corps enseignant. Mais il est à craindre que le mal ne soit plus profond.

Façonner la jeunesse, rendre la justice, se sont des tâches exaltantes pour celui qui croit aux valeurs qu'il a mission d'enseigner ou d'imposer. Et les hommes supportent la pauvreté quand ils ont la foi. Mais la plupart des hommes de notre temps semblent avoir perdu la foi dans la liberté et dans la justice.

Former de libres esprits, à quoi bon dans un monde où les opinions sont standardisées par les propagandes ? Faire triompher le juste, pourquoi, dans une société qui ne poursuit que l'utilisation des forces naturelles et l'amélioration de son bien être ? Depuis un demi-siècle, en même temps que pâlissaient le respect de l'individu et le goût de la liberté, le sens de la justice s'est progressivement effacé. Le Juridique a été refoulé par l'Economique et par le Politique, celui-ci n'étant plus d'ailleurs que l'organisation de la Force. C'est là le véritable drame de la justice contemporaine, beaucoup plus que les excès de juridictions politiques qui ont bien des précédents dans l'histoire et qui sont appelées à disparaître avec les circonstances d'où elles sont nées.

La Justice comme la Liberté est-elle une notion inhérente à la nature humaine, et après avoir traversé les nuages, resplendira-t-elle d'un nouvel éclat ? Ou l'une de ces croyances provisoires qui abritent l'humanité dans sa marche, mais qu'elle dépouille quand elles sont usées, les peaux du serpent ? Un proche avenir nous le dira.

JACQUES CHARPENTIER

Depuis que cet article a été rédigé, de graves incidents sont venus éclairer d'un jour nouveau les juridictions exceptionnelles chargées de réprimer les faits de collaboration.

A la quatrième journée du procès Flandin, qui s'orientait vers une solution d'indulgence, M. Jacques Duclos invita les jurés de son groupe à instaurer un supplément d'enquête. Cette manœuvre dilatoire échoua et M. Flandin fut relevé de l'indignité nationale par quinze voix contre douze (chiffres donnés par *l'Humanité*).

Ce verdict ayant été considéré comme un échec très grave pour le parti, le groupe communiste à l'Assemblée constituante se réunit le 30 juillet à quatorze heures et, sous la présidence de M. Duclos, décida d'interdire à ses membres de participer plus longtemps aux travaux de la Haute Cour. Sans doute le communiqué officiel se borne à dire qu'il a décidé de proposer au « Bureau politique du parti de *permettre* aux membres communistes de la Commission d'instruction, aux jurés et au vice-président communistes de la Haute Cour de Justice, de donner leur démission. » Mais il est aisé de deviner ce que signifie cet euphémisme, en langage communiste. D'ailleurs, pour lever tous les doutes, l'article de *l'Humanité* du 31 juillet était intitulé : « Démission des membres communistes de la Haute Cour. »

La retraite de ces membres a rendu impossible la discussion du procès des amiraux, qui devait commencer le 31 juillet. Elle constitue un acte de sabotage caractérisé.

Le communiqué du parti communiste se plaint :

1° De ce que, dans plusieurs affaires, l'accusation n'ait pas fait citer des témoins à charge. Mais lorsqu'elle se fonde seulement sur la participation de l'accusé au Gouvernement de Vichy, il n'est pas besoin de témoins pour démontrer un fait patent et reconnu. Dans certaines causes, les jurés communistes ont exigé que le président, en vertu de son pouvoir disciplinaire, entendit des témoins suscités par eux qui, pendant des heures, sont venus à la barre développer des théories complètement étrangères au procès. Ces interventions sont peut-être nécessaires à la propagande de leur parti. Elles n'ont rien à voir avec la Justice ;

2° De ce que la Commission d'instruction écarte certaines charges et que les condamnations ne soient pas assez sévères. Mais les communistes sont représentés à la Commission d'instruction et dans le jury. Cette critique revient à dire qu'ils refusent de s'incliner devant la loi de la majorité, qui est celle de tous les corps délibérants.

En somme, il résulte de la décision du parti communiste, revêtue d'un caractère officiel :

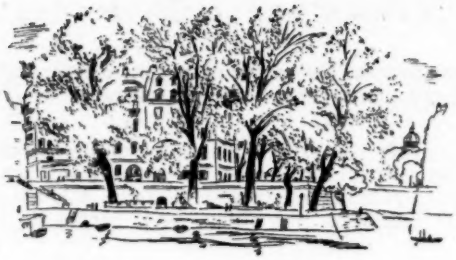
a) Que les membres du parti communiste ne jugent pas selon leur conscience, mais selon les consignes du parti.

Ils violent ainsi, dans toutes les juridictions dont ils font partie, le devoir imposé aux jurés ; ils sont, de ce fait, passibles des sanctions prévues par la loi pénale ;

b) Que toutes les condamnations prononcées par des jurys dans lesquels ont figuré des hommes ainsi liés par un mandat impératif, sont viciées et devraient faire l'objet d'une révision ;

c) Que les jurés communistes qui ont refusé de siéger sont passibles des peines prévues par l'art. 185 du Code Pénal, applicable à toute autorité judiciaire qui a dénié de rendre la justice.

Autant de questions qui s'imposent d'urgence à l'attention des Pouvoirs publics. Il ne semble pas que, dans tout le cours de son histoire, la justice française ait jamais rencontré pareilles difficultés.



Pages de journal

Ile Saint-Louis.

Journal du mercredi 22 février 1922.

Je suis allé hier après-midi voir Bergson dans son installation de la rue Vital que je ne connaissais pas encore. Je l'ai attendu quelques minutes dans un salon qui donne sur un petit jardin, regardant son portrait par Blanche qui m'a paru, je dois dire, plus pénétrant que je ne me le rappelais. Me trouvant devant ce portrait, il m'a dit : « Blanche m'a donné un teint que j'aimerais bien avoir. Ce qu'il cherche toujours c'est l'effet de couleurs. Voyez l'arrangement de ces rouges et de ces verts. » Jamais je n'ai senti au même degré qu'hier combien l'être social chez Bergson, celui des rapports avec autrui, est entièrement une projection : Bergson interpose toujours comme un personnage tout à fait conventionnel, banal, qui dit juste ce qu'il faut dire (et dont les propos représentent alors le propos banal avec un retard de vingt ans, le propos tel qu'on le tenait entre 1900 et 1906). Il est, non pas du tout inhumain, mais pour ainsi dire ahumain : petit magicien secret, furtif, qui dévide devant vous comme afin de pouvoir se retirer bien vite : quand il est obligé de donner la main, on dirait que le contact le choque, dérange quelque chose en lui : de même, impossibilité de rencontrer son regard : ce regard entièrement tourné en dedans vous demeure pour ainsi dire parallèle. Une certaine impression de parallélisme constant a subsisté pendant tout le temps de l'admirable entretien. Bergson pense tout haut devant vous, approuve votre répartie, puis reprend le fil de sa pensée sans qu'il y ait jamais à proprement parler échange : un des deux instruments entre dès que l'autre a fini. Parfois, il s'arrête un instant comme pour inviter l'interlocuteur à entrer dans le jeu, mais si en réalité c'est un faux arrêt, et que l'on réponde, cet homme toujours si doux, si courtois, si amène, articule un : « Et alors... et alors... et alors » pour lui strident et qui a pour objet non seulement de couvrir ce que vous avez dit, mais plus encore de ne pas l'avoir entendu. Il me semblait à ces moments-là que je le voyais vivre devant moi sa doctrine, il était plongé dans le flux, il s'interrompt, le son seul de ma voix l'amène sans que lui ni moi n'y puissions rien au point d'interférence des deux Moi : il a peur de perdre le contact du courant intérieur : d'où le changement de registre, la note haute, aiguë, à l'abri de

laquelle il replonge et repart de plus belle. Comme ma pensée a été entièrement modelée en ses profondeurs par la sienne, la gêne est réduite au minimum, car je suis spontanément réglé sur lui, et l'entretien entre nous demeure comme par le passé la volupté spirituelle la plus complète que j'éprouve ici bas. Mais jamais comme hier, je n'ai compris plus avant à quel point seul son Moi tout à fait banal peut entrer en contact dans la conversation avec qui n'est pas réglé sur lui, et j'imagine volontiers qu'en pareil cas, s'il n'y avait pas projection du personnage conventionnel, la conversation lui serait un supplice insoutenable. J'en ai eu une vérification indirecte, car lorsque je lui ai exposé que sa doctrine me paraissait contenir une morale complète de la vie intérieure, mais non une morale de la vie de relations, il était à la fois heureux et un peu inquiet et il a ajouté aussitôt : « Il demeure bien entendu qu'il y a pour la vie morale dans l'état de société des règles incontestables qu'il faut observer, des préceptes auxquels on doit se conformer, et mon sentiment est qu'il convient de s'insérer aussi fortement que possible dans cet ordre social, de s'acquitter sur tous les points, après quoi l'on peut se sentir tout à fait libre dans le domaine spirituel de la vie intérieure. » Voilà chez lui le point véritable en ce qui concerne cette question de la morale. Et ceux, parmi les intellectuels, qui lui ont reproché ses écrits pendant la guerre, ne tiennent pas compte de ce que ses écrits émanent entièrement chez lui de l'homme social : ils sont commandés à un moment de crise par une insertion d'autant plus étroite dans le milieu social. Il ne suffit pas de dire que chez Bergson il y a séparation des deux Moi. La vérité, c'est qu'il n'existe que dans et par le Moi profond : le Moi de surface est une projection toute artificielle d'où l'absence totale d'échange entre les deux Moi.

Je lui ai demandé ce qu'il y avait de vrai dans l'assertion de Desaymard que ce serait au sortir d'un cours où il aurait exposé l'argumentation des Eléates que lui était venue l'intuition de la durée ; il m'a répondu : « Les choses se sont passées un peu différemment. A l'époque où je préparais mon agrégation, il y avait pour ainsi dire deux camps dans l'Université : celui, de beaucoup le plus nombreux, qui estimait que Kant avait posé les questions sous leurs formes définitives, et celui qui se ralliait à l'évolutionnisme de Spencer. J'appartenais à ce second groupe. Aujourd'hui je me rends compte que ce qui m'attirait dans Spencer, c'était le caractère concret de son esprit, son désir de toujours ramener la philosophie sur le terrain des faits. Peu à peu, j'ai abandonné l'une après l'autre toutes ses vues, et ce n'est que beaucoup plus tard dans l'*Evolution créatrice* que j'ai pleinement pris conscience du côté tout à fait fictif de l'évolutionnisme spencerien. A l'époque dont je vous parle, au début de mon séjour à Clermont-Ferrand, dans les années 1883-1884, ce qui m'arrêta ce furent les chapitres sur les notions premières des *Premiers Principes* — en particulier celui sur la notion de temps. Vous savez que ces chapitres n'ont pas une très grande valeur scientifique. La culture scientifique de Spencer, en particulier dans le domaine de la mécanique, n'est pas très forte. Or, à cet âge, c'était essentiellement les notions scientifiques, en particulier les notions mathématiques et mécaniques qui m'intéressaient le plus. Je me mis donc à examiner d'un peu plus près l'idée admise du temps, et je me rendis compte que, de quelque biais qu'on la prît, on aboutissait à des difficultés insurmontables. Je voyais que le temps ne

pouvait pas être ce que l'on disait, qu'il y avait autre chose, mais je ne voyais pas encore clairement quoi. Ce fut là le point de départ encore très vague (toujours l'origine, c'est une certaine « force de négation » chez le philosophe, ainsi que l'a marqué Bergson dans sa communication au congrès de Bologne). Un jour que j'expliquais au tableau noir à mes élèves les sophismes de Zénon d'Elée, je commençai à voir plus nettement dans quelle direction il fallait chercher. Et c'est à cela que se ramène la part de vérité dans ce qu'a dit Désaymard. L'essentiel de l'*Essai sur les données immédiates*, à savoir le chapitre 2, et le chapitre 3 sur la liberté — qui, dans la première version, était beaucoup plus développé — fut écrit à Clermont de 1884 à 1886 (donc de la vingt-cinquième à la vingt-septième année). Après quoi, je me rendis compte de deux choses : dans cette première version, je ne tenais pas compte de Kant qui n'avait jamais exercé spontanément un très grand ascendant sur mon esprit : or, il convenait et pour moi-même, et pour avoir le moindre espoir d'être lu — car cette omission aurait complètement disqualifié ma thèse aux yeux de l'Université d'alors — que je me misse en règle de ce côté, et je modifiai en ce sens mon troisième chapitre. D'autre part, il m'apparaissait qu'une étude de la notion d'intensité constituerait entre les notions de quantité et de qualité dont traitait le reste de l'ouvrage, un trait d'union susceptible de rendre mes vues beaucoup plus claires et plus accessibles : en outre, ainsi que Kant, Fechner et la psychophysique étaient à l'ordre du jour et, sur le terrain d'un examen de la théorie de Fechner, j'avais chance d'être compris et d'être suivi. C'est ce qui arriva à la soutenance et au delà de mes espérances, car le jury porta toute son attention sur le premier chapitre pour lequel il me décerna même des éloges mais ne vit goutte au second. J'étais furieux, car seul le second m'importait, et, sous la pression du moment, je parvins à présenter ce second chapitre sous une autre forme, je ne sais plus exactement laquelle, et à leur faire à peu près entrevoir ce que je voulais dire.

« Vous voyez donc que c'est de la notion scientifique du temps, et non pas du tout de la psychologie que je suis parti. J'ai indiqué cela naguère dans une brève note publiée dans la *Revue de Philosophie* à propos d'un article de mon ancien élève Gaston Rageot sur mes rapport avec William James. James lui, part de la psychologie : il est psychologue né. Son admirable *Stream of Thought* — publié d'abord fragmentairement sous la forme d'un article sur quelques omissions de la psychologie introspective — procède en partie d'une critique de la psychologie associationniste. Je suis arrivé à la psychologie mais n'en suis pas parti. En somme, jusqu'au moment où j'ai pris conscience de la durée je puis dire que j'ai vécu à l'extérieur de moi-même ».

Il est très précieux de devoir à Bergson lui-même cette constatation qui rend compte à la fois et de son extraordinaire puissance d'investigation intérieure lorsqu'elle porte sur son propre moi, et de son absence complète de psychologie à l'égard d'autrui qui à ses yeux reste toujours le non-moi à l'égard duquel son désintérêt n'a d'égal que sa courtoisie. L'homme dont il se rapproche le plus à cet égard est ce Maine de Biran qui se sentait perdu dès qu'il émergeait à la surface. Mais le génie spirituel de Bergson se détache de l'introspection d'un Maine de Biran en ce sens que c'est le Moi profond à l'état pur qui l'a ressaisi par delà tout caractère accidentel d'un Moi indivi-

duel : la personne ici est vraiment le lieu et rien que le lieu où passe, que traverse, le courant spirituel : ce courant ne rencontre pas ici ces résistances, ces encoches, que lui font subir même chez un Maine de Biran (chez qui alors elles se transforment en objet d'étude) les nodosités, les survivances, tout ce qui, en un mot, n'est pas complètement déduit du Moi social. La psychologie d'un Bergson est fonction constante de la profondeur de sa spiritualité : et toutes deux (profondeur et spiritualité) lui sont à ce point innées que jamais à ses yeux elles ne prennent rien de mystérieux : c'est en toute sincérité qu'il répugne à l'idée de mystère et répudie toute application qu'on en voudrait faire à sa doctrine : d'une part dans le processus même il ne sent rien de mystérieux — et d'autre part il a sur ce point des antennes sans cesse en mouvement qui l'avertissent du discrédit que le mot pourrait entraîner vis-à-vis de ceux-là mêmes qu'il désire le plus persuader, c'est-à-dire des intellectuels véritables dans le sens plénier du terme auxquels seuls au fond il voudrait avoir à faire. La possibilité de souffrance chez lui est toujours dans la direction des extensions, des prolongements que l'on tend à donner à sa doctrine avant qu'il ne les ait donnés lui-même. Après que je lui eus exposé les points sur lesquels je ferai porter mes deux conférences : la durée et l'intuition philosophique, il me répondit : « Je suis heureux de vous voir aborder ma pensée dans ses centres. Presque tout ce que l'on a écrit sur moi a toujours porté plutôt sur telle ou telle conséquence lointaine que sur le nœud même de la question ».

Je reprends le cours de l'entretien : « Ce qui montre à quel point, reprit-il, j'étais à l'origine peu porté vers la psychologie, c'est qu'à l'agrégation ayant tiré dans le légendaire chapeau comme sujet de leçon, celui-ci : « Quelle est la valeur de la psychologie actuelle ? » je fis une charge à fond de train non seulement contre la psychologie actuelle mais contre la psychologie en général au grand déplaisir d'un des membres du jury qui avait des prétentions psychologiques et avait même donné ce sujet — mais à la satisfaction de Ravaisson qui présidait le jury. »

Je lui ai exposé ensuite ce que je comptais dire à son sujet sur la question du style, et il m'a encore confirmé sa prédilection pour les *Confessions* et les *Rêveries* de Rousseau (« je ne puis supporter en revanche son *Contrat Social* qui me paraît tout à fait puéril » — ceci serait à raprocher de mes notes sur Rousseau, suprême dans la sensation, et perdant à peu près tous ses moyens dans l'idéologie : il semble que chez lui l'abstrait devienne aussitôt déclamatoire, comme si ayant le sentiment d'écrire alors sans point d'appui intérieur, il cherchait à rejoindre la sensation perdue à travers la déclamation même). Sur un point sa réaction m'a prodigieusement intéressé : j'ai senti chez lui une impossibilité absolue d'admettre qu'il pût exister un grand artiste qui fît usage d'un procédé autre que la notation fidèle et indéfinie du va-et-vient de la pensée. A ce prix seulement peut-on, selon lui, être artiste. Lorsque je dictais mes notes l'autre matin au sujet de ce que Bergson entendait par le style, j'étais à peu près sûr qu'il pensait ainsi, mais de sa bouche la confirmation est sans prix. Ici encore, il semble que s'il émergeait un moment hors du flux qui lui est naturel, il se sentirait trop désorienté, et il redoute cela au suprême degré. Il semble que cet homme unique ait toujours pied là où par définition on ne l'a pas, là où il ne nous arrive qu'à de fugitifs moments de nous maintenir sans couler ; et qu'en revanche il n'ait

jamais pied sur le terrain où, au contraire, nous avons l'habitude de nous appuyer. Il est essentiellement le nageur sous-marin.

J'ai déjà noté sa réaction si caractéristique quand je lui ai parlé de la distinction entre les deux morales ; mais il me vient ce matin une idée que nous n'avons pas abordée dans notre entretien, et qui serait d'ailleurs inabordable avec lui parce qu'elle risquerait de culbuter la projection de cette personnalité sociale qui lui sert de bâton de longueur. Je ne la note ici que pour moi et comme germe. Une morale de la vie de relations ne pourrait-elle cependant pas s'établir en partant de la définition bergsonienne de l'intuition : « Coïncider avec l'objet dans ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable ». La morale idéale de la vie de relations ne consisterait-elle pas à introduire dans nos rapports avec autrui — et en tout cas avec ceux qui nous sont particulièrement chers — une intuition du même ordre que celle que Bergson applique à un Spinoza ou à un Berkeley. Sans doute, pas plus qu'avec eux — et peut-être moins car il s'agit cette fois d'être vivants et qui durent — l'on ne saurait prétendre remonter jusqu'à l'intuition elle-même ; mais non moins que le philosophe, l'ami, insaisissable en tant qu'unique, projette cependant une image : remonter d'abord jusqu'à cette image, la fixer obstinément, et nous conduire avec l'ami en toutes circonstances en nous réglant d'après cette image — tel serait peut-être l'idéal des rapports avec autrui. Je rejoins ici ma notion cardinale à cet égard que je dois avant tout à mes deux années de vie parmi mes réfugiés [1] à ce qu'il y a de meilleur chez Gide, et à ce qui fut la doctrine constante de Tchekhov — à savoir toujours me mettre à la place de l'autre et essayer non seulement de voir, mais, dans la mesure du possible, de penser et de sentir comme lui. Mais cette morale est épuisante et fait une consommation de temps énorme. Je ne puis m'empêcher de sourire à l'effroi qu'éprouverait devant elle un Bergson, et combien d'ailleurs ceux qui l'aiment le mieux seraient désolés de la lui voir adopter : il a tellement mieux à faire.

J'ajoute un dernier point sur lequel une parole de Bergson est venue confirmer mes pressentiments : « Il m'a fallu des années pour me rendre compte, puis pour admettre que tous n'éprouvassent pas la même facilité que moi à vivre et à se replonger dans la pure durée. Lorsque cette idée de la durée m'est venue pour la première fois, j'étais persuadé qu'il suffisait de l'énoncer pour que les voiles tombassent et je croyais qu'à cet égard l'homme n'avait besoin que d'être averti. Depuis je me suis aperçu qu'il en va bien autrement ». Admirable aveu d'un spiritualiste absolu.

Ile Saint-Louis.

Journal du mardi 30 janvier 1923.

Valéry est venu me voir hier après-midi vers 4 heures et demie. Nous avions correspondu, mais ne nous étions pas revus depuis le mois de juillet. Après lui avoir fourni les renseignements concernant la *Société Shakespeare*, où il doit me remplacer, et causé un peu de sa situation en général il s'est mis

1. Pendant la guerre de 14-18, Charles du Bos s'était occupé d'une œuvre de prisonniers de guerre.

à me parler d'un projet de conte de fée qui lui avait été demandé par Gallimard pour paraître avec des illustrations de Marie Laurencin et, après m'avoir dit : « Bien entendu c'est assez délicat, il faut penser aux enfants et non moins aux parents » ; il a ajouté aussitôt (*how wonderfully himself he is*) : « Mais vous comprenez bien que ce qui m'intéresse dans ce projet en dehors de la question pécuniaire, c'est qu'il m'a amené à réfléchir sur la nature propre du roman (à part moi je me disais presque mélancoliquement en songeant aux conférences de X... et à tout le verbiage, moi y compris, que nous avons déversé là-dessus en ces dernières années, eh ! quoi ! lui aussi, mais je sentais bien que ce serait différent) le roman m'a conduit à réfléchir sur l'idée de résumé. Quand on essaie de se définir à soi-même ce que c'est qu'un résumé on rencontre plus de difficultés qu'on ne le penserait d'abord ; or, à mes yeux, le roman est cela, un résumé qui dans une certaine mesure, s'établit à même la vie. Il y a un sens dans lequel toute vie est un roman, j'ai touché un peu ce point dans ma collaboration au numéro Proust (que pour ma part il faut que je lise de très près, *as a matter of fact I have just glanced at it*). Le roman représente, si vous voulez, un système ouvert, j'entends par là un système dans lequel des éléments demeurent susceptibles d'être introduits (ceci pour moi assez divertissant, me montrant que même Valéry est en ceci humain, qu'au sujet de la chose qui ne lui est pas propre, ni naturelle, il est susceptible de s'en tirer par une explication ingénieuse et à laquelle la tournure de son esprit sait aussitôt conférer un caractère architectural. N'empêche que sur ce point du roman il a bougé. Je nous vois encore il doit y avoir un peu plus de deux ans nous promenant aux Champs-Elysées et lui, s'arrêtant pour me dire — si je me souviens bien c'était à propos de Jaloux — « Vous concevez ça, vous, Du Bos, que l'on puisse s'intéresser longtemps à des personnages qui tout de même n'existent pas, puisqu'on sait bien que c'est soi qui les a mis en mouvement ? » mot qui, sous une apparence de simplicité naïve, si on connaît un peu intimement la nature de Valéry a sa profondeur ; quand il projette un M. Teste, en effet, il ne fait que se projeter lui-même non pas en un personnage plus logique — personne ne l'est davantage que Valéry lui-même — mais en un personnage de qui les conditions d'existence soient ainsi prévues que sa faculté logique puisse y avoir plein jeu : il est probable que ce développement nouveau de la pensée de Valéry au sujet du roman est dû uniquement à un appel venu de dehors). Le poème au contraire, lui, est un système clos de toutes parts auquel rien ne peut être modifié. (Et ici au contraire je sens l'homme qui est tout à fait chez lui au centre même des opérations et qui par conséquent sait très bien qu'elles ne peuvent pas être autres : le point que je marque ici constitue un progrès de l'indépendance de ma pensée vis-à-vis de celle de Valéry, toujours attachée à la sienne, mais non pas envoûtée par elle — et combien il serait intéressant de traiter ceci plus tard en soi-même — c'est que pour Valéry n'a tout à fait vie que ce qui ne vit pas au sens courant du terme et réciproquement). Comme je lui reparlais de ses *Cahiers* il me disait qu'il ne voulait pas encore les publier parce qu'il gardait toujours espoir de traiter à fond certaines des choses qu'ils renfermaient ; interrogé par moi sur son *De Dieu*, il m'a dit qu'il avait l'impression de toucher maintenant le sujet sur plus d'un point et qu'en venant chez moi il avait même pris une note sur le bateau ; il était venu en bateau, avait assez froid,

un grand besoin de thé que je lui ai fait servir aussitôt, *and was wonderfully and most touchingly human.* Je l'ai relancé sur ce projet d'écrire une rhétorique dont nous avions causé il y a deux ans : il m'a dit que Thibaudet aussi l'incitait beaucoup à le faire ; d'ailleurs, ajoutait-il, la rhétorique ne serait qu'un des aspects de la question plus vaste des rapports de la pensée au langage et d'un essai de définition de la manière même dont on définit : ma pensée c'est essentiellement cela, une manière de définir les choses ; mais c'est le plus grand des problèmes et jamais je n'oserai l'aborder : pour le faire, il faudrait être au moins un Leibnitz, et j'avoue, que tout en ne croyant pas que je l'entreprendrai jamais, si je le devais réussir je concevrais une certaine estime pour mon âme. (La voix mettait le mot âme entre guillemets avec un indicible et si valéryen mélange de grâce de demi-gaminerie blagueuse et de pudeur). De là, nous sommes revenus à *Charmes*, en faisant un crochet du côté d'*Approximations* ; comme je le remerciais de son admirable lettre sur mon livre, il m'a dit : « Ce qui plus que tout m'a frappé, c'est le sérieux — une curiosité presque d'ordre préhistorique aujourd'hui, mon cher. Sans doute on pourrait faire à ce sujet une série de syllogismes et même les renverser, dire par exemple : « Quelques sérieux sont nuls », ou « quelques nuls sont sérieux » et il faudrait ajouter aussitôt : « Presque tous les futiles sont nuls ». Oh ! oui, une certaine légèreté, futilité même, comme je prise cela, mais encore faudrait-il s'entendre ; *Candide* c'est très bien, mais toute la légèreté qui n'aboutit pas à *Candide* c'est nul, et voilà tout, vous, vous détenez le sérieux véritable ». Je lui ai dit dans quelles conditions j'avais été amené à demander à Robert de Traz l'hospitalité [1] pour quelques pages sur *Charmes*, je lui ai raconté comment, le matin de son départ de Pontigny, X... m'avait mis entre les mains les épreuves de son article et combien la lecture de ces pages qui, à aucun égard ne m'avait satisfait, m'avait aussitôt décidé à en écrire moi-même. J'ai ajouté que X... m'ayant demandé si je pensais que, lui, Valéry, serait content de l'article, devant ma réponse négative, il m'avait paru, avec la naïveté incurable qui le caractérise, surpris et un peu désarçonné et offensé. De cet article, Valéry m'a parlé avec la plus exquise gentillesse : « Je vous avouerai très simplement que je n'ai pas compris à quoi l'article tendait, ni pourquoi il l'avait écrit, j'ai été assez choqué de le voir introduire les dadas dans la chose, alors que mes relations avec eux se sont bornées à leur fournir un titre de revue qu'ils étaient venus me demander et qui vraiment n'engageait pas à grand'chose puisque ce titre était « *Littérature* » et à leur donner pour leur revue un poème qui me parut (et ici le sourire était délicieux à voir) suffisamment dadaïste (or ce poème était l'ineffable *Cantique aux Colonnes*) j'ai été plus choqué encore du fait qu'il ait détaché pour en faire le chef-d'œuvre du recueil une des pièces les moins importantes : *La Fausse Morte.* (Ceci m'a fait un inexprimable plaisir, c'était un des points qui m'avaient le plus agacé dans l'article de X..., mais aussi un de ceux qui m'avaient fait le plus avancer dans la connaissance de la nature de X... : parce que *La Fausse Morte* est à peu près l'unique pièce directement sensuelle du recueil, parce que pour X... à ce moment la question de sensualité était au premier plan de ses préoccupations, automatiquement, inévitablement, *La Fausse Morte* devait être le chef-d'œuvre de *Charmes* : dans ces domaines, X... est prévisible à coup sûr, c'est

1. Dans la *Revue de Genève* dirigée par Jacques Chenevière et Robert de Traz.

ce que je veux dire quand je dis que sans être à proprement parler égoïste — quoique depuis ces derniers mois il tende aussi à le devenir — X... est aujourd'hui, parmi les gens qui comptent, l'être le plus égocentriste qui se puisse concevoir : tous ses défauts en critique viennent de là : par une sorte de décret intérieur si profondément ancré dans sa nature qu'il en est totalement inconscient. X... a décidé qu'il suffisait qu'il bougeât d'un millimètre pour que le monde entier — et volontiers il y adjoindrait le cosmos — s'ébranlât avec lui. Tous ces perpétuels « nous » au lieu de « je », ce ton de directeur de conscience intellectuel, presque un peu de professeur, cet air qui lui est devenu si naturel de celui aux directives de qui nous sommes tous et toujours suspendus : il ne voit rien à droite, à gauche, en avant, en arrière, mais comme dans la fable de La Fontaine le point « grenouille » seul s'éclaire au premier plan de sa conscience (et en fonction de lui tous les autres semblent éteints), s'enfle en un gigantesque « bœuf » qui seul importe ; c'est la restauration la plus singulière et la plus inattendue du Bœuf Apis. Quittant X..., Valéry m'a dit : « Voyez-vous il y a un premier point dont la critique ne tient jamais compte et qui me paraît cependant essentiel dans le jugement final apporté, non pas si vous voulez strictement sur l'œuvre, mais en tout cas sur le rang de l'esprit qui lui donna naissance : je veux dire le plus ou le moins de difficulté que suppose l'accomplissement de cette œuvre. Aujourd'hui on met très haut des choses qui relèvent entièrement du seul ordre des impressions — par exemple la littérature de Colette dont je suis bien loin de dépriser le charme, mais tout de même on fait la part trop belle à la seule improvisation : il se peut que *Candide* ait été écrit dans une improvisation totale, analogue à la conversation d'Anna de Noailles, et c'est très bien ainsi, cela se justifie par les résultats : cependant l'altitude, la rareté et non moins le nombre des facultés qui interviennent dans la production de certaines œuvres absolument concertées, méditées, gouvernées, cela compte pour quelque chose (ceci en rapport comme je le lui rappelai avec le dernier paragraphe de sa préface pour *Connaissance de la Déesse*). Le voyant si exceptionnellement prêt à s'ouvrir, je lui soumis certains des points que je voudrais toucher dans mon article sur *Charmes*, en particulier celui qui a trait à la manière dont en ses poèmes le rôle dévolu à la musique, délie en quelque sorte l'extrême serré de la trame verbale ; mais l'idée est encore si vaguement *adumbrated in my mind* que j'eus une certaine peine à la lui présenter clairement, ce qui fut d'ailleurs des plus heureux car prenant en désespoir de cause un exemple qui pût me servir de *short cut*, je lui dis : « Bref, je voudrais montrer comment vous avez inscrit Mallarmé dans Racine », ce qui valut à notre entretien un précieux rebondissement et lui fraya la voie à des confidences qu'il ne m'avait jamais faites. Corrigeant très justement ma phrase il reprit : « Dites plutôt que j'ai inscrit Racine dans Mallarmé, car l'influence de Racine s'est fait sentir chez moi beaucoup plus tardivement. On me rapproche toujours de Mallarmé, et je le respecte et l'aime bien trop pour jamais tenir cela autrement qu'à honneur, mais il y a des points de divergence considérable et il vaudrait la peine d'introduire un peu d'exactitude dans la question. D'abord nos méthodes de travail sont absolument opposées, vous savez que toutes les pièces de Mallarmé ont été faites comme on fait des bouts rimés. Je veux dire qu'il avait toutes ses rimes prêtes et rien que ses rimes (en dictant cette con-

versation je me souviens du mot de Flaubert que cite Goncourt dans son journal et qui le divertissait ainsi que Gautier ; Flaubert disait : « Je n'ai pas encore fini ce chapitre, mais j'ai toutes mes chutes de phrases ») c'est même ainsi qu'il fut amené à forger le mot de ptyx : il avait onyx, il avait Styx, et un troisième que Valéry a cité, mais que j'oublie en ce moment, mais il lui manquait absolument une quatrième rime, d'où ptyx. Le système de Mallarmé dans le vers est un système bloqué (admirable, ce mot employé par Valéry et qui, en un éclair, me montre les dessous de toutes mes réserves sur Mallarmé) ; moi, il m'est impossible de travailler par bouts rimés, d'autre part on ne saurait oublier qu'il y a chez Mallarmé un reliquat parnassien indéniable (ceci me frappe depuis des années : le côté Parnasse de Mallarmé, complétant le côté bloqué, m'expliqua ma gêne ; mais cet élément Parnasse je suis heureux de tenir l'aveu de Valéry lui-même) ; tout jeune homme, avant ma venue à Paris en 1892, j'avais fait des vers, ceux-là mêmes qui, soumis vers 1900 à des retouches, constituent l'*Album de Vers anciens*. Or, avant même mon arrivée à Paris, Gide et Pierre Louys m'envoyèrent des fragments de Mallarmé, en particulier de l'*Hérodiade* et quelques sonnets et, sur le champ, je fus tellement frappé par le sentiment d'indépassable perfection qu'ils m'apportaient que je renonçai — et crus renoncer définitivement — à jamais écrire de vers. Notez que ceci se passait non seulement avant que j'eusse fait la connaissance personnelle de Mallarmé, mais avant même que je fusse venu à Paris, donc, à mes yeux, à l'âge de vingt ans, ma carrière poétique était non devant, mais derrière moi. Puis on me conduisit chez Mallarmé et un soir la conversation s'était engagée sur Poe (car, je ne sais si je l'ai noté dans mon journal, Poe a été pour le jeune Valéry un événement capital et bien antérieur à Mallarmé lui-même) : je parlai d'*Euréka* en pleine connaissance de cause puisque du livre j'étais littéralement saturé ; Mallarmé y prit plaisir, nous nous trouvâmes d'accord sur tous les points et c'est à partir de ce moment que nous eûmes l'un et l'autre la sensation d'un lien très spécial qui s'était établi entre nous. Ce qu'il y avait de surprenant chez Mallarmé, c'est que ne possédant pas, ne s'étant jamais donné de culture scientifique au sens propre du terme, le travail de son esprit l'amenait sans cesse à des résultats qui étaient d'accord avec les résultats scientifiques les mieux établis. Il y avait chez lui, en outre de sa douceur et de sa politesse, comme un besoin de frivolité qui l'amenait toutes les fois, en particulier, où il avançait dans ses écrits un chose importante qu'il eût été si intéressant de tirer au clair, par un geste de retrait au contraire, comme de la retirer, de la masquer sous des fleurs. C'est ainsi que dans tous les écrits théoriques, par exemple, la vérité essentielle est là, mais il faut la dégager et comme la déterrer. La grande différence entre Mallarmé et moi en ce qui touche la musique du vers est la suivante : c'est que Mallarmé recherche toujours l'effet d'orchestre (bien entendu Valéry ne l'entend pas au sens gros du terme comme on pourrait l'appliquer au moins bon Hugo, ce qu'il veut dire, je crois, c'est que Mallarmé quand il conçoit un poème et l'exécute, a sous les yeux l'image de l'orchestre avec la place occupée par les différents instruments, celle des bois, celle des cuivres, etc., etc., et qu'il voudrait que passât dans son poème un analogue espace sonore), comme effet orchestral *L'Après-midi d'un Faune* me paraît un chef-d'œuvre qu'on ne surpassera pas. Pour moi, au contraire, l'unité musicale dans le vers, c'est le son, la voix, le récitatif

de Glück, de Wagner parfois, mais par-dessus tout de Glück : sans doute quand j'ai commencé à écrire *La Jeune Parque*, le début du poème fut tout mallarméen, mais pourquoi ? Je n'avais pas écrit de vers depuis vingt ans et m'y remettant, il était tout naturel que la cadence mallarméenne commençât par me revenir ; mais c'est à partir de ce moment que pour moi Racine entra en jeu ; si je vous disais que des passages entiers de *La Jeune Parque* ont été composés tandis que d'un doigt je pianotais un récitatif de Glück — Glück est d'ailleurs le seul qui ait su trouver le récitatif approprié au vers racinien et vous savez qu'en réalité se trouvaient intercalés dans les livrets de Glück des vers inédits de Racine que le librettiste tenait, semble-t-il, de Louis Racine ; c'est là un point qui serait intéressant à étudier de près et à partir de ce moment les éléments que je pouvais retenir de Mallarmé ont tous été passés au crible racinien. D'ailleurs, ajouta-t-il, il y avait entre Mallarmé et moi cette autre grande différence que, pour lui, la littérature était tout. Son mot fameux : « Le monde est fait pour aboutir à un beau livre » le rend entièrement. Or, pour moi la littérature n'a jamais été cela ; je ne l'ai jamais prise à ce degré de sérieux ». (Et ceci m'explique pourquoi, ainsi qu'il me l'a dit formellement une fois lui-même, Valéry m'a su gré de l'esprit dans lequel j'ai écrit mes deux articles sur lui, c'est qu'il se considère avant tout et voudrait être considéré comme un homme de l'esprit et non pas avant tout comme un faiseur de vers) — (son mépris préfère employer ce mot à celui de poète) — ou même simplement comme un écrivain ; et à cet égard il n'y a guère que Lucien Fabre, moi et un très petit nombre d'autres qui lui donnions satisfaction. Il est le type même de ces hommes dans lesquels Groethuysen voit l'essence du philosophe : « Ein Mensch der nie die Welt vergiesst » ni la vie, ni l'homme et pas davantage la littérature ou l'art ne sont pour lui l'unité : toujours celle-ci demeure le monde ou plus exactement les rapports intelligibles qui se laissent établir à son sujet.

Il y a eu bien d'autres choses dans ces deux admirables heures. Valéry est parti à 6 h. 30. Il y a longtemps, bien longtemps que nous n'avions eu l'occasion de causer de la sorte, mais je ne crois pas avoir omis ici rien de vraiment essentiel.

CHARLES DU BOS

UN SOLDAT
chez les hommes

ROMAN

Deuxième Partie.

I

La chaleur des murs, des bois en sueur des casernes d'Eckmühl rappelait celle des étangs à moustiques des Landes, un soir d'orage. Hommes de toutes les paroisses, transfuges de tous les régiments, produits de la mutation incessante, cadets et vétérans, engagés et mobilisés, croupissaient là, dans l'attente du départ pour l'Italie ou pour l'Angleterre, parmi les papiers gras, les ordures que naguère une corvée en bourgeron aurait poussées du balai et de la brouette, durant des heures. Un accordéon traînait sa complainte. Accroupi à l'arabe, Passereau liquidait sa pacotille : cent balles la chaîne pour plaque d'identité, marché noir. Si tu n'en veux pas, tu le laisses.

Vint pourtant le matin où la sirène du *Roi des Bermudes* appela sous le belvédère de Santa-Cruz, comme au temps où les fumées des longs-courriers couraient les mers. Rassemblement dans la cour des vieilles écuries. Bussières parut, arborant pour la première fois la tenue vert chimique de sa métamorphose. Adieu le spahi, le burnous rouge du regret, le képi bleu ciel, la rezza. Adieu la culotte de cheval, les bottes et les éperons. Seuls survivaient la cravache du cavalier et le monocle dépaysé, rappel d'un monde disparu. Cependant, devant ses nouveaux camarades, qui semblaient l'irriter plus encore que ceux de Chellala, Bussières avait manifesté sa joie de jeter la défroque archaïque :

— Périmée ! disait-il, empruntant jusqu'au mot à « l'aspi », son compagnon du Bois Moulin. Comme le bourrin, le moukhala, le sabre, à accrocher aux panoplies !

Pour continuer la guerre sainte, le Bussières de 44 portait donc, comme son Sancho Pança maigre de Passereau, les guêtres, la culotte sans fesses, la chemise et le blouson verts, le casque d'hydrocéphale marqué de son numéro à la craie, le rucksack, le sac A. Un bagnard embarquant à Saint-Martin-de-Ré, autrefois, lorsque tous n'étaient pas des bagnards.

Les camions G.M.C. ronflaient et suaient leur huile, dans la chaleur moustiqueuse des cours. Passereau trouva le moyen de se faufiler jusqu'à son

lieutenant, pour lui passer un anti-mal-de-mer, sa dernière trouvaille. Par dessus son barda, le vieux soldat portait son casque de spahi, son casque percé de Si Saïd.

— Qu'est-ce que tu veux en foutre !

— C'est un souvenir.

On crevait bouche ouverte, autant que sous le tourelleau du Sherman. Vingt-quatre hommes à chaque bord, le convoi finit par démarrer, route de Mers-el-Kebir. Le nom gênait encore Bussières. Il fallait être Valade pour parler de Mers-el-Kébir d'un cœur content. La troupe destinée à la Deuxième D.B. embarqua, colonne par un, sac A sur l'épaule droite. Le paquebot aux trois cheminées continuait pourtant à appeler, à grands coups de sirène. Que plaignait-il ? Son nom *Roi des Bermudes* évoquait des Florides, des navigations fortunées. Il ne fallait pas moins pour passer dans le nouveau monde.

Conduit par un waiter en blanc, Bussières essaya la robinetterie de sa salle de bains d'émail rose :

— Correct.

Les ventilateurs fonctionnaient. On servait des whiskies-soda à la glace. Des haut-parleurs diffusaient des valses viennoises. Voilà qui était traiter le guerrier. Valade, et sa fidélité anglaise, aurait mérité d'être là.

*
* *

Pour rappeler la guerre au calme de la mer de juin, il fallut l'exercice de sauvetage. A son poste de naufrage, Bussières noua autour de son cou la ceinture portée à l'épaule, il y accrocha la ration, la lampe destinée à éclairer sa nuit d'épave. Jamais il ne s'était senti si peu marin. L'imagination du lumignon balancé avec lui parmi les débris, les lames, la ténèbre, dans le remous d'un *Roi des Bermudes* englouti, faillit le faire chavirer. D'autant plus que le paquebot piquait du nez, et roulait à la vague. Sur son coup de sirène de chef de convoi, les quinze bâtiments naviguant de conserve changeaient de cap, aggravant le vertige. Passereau était en train de rendre l'âme dans les fonds.

Au matin — pleine mer, où allait-on tourner ? — d'un bout à l'autre des ponts, les haut-parleurs, avec leurs voix de grande gare, annoncèrent :

« Les troupes alliées viennent de débarquer en Normandie... »

Seule la mer entendit le blasphème du Reître, en train de lutter, à l'avant, contre la nausée. Le débarquement était déjà fait ! Etait-il donc écrit que ni lui, ni l'armée à laquelle il avait l'honneur d'appartenir ne seraient jamais d'aucune fête ? Aux Français de ronger la botte italienne, d'un bout à l'autre, après avoir défendu avec leurs ongles les djebels. Mais, pour l'aubaine, pour le débarquement en terre de France avec des chars, pas d'armée française à l'honneur. Et ce serait toujours ainsi ! Bussières avait eu à ce sujet deux aphorismes, dont la contradiction ne le souciait pas : seule une troupe française serait capable de débarquer ; en second lieu, le débarquement échouerait. Aussi ne rejoignit-il pas sans quelque gêne le groupe d'officiers agité par la nouvelle.

Eux-mêmes les événements n'avaient pas à contrarier Bussières. Le soir encore, à la salle à manger où les serveurs immaculés passaient les plats comme si rien ne fût arrivé, il s'obstinait :

— Débarquer sur les forts de Rommel ! Ils vont se faire jeter à l'eau.

Le lendemain, il annonçait la contre-attaque.

Or, le matin où le *Roi des Bermudes* appela la côte anglaise, la tête de pont de Normandie était établie et tenait. Sous son barda, le Reître débarquait, furieux et malade à crever, malgré la drogue de Passereau. Pourquoi bourlinguer jusque-là, carabiniers de la onzième heure ?

II

A travers une fausse campagne heureuse de paddock, gazons, massifs fleuris, clôtures blanches, la Jeep conduite pleins gaz par Passereau ramenait au camp de la Division Leclerc Bussières et son nouveau capitaine du 20e Cuirassiers, de Beaugency, qui venaient de déjeuner chez un industriel des environs. Fausse campagne heureuse, car ses hommes étaient à la guerre, à l'armée ou aux mines, et sans qu'elle en eût l'air. Elle-même, aussitôt après le café, la fille de l'industriel avait rejoint son poste d'infirmière. Assoupi par la bonne chère bien que la Jeep, dans les virages, menaçât de se retourner, Bussières se disait que la profession était de plus en plus envahie. Une fille aussi belle, passer ses jours dans une salle d'hôpital ! Si les civils se mettaient tous à faire la guerre, et avec cette organisation d'usine, que resterait-il à l'armée ?

A l'entrée du village qui précédait le camp, avec ses jardinets en fleurs, une banderolle annonçait un grand bal en l'honneur du 20e Cuirassiers. Il était aussi dans le plan d'amuser le soldat.

— Si tu ralentissais ? demanda le capitaine.

Car Passereau, sous le coup du déjeuner, traversait en trombe. Inutile de payer la gentillesse de l'habitant en volaille morte. Le vétéran avait d'ailleurs à se bien tenir. Car le dimanche anglais l'incitait aux pires bordées, et la semaine précédente, son lieutenant avait eu encore toutes les peines à lui éviter d'être vidé de l'escadron.

Plus que jamais désireux de voir son ancien surnom oublié, Bussières de son côté n'avait pas eu de chance. « Mais c'est le Reître, ma parole ! » s'était écrié en le recevant, et cela, malgré le blouson vert et le pantalon de docker, le capitaine de Beaugency. Beaugency en effet avait été l'instructeur de Bussières à Saint-Cyr et il avait vu les bagarres provoquées par le baptême au surnom teuton, entre autres, le coup du coq caché dans le paquetage, le « coq du reître ». Or, les officiers présents avaient entendu, et il y avait au camp un damné coq anglais qui chantait l'aube : beau prétexte à relancer le mot. Mais Bussières ayant fait savoir à la table de la tente du mess, entre deux verres, que toute tentative de renflouement du sobriquet ou toute allusion au coq se paierait cher, les gens s'étaient tenus pour avertis.

Beaugency cependant se croyait encore quelque droit de parler de maître à élève, et de faire au soudard — puisque Bussières, ici, revendiquait le terme — un peu de morale en campagne. Le déjeuner de la journée chez l'industriel anglais lui en donnait l'occasion. Dès qu'ils eurent réintégré leur tente, il reprocha donc à Bussières le ton d'humeur avec lequel il avait répondu aux questions de leur hôte sur l'état de l'opinion en Afrique du

Nord, et en zone française libre. Mais Bussières n'était pas disposé à recevoir une leçon. D'autant moins que les allures britannisantes de Beaugency, qui avait un frère dans la carrière, commençaient à lui porter sur les nerfs :

— Comment ! cette vieille écrevisse qui se permet de vous demander pourquoi les Français de France ont renoncé à se battre ? Comme s'ils y avaient renoncé !

Bussières savait le scepticisme de Beaugency à l'égard de la résistance métropolitaine. Assez satisfait de sa pointe, il attrapa un paquet de cigarettes.

— Voilà ce qu'ils ont de mieux, les Anglais. Les cigarettes. Et leur petit déjeuner.

Puis, lorsqu'il eut allumé :

— Après tout, ce que je lui en ait dit ou rien, à l'écrevisse ! Chacun fait ce que bon lui semble. Ce qui lui passe par la tête.

Bussières pensait à ses seuls compagnons, à Lemoine, à Valade, qui avaient agi selon leur idée. Par l'entrebâillement de la toile de tente, le camp apparaissait, avec sa profondeur, ses alignements de chars, de camions au repos, et l'oreille attendait en vain un bruit d'échappement qui eût conjuré ce charme de Bois Dormant. A son tour, le capitaine de Beaugency écrasa sa cigarette, en prit une autre. La question qu'il allait poser à la faveur du silence inhabituel répondait chez lui, on le sentait, à un souci :

— Je me suis justement demandé bien des fois ce qui vous a passé par la tête, à vous. Car enfin, vos camarades sont en Italie.

— Ou en France, vous voulez dire.

— Ou en France, en effet.

Bussières chercha la bouteille dont, à ce moment-là, il se serait versé un grand coup. Tous les mêmes, ces gars-là, à enquêter, à ennuyer les autres.

— Pourquoi je suis là ? Parce que j'en ai assez de me faire casser la gueule, et de faire tuer mes types. Parce que je veux galoper sur un char, moi aussi, avancer.

La réponse ne suffisait pas, en un temps où d'autres raisons aussi commandaient.

— Et vous n'avez pas craint des difficultés de contact avec vos camarades ? précisa le capitaine, évidemment soucieux de la cohésion de son escadron. Vous venez de points si différents.

— C'est le point d'arrivée qui compte. Moi je ne connais qu'une Armée. Et qu'un Boche.

Valade, si partisan pourtant, avait-il jamais manifesté pareille inquiétude ?

— Même entre vous, vous n'aviez pas de discussions, en Tunisie ? insista encore Beaugency.

— Jamais. Je ne voyais d'ailleurs que mon capitaine.

— Qui était votre capitaine ?

— Vous ne connaissez pas. Valade, un réserviste.

Bussières voulait sa revanche. Il appuya :

— Un guerrier. On avait plaisir à se battre pour lui.

Depuis Lemoine, Bussières ne disait plus qu'il se battait pour sa solde. Depuis Valade, il aimait dire qu'il s'était battu pour son chef.

II

Le L.S.T. venait d'échouer son avant sur la plage. Ses portes de cheval de Troie s'étaient ouvertes toutes grandes. Bussières debout au tourelleau, le conducteur Garcia aux commandes, son 75 baissant le nez, le « Rezonville » apparut entre deux haies de matelots américains en béret blanc, et, avec un grognement, tâta le sable. Quelques instants plus tard, il prenait sa place dans la file.

— Allez, sautez !

Le conducteur Garcia, « l'Espagnol » de Casablanca, ainsi que l'appelait Passereau, avait la manie du commandement. Gigolo d'alemeda aux filles, le cheveu noir lustré, Garcia ne pouvait pas renier son origine. Un à un, les hommes de l'équipage, Passereau, aide-conducteur, Mailly le tireur, et le chargeur Bretagne sautèrent du char, tandis que Bussières restait debout au tourelleau. En arrière, des centaines de navires entourés d'essaims de chalands continuaient à débarquer hommes et matériel sur la plage normande. En avant, une terre grise s'étendait doucement sous ses brumes. 1er août déjà. Le drame du 6 juin, de l'assaut, était oublié.

Bussières, à son tour, s'apprêta à descendre. Une fois décroché du flanc du char, il allait pour la première fois toucher la terre libérée, sa terre maternelle. Aussi forte que l'émotion, une gêne le paralysait, une hésitation sur le geste à faire. Il aurait voulu être seul. Le canon s'était mis à tonner dans l'Est, assez proche. Bretagne le paysan, qui venait de casser la croûte, essuya son couteau à son pantalon, le plia, le serra dans sa poche.

— Alors on est en France, mon lieutenant ? fit Garcia, avec son air faraud.

Devant eux, le capitaine de Beaugency, entouré de ses officiers, se penchait, et, prenant dans sa main une poignée de terre, l'émiettait, avec une tendresse religieuse. Motif de plus pour que Bussières se sentît désemparé. Car déjà tout ce qui venait de Beaugency lui apparaissait — injustement — théâtre et mise en scène. Pour rien au monde il n'aurait voulu imiter le geste de son chef. Il n'y en avait pourtant aucun autre à créer. Bussières alors fut traversé par un grand froid : l'une de ces ombres glacées de taillis qui, l'hiver, coupent un galop au soleil. Heureusement, Beaugency se remettait en route. Mailly, le tireur du « Rezonville », l'étudiant arraché à ses cours par la guerre, se baissa à son tour, et tendant sa poignée de terre mouillée :

— Touchez, mon lieutenant.

Lui-même Garcia, « l'Espagnol », avait pris sa pleine main de terre, et, ne sachant comment s'en défaire avec un suffisant respect, la jetait comme on jette celle des morts.

*
* *

8 août.

La chevauchée était commencée, la chevauchée d'un autre chant que celle des spahis, qui porterait ses cavaliers au delà des Rhins et des Danubes, sur l'ancienne route des trophées, et réparerait les défaites.

Après avoir giclé par la brèche d'Avranches, la 2e D.B. fonçait plein sud, — Loire, Gironde, Pyrénées ? D'un seul coup tout miracle semblait possible — et déferlait au galop de charge de ses chars. Mais où était l'Allemand, hier encore maître de chaque champ et de chaque croisée de chemins ? L'œuvre du conquérant est-elle donc si vaine ? La poussière soulevée par la colonne, et qui l'aurait fait repérer à des lieues si l'ennemi avait encore été par là, masquait les façades aveugles et retombait au loin sur les vergers, sur les troupeaux.

Le peloton ayant buté sur un embouteillage, le « Rezonville » faillit donner de nez dans l'arrière du « Bitche », et stoppa sur un coup de frein et un juron de Garcia. Nul comme le petit-fils du colporteur andalou de la route d'Almonte pour blasphémer. Du coup, la chaleur ruissela sur les fronts, sur les torses. Par miracle, un paysan surgit, une bouteille aux doigts, de l'ombre ronde d'un pommier. La bonne idée, un coup de cidre, pour ramoner les poussières noires du gazoil qui vous cuisent la gorge, après vous avoir fait sauter la peau des lèvres et du nez, pires que le soleil et le vent du djebel !

— Américains ? interrogea le Normand.

La question commenait à excéder le Reître, nu-tête et en bras de chemise d'ailleurs, et donc, sans couleurs apparentes. Tantôt boche, tantôt yankee. Alors quoi ?

— Je n'ai pas la tête d'un Français ?

Sans doute le paysan aurait-il préféré des Américains, « because » le chocolat et les cigarettes. Et l'autre cul-terreux qui n'arrêtait pas de râteler sa paille, à deux pas ! Ce n'était peut-être pas pour lui qu'on venait de se faire abîmer et qu'on y retournait ? Bussières ne concevait plus l'humanité que comme partagée en deux races : ceux qui faisaient la guerre et ceux qui la regardaient faire. Par cet août, au lieu de suer, de suffoquer dans le Sherman et de se préparer à bien mourir, le soldat aurait mieux aimé lui aussi faucher son herbe sous les pommiers, avec la certitude de manger un jour le pain du blé des meules rousses. Bussières avait encore une raison d'humeur. Car, malgré ses vacances en Touraine dans les propriétés de sa tante Marie, il ignorait tout de la campagne et de ses gens. Pour lui, le paysan était le « cul-terreux », indifférent aux catastrophes qui tombent de l'autre côté de sa haie. Le premier qu'il allait connaître était Bretagne, et parce qu'il l'avait à son bord. Bretagne, rescapé de Narvik, de Dunkerque, et qui, on ne savait pourquoi, s'était, en 41, embarqué pour l'Afrique avec un char Somua.

Mais l'humeur noire se dissipa avec la route. Du trente milles, c'était marcher, pour une attaque, et à un autre train qu'au pas d'un barbe pommelé. Une sensation aussi nouvelle de puissance grisait le cavalier plus encore que les coups de calvados du matin. Le tuyau d'échappement du « Bitche » avait beau dégorger en avant sa fumée noire de gazoil, soulever la poussière de la route non goudronnée, le ferraillement, la trépidation avaient beau harceler le cœur mal entraîné, la vie était belle. Nu-tête hors du tourelleau, dédaigneux du masque à poussière, le guerrier, sous sa nouvelle armure, aspirait le poison des fumées, l'air des arbres et l'odeur de force de l'engin qui arrachait, écrasant par bandes le gravier.

Garcia avait des sensations moins belliqueuses. La campagne en fleurs

devait le tromper. Car, cheveu bleu et gominé au vent, à l'abri de ses verres fumés, il hurlait une chanson de faux tableau flamenco :

« Morenita del jazmin... »

Les chenilles mettaient en miettes la chanson, pour la joie de Passereau, envieux et incapable de retenir un air. De bien mauvais poil, Passereau, car c'était au trou du conducteur, usurpé par « l'Espagnol », et non au sien qu'il aurait voulu montrer son bec d'oiseau.

— Tu nous cours avec ta morenita ! finit-il par lancer à l'adresse du chanteur flamenco.

A l'abri dans sa cangue, Passereau ne risquait pas l'un de ces crochets qui n'avaient l'air de rien, mais qui, partant de l'ancien « Kid Garcia », champion junior casablancais, vous pliaient en deux, souffle coupé. Si le conducteur du « Rezonville » avait abandonné la boxe pour les garages, c'était, prétendait-il, pour sauver sa jolie figure, et sur les instances des filles. Ses brevets de mécanicien lui avaient déjà valu une affectation aux chasseurs d'Afrique motorisés, et une croix de guerre gagnée contre les Américains, donc annulée. Garcia espérait la regagner rapidement au volant du Sherman qui lui avait été confié dans la forêt de Temara. Et son assurance était telle que Passereau désespérait de jamais rien pouvoir contre un rival aussi heureux. D'ailleurs on ne voyait plus qu'Espagnols : le « Wissembourg » n'était-il pas commandé par le maréchal des logis Iglesias, un rouge ?

Garcia cependant, pour manifester ses titres de Français, continua son exhibition par un « Tant qu'il y aura des étoiles », si doucereux que Bussières en fut écœuré. Où était le chant sauvage des spahis ? Il avait une autre noblesse. Mais il lui fallait l'accord du désert, le silence rompu par le martèlement des fers et des fourreaux de sabre, la solitude. Or Bussières n'avançait plus dans l'éternité de l'Afrique, ni dans l'isolement du cavalier. Il appartenait à notre âge, l'âge de la touque et de la boîte de conserves, du Sherman, roulotte qui portait sur son dos ses bagages, jusqu'à la poêle à frire, pendue au croc de remorquage, et jusqu'au casque troué de Passereau. Il devait en subir la promiscuité, les dialogues, les chants, rançon de sa puissance de batterie en marche.

— Tais ta gueule. On ne s'entend plus, fit-il pourtant à Garcia. Comme si on avait pu s'entendre dans le ferraillement du char.

III

L'escadron chargeait, avec ses fanions, ses échappements noirs, ses heurts, son tintamarre, et son sillage de poussière, qui couchait les bandes de corbeaux. Pas d'amortisseurs pour boire les trous. Les moteurs tournant à trois mille tours promettaient besogne aux échelons de dépannage.

Les bornes annoncèrent Rennes.

— Tu es libéré, Bretagne ! lança Garcia au chargeur.

Mais le paysan Bretagne ne comprit pas.

Comme les Bussières d'antan, le cadet était désormais cuirassier, et il avait coiffé le calot marine à soufflet rouge, seul vestige de la tenue. Car ils appartenaient, lui et son char, au 20e Cuir., dont le « Rezonville » arborait le

chiffre jaune sur champ bleu. Passereau n'en avait pourtant nulle fierté. Sa combinaison vert d'eau n'était d'aucune arme, et ses débuts d'homme des chars étaient gâtés par ce joli cœur de Garcia, qui menait le lieutenant à travers les villages, et y attirait filles et fleurs.

— Si tu veux, je te la passe, la commande ? lui jetait quelquefois « l'Espagnol », très en verve.

De jour, de nuit, la colonne fonçait.

Laval tourné, les bornes annoncèrent Le Mans. Où s'arrêterait la charge folle ? Bussières avait vu toutes ses prévisions pessimistes démenties par l'événement, l'une après l'autre. Les Russes avaient tenu sur la Volga, les Anglais sur le Nil. Les escadres américaines avaient traversé l'Atlantique, hommes et chars. Le mur de l'Atlantique avait été rompu d'un coup d'épaule. Non seulement les contre-attaques allemandes étaient restées vaines, mais encore les blindés alliés avaient forcé la passe d'Avranches, et couraient pleins gaz sur les routes libres. Le génie militaire de l'Allemand apparaissait surpris, et battu avec ses propres armes. Restait, pour un Français de juin 40, ou même de l'hiver du djebel tunisien, à s'habituer à un tel renversement des sorts.

Garcia se mit à fondre. Rien de tel pour perdre du poids, s'il avait eu un match à disputer à la limite. Mais si le conducteur du « Rezonville » avait du travail plein les bras avec le trente-tonnes à coups de frein continus, les à-coups, les reculs, les manœuvres dans la poussière et la suie des échappements, les autres membres de l'équipage n'avaient encore qu'à somnoler, en digérant avec les cahots de la route, les rations et les dix cigarettes de la journée. L'aide-conducteur Passereau aurait bien tiré à la mitrailleuse les perdreaux affolés, qui lui rappelaient ceux des chaumes de Chalosse. N'apercevant rien de la route rapide, Mailly, dans la tourelle, bâillait de migraine et d'ennui. L'étudiant Mailly avait la pâleur des enfants trop vite poussés, et la mèche trop longue au gré de Bussières, une mèche jaune, assortie aux taches de rousseur. Mais pareil teint venait peut-être des prisons de Pampelune. De l'autre côté du canon de 75, le chargeur Bretagne faisait contraste avec son rose entrelardé, et ses cheveux dorés, rares et frisottants. L'homme cachait son secret de paysan, autant que son tabac à chiquer, et regardait de tout ses yeux les champs traversés par la course.

— Pourquoi t'appelles-tu Bretagne puisque tu es Vendéen ? lui reprochait Garcia.

Et le paysan se sentait suspect.

L'escadron fonça encore, jusqu'au milieu de la journée. L'armada de quatre mille deux cents véhicules semblait livrée à la grâce de Dieu. N'aurait-il pas suffi d'une volée d'avions pour l'allumer de bout en bout ? Mais c'était au tour de l'Allemand de connaître le désespoir d'un ciel où ne tournaient que des ailes ennemies. Moins que jamais Bussières s'interrogeait sur les raisons et les desseins de la manœuvre. Il se contentait d'emmener son peloton dans le sillage du « Rezonville », et laissait Beaugency expliquer, au passage de sa Jeep déchaînée.

— Formidable, mon cher, notre coup de filet ! Avranches-la-Sarthe, deux cents kilomètres d'un bond. Nous sommes passés entre les Boches qui refluaient sur la Bretagne, et ceux qui vont tenter de couvrir au sud leur

Septième Armée. Nous allons attaquer Von Kluge dans le dos. Von Kluge qui nous croit toujours devant Avranches, dans son nez !

Certes, il y avait à la D. B. d'autres chefs que des chefs de char bornés à l'horizon du char d'avant, hypnotisés par son tuyau d'échappement plongeant droit et frappant la poussière de son jet noir empoisonné. Quelqu'un devait savoir où en était à peu près le gigantesque cirque en tournée, ses six cent cinquante canons, ses deux mille cent mitrailleuses, ses deux tonnes d'acier par homme — voilà qui s'appelait être blindé — et les quatre cent cinquante mille chevaux de ses moteurs. Ne fût-ce que pour les ravitailler, quelqu'un avait dû, ce jour-là, manier sur le papier les Sherman, les chars légers, les tanks-destroyers, les half-tracks, les automitrailleuses, les camions, des quarts de tonne Jeep aux deux tonnes et demie G.M.C., les tracteurs porte-chars, tout le train qui s'était rué dès l'aube sur les routes au régime de quatre cent mille litres aux cent kilomètres, et qu'il avait fallu approvisionner en essence, en huile, en gazoil, en munitions, en vivres.

Vers midi, il y eut un à-coup.

Bussières essaya alors l'interphone, la voix intérieure qui, aussi longtemps que le char vivrait, dominerait tous les fracas, les explosions de la bataille, parerait aux ruptures avec le dehors, maintiendrait le contact entre les hommes de l'équipage, et qui lui sembla la voix même du corps minéral et humain rivé et tressaillant sous lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu m'entends ?

— Ça n'avance plus, devant, mon lieutenant.

Bretagne cessa de mâcher son fromage.

Cette fois, la course était finie. On vit en effet revenir la Jeep chien de berger du capitaine.

— Nous montons.

***

Certes, Bretagne s'était battu, comme on dit, à Narvik, et même à Dunkerque. Avec son Somua, un sale outil. On lui avait même donné la Croix de Guerre. Mais il n'en avait que plus de peur, car il savait. Et monter en ligne lui serrait le ventre. Sous le plancher qui lui faisait trembler les doigts de pied, la « saloperie » : obus, grenades, bandes de mitrailleuses, poudrière. La Division marchait à présent sud-nord, prenant à revers la Neuvième Panzer arrivée à marches forcées de la région de Nîmes pour tâcher de couvrir la Septième Armée menacée dans son sud. La peur défigurait les maisons des villages. Les fenêtres pavoisées se fermaient les unes après les autres. Les volets battaient, comme par grand vent.

— Vise-moi s'ils se bouclent !

— Les salauds !

— C'est pour la poussière.

— Et dire qu'on les libère, fit Bussières.

Il ne pouvait pas souffrir ces volets qui se refermaient, ces civils qui se repliaient sur leurs peaux, sur leurs biens.

— Un char qui grille, mon lieutenant, signala Garcia, vers le soir.

— De chez nous ? interrogea Bretagne, sursautant.

Bien sûr, de chez nous. L'épave fumait sur le bas-côté de la route. Le char,

un char léger, avait dû être canonné au moment où il se découvrait à la sortie du virage, comme le « Rezonville » marchant en tête le faisait à son tour. Au passage, une odeur écœurante monta de la ferraille calcinée.

— Et puis quoi ? Ce n'est jamais que de la bidoche grillée, et de l'étoffe, crâna Garcia.

Mais Bussières avait vu Bretagne et son teint rose se flétrir.

— Ça n'arrive pas dans nos chars, petit. Ces légers, c'est de la boîte de sardines... Et puis, ici, tu as le trou d'homme pour sortir.

Ainsi, le Sherman était autrement protégé que le char grillé. Il ne vous murait pas. Ses grosses mains en sueur à plat sur ses genoux, Bretagne avala sa salive. Le terme de « petit » employé par le lieutenant qui devait être son cadet lui fit également du bien. Le « Rezonville » abordait le premier cercle de l'enfer, par un crépuscule rougeoyant, tout chargé de présages. Garcia avait lu dans les mains, à l'étape. Chacun pensait à sa ligne de vie : chez Bretagne, moyenne et molle, blanchie par une constante moiteur, chez Mailly, brève comme une cicatrice, chez Passereau, si longue qu'elle allait tourner derrière le pouce, chez le lieutenant, rompue en trois morceaux. Mais le diseur de sorts avait gardé le secret de la sienne.

Tandis que le soleil sombrait, un soleil de Narvik, on se mit à entendre les détonations en chapelet des chars détruits, en lisière de la forêt. Des morts montraient par places les semelles, parmi les pansements, les papiers gras, les boîtes de conserve vides d'un pique-nique interrompu. L'odeur sucrée des cadavres engluait les chars, mêlée à celle des fumées de gazoil, de l'huile répandue, de la poudre, et de la sueur humaine.

— On monte aux charognes.

Mais Garcia attendit en vain un écho.

IV

Beaugency avait expliqué, à sa manière de pontife, qui hérissait le poil de Bussières autant que sa façon d'entendre la messe de campagne, à genoux, et le front dans la main. Malgré les haies qui compartimentaient le terrain, la D. B. fonçait par quatre routes. Le général avait prescrit des actions « brusques et agressives ». Une résistance venait de sauter. A l'escadron de continuer, en enlevant d'abord Champfleur. Impossible de jouer la règle, de procéder à la reconnaissance préalable du village. Donc, s'il y avait lieu, il n'y avait qu'à nettoyer Champfleur directement. C'était ce que le capitaine appelait « reconnaissance par le feu ». Tout n'est qu'une question de noms. Bussières, commandant le troisième peloton, aborderait donc Champfleur par le sud. Le premier peloton, peloton Saint-Germain, le flanquerait à l'ouest, par les couverts. Le deuxième peloton, peloton Serres-Leroy, tournerait le village par l'est, et, le cas échéant, rabattrait sous le nez de Bussières. Saint-Germain, cavalier de military et de Concours Hippique, avait fait ses preuves dans le sud de la Tunisie. Serres-Leroy, professeur de philosophie à Rabat, allait recevoir son baptême. Seul, le quatrième peloton ne serait pas en ligne, le peloton d'Aubier, l'inspecteur d'assurances évadé du camp de Miranda.

Bussières allait à son premier engagement d'homme des chars. Sous le

carter du *Rezonville*, qui faisait radiateur contre le serein, l'émotion l'avait empêché de dormir. Jamais il n'avait autant regretté l'absence de Lemoine. En ralliant le camp anglais, il avait bien cru le rejoindre. Mais nul n'en avait entendu parler. Dans le brouillard où chauffaient les moteurs, les chefs des quatre autres chars du peloton, Saulieu pour le *Badonviller*, Cahuzac pour le *Bitche*, l'Espagnol Iglesias pour le *Wissembourg* et le Corse Borelli pour le *Reichshoffen* venaient d'entendre à leur tour les instructions. Mais à la manière de Bussières, si peu Beaugency :

— Par coups d'épaule. La gauche, la droite. Vous y êtes ? Alignement derrière la première crête. Première patrouille à la crête. Alignement. Deuxième patrouille à la ligne d'arbres, là-bas. Alignement. Première patrouille aux lisières...

— Alignement, acheva en riant Saulieu, du *Badonviller*.

— Et route à l'ouest.

Mais quelqu'un savait-il ce que recélaient les lisières, les murs des jardins de Champfleur, le dos des maisons et ce qui arriverait avant qu'on fasse route à l'ouest, le village franchi ? Chaque chef rejoignit son bord. L'équipage du *Rezonville* finissait de casser la croûte. Bretagne retournait la question de Mailly. Pourquoi l'étudiant lui avait-il demandé s'il croyait ? Bretagne avait-il l'air d'être croyant ? On pouvait s'y tromper. Garcia par exemple, qui affectait des airs de mécréant et se moquait des Vendéens, portait bien, sous sa chemise toujours fermée, une médaille qui n'était pas sa médaille d'identité.

Passereau escalada son trou comme le cavalier se met en selle.

— Allez bleusaille ! Le vieux soldat revenait au baroud. Les boîtes de conserve et la bouteille vides roulèrent au fossé. Tandis que Garcia mettait en marche, Bretagne grimpa à son tour, avec sa maladresse de lourdaud.

— Paquet, va ! lui jeta Garcia, assujettissant les lunettes noires qui, disait-il, lui avaient déjà sauvé la vue.

Elles le sauvaient en tout cas des regards. On aurait vu le cerne gris de ses mauvais moments.

Lorsque tous les membres de l'équipage furent en place à ses pieds, dans le déchaînement des moteurs, la vibration des tôles, Bussières eut la sensation de ne plus former avec eux qu'un seul corps, que l'obus frapperait d'une seule plaie. S'il devenait ainsi plus vulnérable — pourquoi ne pensait-il plus à la manœuvre, mais seulement à l'abordage de la mort ? — pareille fusion avec ses hommes lui inspirait une manière de tendresse.

— Tu n'as pas peur, j'espère, toi, un vieux ? fit-il au bon Bretagne, assez décoloré.

Puis, se retournant vers Garcia :

— Alors tu vois la crête ? Tu y es ?

— Ji.

L' « Espagnol » aimait avoir l'air de parler argot.

— Pour le troisième bond, tu te défiles par la ligne de pommiers.

Garcia, cette fois, ne répondit pas. Un conducteur doit voir, et le premier. Même si le lieutenant ne lui avait rien dit, il aurait pris tout seul ce défilement naturel. Les hommes avaient casé leurs vareuses, coiffé leurs casques et retroussé leurs manches. Le ventilateur ronronnait. Passereau vérifiait sa mitrailleuse de capot. Mailly faisait jouer les détentes de sa pièce, essuyait

sa lunette ternie, Bretagne avait tiré ses obus des caisses et les dégraissait. Au moment où le premier claqua dans la culasse du 75, la radio d'un half-track porta de l'extérieur une valse viennoise. Avec une crampe du ventre, Passereau revit la Citroën de publicité qui, le samedi soir, dans la rue de Mont-de-Marsan, semait les airs du film de *La Guerre des Valses*.

— En avant ! lança la vraie radio, remplaçant la voix du colonel de cuirassiers, du Bussières d'antan, voix qui devait faire bien grêle, dans l'assourdissement du plein air.

Sous les vues du mamelon vert, beau nom pour scène de bataille, et d'où le capitaine de Beaugency allait suivre le déroulement de l'action, les cinq chars bondirent en ligne. Répondant instinctivement au cri de « En avant ! », au grondement du démarrage, à la rumeur violente de la charge, les hommes du *Rezonville* se prirent à hurler chacun pour soi, Passereau « Le mal d'amour est une maladie... », Garcia « Pobre Miguel arrabalero... », pauvre Michel des faubourgs.

***

Qu'importait à Bussières l'action de la 2e D. B. ce matin-là, telle que la lui aurait démontrée Beaugency ? Le monde s'était réduit pour lui à la taille de la prairie d'où s'élevaient encore quelques vapeurs, le long des traînées plus humides. Une vache égarée meuglait. Bussières embrassa d'un regard ses cinq chars, que leur premier bond avait alignés derrière la crête. En avant, le village muet de Champfleur, l'inconnu, restait dissimulé par les herbes, de la crête, où le vent faisait courir un frisson, et soulevait un vol d'alouettes. Dès que les chars attaqueraient, et verraient le décor du village monter au-dessus de la vague herbeuse, les portes de la mort s'ouvriraient.

Bretagne sentait son sang battre à son coude, contre la tôle. Passereau, vétéran des cavaleries marocaines, grognait de se sentir muré dans le blindage. Il aurait voulu charger le bras libre, dégainer, recommencer les galopades de Si Saïd et du Tadla. Garcia, ayant enlevé ses lunettes, clignait ses yeux brûlés, dont le salut de tous allait dépendre : voir assez tôt... Les cinq chars rabattirent leurs panneaux, sur l'ordre de Bussières, ordre donné à grand regret. Car s'il n'avait tenu qu'à lui, le cavalier serait resté buste dehors, droit au soleil sous son fanion bleu roi. L'équipage aurait disparu, l'équipage d'hommes-machine. Seul Bussières, guerrier en selle, aurait connu la frénésie, la chevauchée pour laquelle il avait été fait, muscles et cri.

— Première patrouille... en avant !

Les deux chars de gauche bondirent, arrachant.

Mais des deux, *Bandonviller* et *Bitche*, le *Badonviller* s'était le premier découvert. Deux explosions se succédèrent. A la première, une trombe de poussière et de mottes de terre jaillit. A la seconde, une fumée noire fusa du corps du *Badonviller*.

— Touché ! jura Bussières au périscope, lorsque l'épave apparut dans son champ.

La munition du *Badonviller* commençait à sauter sous les tôles au rouge. Cependant, les flammes jaunes des départs repéraient, aux lisières de Champfleur, l'antichar meurtrier.

— Derrière le buisson du mur en ruines ! cria Bussières

— Vu, accusait déjà Mailly. Et, à Garcia. Stop !

Stop pour le feu. Forçant ses doigts au calme, Mailly pointa en hauteur, amena la flamme jaune de l'antichar à la croisée de sa lunette, appuya sur le champignon. Par deux fois, la pièce du 75 sauta, reculant dans le garde-corps. Les deux coups, trop courts.

— La vache !

L'antichar ripostait, soulevant à droite du *Rezonville* d'épaisses mottes émiettées. Pour éviter, Garcia avait remis en route, et, autant que le lui permettait le poids lourd, crochetait.

— Stop encore !

Ayant fait pivoter la tourelle, Mailly plaça deux autres coups. Trop longs.

Garcia alors vira de bord, rejoignit la ligne des pommiers. L'ordre de bataille avait été quelque peu bousculé. Le *Wissembourg* et le *Reichshoffen* venaient à leur tour se tapir sous les ombres rondes des feuillages et poursuivaient leur feu contre les nids de mitrailleuses lourdes, et leurs jaillissements de mouches lumineuses. Paralysé par son harnais de sous-marinier, périscope, interphone, leviers, Bussières sacrait. Faire sauter ces tôles, émerger de la touffeur d'huile, s'arracher à ce combat sourd où la chair ne connaissait aucun transport, se dresser au soleil, tirer, hurler, venger ceux du *Badonviller !*

— A toi Mailly !

Le *Wissembourg* lui aussi prenait à partie l'antichar, menaçant d'enlever au *Rezonville* sa vengeance. Garcia stoppa.

— Mouché !

L'interphone accusa le cri de l'équipage du *Rezonville*. A son cinquième coup, Mailly avait enfin touché. Une fumée montait de l'antichar. Des débris d'homme retombaient encore, autour de lui, comme des mottes.

De son mamelon vert, où piaffait sa Jeep impatiente, le capitaine de Beaugency avait pu voir une attaque correcte. Après la perte du *Badonviller*, adieu Saulieu ! la seconde patrouille était venue au feu. Vengeant son compagnon de patrouille, le *Bitche* de Cahuzac semblait bien avoir assommé un second antichar, à la lisière ouest. Le premier, le destructeur du *Badonviller*, allumé par l'obus de Mailly, flambait. A présent, les quatre chars restants s'alignaient, avant d'aborder les maisons, cependant que le peloton Saint-Germain, progressant sous les couverts de l'ouest, devait approcher de la route, et que le peloton Serres-Leroy, rabattant pour Bussières, commençait à déborder Champfleur par l'est.

La reconnaissance par le feu n'était pourtant pas terminée. Entraînant son escadre, Bussières fit son dernier bond vers les enclos, et Passereau eut son plaisir. Un nid de casques ronds et de chemises vertes se découvrait derrière un buisson, et juste pour sa mitrailleuse de capot. A peine le Landais les avait-il hachés que le lieutenant fit sauter le panneau de la tourelle, et, grenade au poing, s'élança sur le mur du jardinet qui le séparait de la route.

— En avant !

Bussières respirait enfin. Il hurlait au soleil, et, sa grenade lancée à travers le soupirail de cave qui s'ouvrait à ses pieds, tandis que Passereau bondissait à côté de lui, il empoigna son revolver.

Mais la cave était vide, et vide le jardin de curé, avec ses capucines naines, coiffées d'abeilles. Le *Rezonville* creva le mur moisi, le tapis de capu-

cines, et, débouchant sur la grand'rue, reprit la tête du peloton. Mission remplie. Champfleur était nettoyé, la route libre. La Jeep de Beaugency arriva avec ses airs affairés :

— Bien, Bussières.

Et l'escadron poussa, dans l'une de ces « ruées sauvages », dont le général attendait la démolition de la Deuxième Panzer, accourue pour boucher le trou.

***

Sous son fanion en berne, le peloton avait rempli sa première mission en « reconnaissant par le feu » le village de Champfleur. Puis il avait poussé, à travers la forêt, en sabrant, disait Beaugency, et incendié un dépôt de munitions dont les déflagrations, la lueur, troublaient la douceur du soir. Le lieutenant n'avait pourtant que faire du « Bien, Bussières » de Beaugency. Rien ne rapprochait les deux hommes. Bussières n'avait eu qu'un chef, Valade, comme il n'avait eu qu'un compagnon de combat, l' « aspi » du Bois Moulin. Aussi allait-il de plus en plus se replier sur son peloton, sur son char, borner son horizon, ses pensées, à leurs sorts. Dès ce soir-là, il aurait voulu disposer d'un ordre personnel, qui aurait récompensé Mailly avant la citation officielle.

Après avoir mangé le corned beef accommodé par Passereau, l'équipage, étendu dans l'herbe roussie, goûtait la trêve, et le plaisir de sa victoire.

— Vous avez vu la brochette de casques ?

Passereau pensait à une rangée de saucisses : nostalgie des plafonds de cochonnaille de son pays. La brochette de casques que rappelait Garcia était celle des servants de l'antichar coupé en deux par l'obus de Mailly, et qui allait valoir au 75 du *Rezonville* son premier cercle blanc insigne de victoire. Près de sa pièce, le tireur allemand était resté décapité, jambes ouvertes, demi-bottes boueuses.

Bretagne lui-même avait bavardé : plaisir d'être sorti vivant de l'affaire, et d'être là, à tourner sur sa langue les lardons surprise du chester. Mais déjà le paysan se refroidissait, avec les tôles du *Rezonville* craquant à la fraîcheur de la rosée. Pourquoi Garcia avait-il évoqué les morts ? Bretagne revoyait ceux du *Badonviller*, Saulieu qui commandait le char détruit. Pauvre Saulieu, il n'avait pas cru si bien dire, avant l'attaque, lorsqu'il avait parlé de sa dernière pipe. Ainsi donc, le Sherman, avec ses allures de mastodonte, ne vous protégeait pas plus que le char léger. L'obus de 88 le crevait.

— Quoi les 88 ? On passe entre.

— Tu les crochètes.

Bussières, mâchonnant sa pipe, écoutait, satisfait de ses nouveaux fils. A l'exception de Passereau le vieux soldat, ce n'était pas leur métier d'hommes, mais ils s'en étaient acquittés correctement. Les réflexes de Mailly promettaient pour d'autres combats : calme de la tête, des mains. Garcia avait montré un sens du terrain, de l'embossage, une façon de marcher au périscope sans se laisser happer par les plis de terrain, une acuité de vue qui annonçaient un conducteur de classe.

Le Casablancais n'avait qu'un tort, celui de raconter des coups. Aussi Passereau finit-il par se lever.

— Où vas-tu, le Landais ?

— Tu me fatigues avec ta blague. Donne ta glace.

— Ma place ?

Chacun rit. On savait le rêve de Passereau : prendre la place de Garcia. Mais pour l'instant il ambitionnait seulement le miroir de poche que le joli cœur andalou portait toujours sur lui, avec un peigne vert. Il l'accrocha à la chenille du char, et, sans plus écouter le hâbleur, se mit à se raser. Depuis le jour où le lieutenant l'avait menacé de le faire passer au boussadi par le maréchal des logis indigène, à Chellala, jamais Passereau n'avait manqué de couper son poil roux. Encore une marque d'amour.

V

L'heure du vieux soldat était près de sonner.

Garcia était en effet pris de fièvre, et grelottait comme sous une neige de djebel. Accès de paludisme, prétendait-il, et qu'allait couper la quinine. Pourrait-il conduire le lendemain ? Passereau, aide-conducteur, et donc remplaçant désigné de Garcia, se voyait déjà aux commandes du *Rezonville*. Néanmoins, il n'était pas sans inquiétude, le bruit ayant couru que le *Rezonville* pourrait être confié au conducteur du char du capitaine, un as.

Mais, au lieu de se préoccuper du souci de sa créature, le lieutenant de retour du P. C. réunit ses chefs de char autour de la carte. Il s'agissait maintenant d'achever, de couper la retraite de l'Allemand. Objectif : Argentan. Le seul itinéraire libre était celui de Montmerré, un sale chemin creux, tout en tournants. Les chefs de char se penchaient sur la carte que tenaient les doigts forts de Bussières, ongles carrés, jaunis par le tabac.

— Charmant, résuma Lacassagne, le colon de Mostaganem qui avait remplacé Saulieu, et commandait le *Badonviller II*, le nouveau *Badonviller*.

Un beau chemin pour suivre la trace du mort, ce chemin de Montmerré. Creux et aveugle, le type même du piège à chars.

— J'irai devant, fit Bussières, en cognant sa pipe contre le pommier.

Mais une tête s'était jointe au groupe, et se penchait sur la carte, elle aussi.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

Lorsqu'il interpellait son vieux Passereau, Bussières n'arrivait jamais à être sévère.

Voir. Passereau voulait voir.

— Ça me regarde un peu, tout de même.

Sourcil froncé, le vieux soldat sonda le trait du chemin de Montmerré.

L'instant d'après, son maître et lui, ils allaient tous deux sous le couvert, Passereau s'efforçant de régler sur l'enjambée du Reître son pas d'espadrille landaise. Le chauffeur du char du capitaine, ce n'était pas son job — de temps en temps le vétéran prenait un air américain — ce n'était pas son job de conduire le *Rezonville*. Il y avait dans l'équipe un remplaçant en titre : Passereau. Au football, lorsqu'il y avait un joueur touché, on n'allait pas prendre le remplaçant dans une autre équipe, quoi ?

— Tu me tueras ce coq. Je ne veux pas l'entendre.

Le lieutenant répondait à côté. Pourquoi parler de coqs ? Passereau ignorait l'histoire des reîtres. Lorsqu'ils arrivèrent à la guitoune, Garcia claquait des dents. C'en était fait. Passereau conduirait donc le *Rezonville*, en tête, dans le chemin tombeau de Montmerré.

— Ne va pas me le bouziller ! implora seulement Garcia, comme un Divo ou un Chiron de l'avant-guerre contraints de passer leur engin à un mécano.

Passereau, bouziller le char du lieutenant ? On allait voir. Malgré l'obscurité tombante, le nouveau conducteur se mit à vérifier le Shern in. Une chenille avait chauffé. Un galet avait été changé. Les transmissions aussi étaient à surveiller. Passereau avait-il assez jalousé « l'Espagnol » et ses gestes de possession ? A son tour, l'ancien contrebandier de la forêt landaise tournait autour du *Rezonville*, dont le canon au collier blanc tendait le cou, flairant le ciel. Belle machine. Dommage seulement que le fanion bleu roi eût noirci à ce point, avec les fumées. A l'aube du lendemain, pour entreprendre le voyage du chemin creux, du sale chemin de Montmerré et pour canonner un ou deux Panther — battre Garcia — Passereau aurait voulu démarrer sous le grand pavois, comme une pinasse un jour de régates. Après réflexion, il préféra enlever la poêle à frire, qui pendait au croc de remorquage. Elle faisait trop roulotte, et, d'ailleurs, le temps de cuistot de Passereau était fini. Il chargea par contre avec soin son casque troué de Si Saïd, la relique. Autour de lui, sous les toiles de tente, ses compagnons essayaient de rattraper le sommeil perdu. Le nouveau conducteur pouvait ainsi songer tout seul au chemin de Montmerré. Et, imaginant à l'avance ses manœuvres, la façon dont il aborderait les coudes menacés, il s'affairait à la lueur de sa balladeuse, sans se soucier des grognements de Bretagne :

— Mais qu'est-ce qu'il bricole encore, ce cinglé ?

Passereau cependant disposa sa petite batterie de cuisine pour le café de l'aube. Comme il se lavait les mains à la lumière, son interminable ligne de vie lui apparut, décapée par l'essence. Dieu, qu'il aurait le temps de s'ennuyer, dans sa vieillesse. A moins que le lieutenant et lui s'en allassent sur leurs vieux jours, maréchal Bussières et adjudant-chef Passereau, fumer leur pipe au bord de l'Océan. Pour ne pas réveiller son lieutenant, avec qui il partageait d'ordinaire l'abri chaud du carter du char, le vieux soldat s'étendit enfin contre la chenille. Avant de s'endormir et de rêver aux Panther qu'il surprendrait, à la chasse du lendemain, il eut encore la mauvaise pensée. Avec son air de boxeur, Garcia pouvait fort bien être fragile de la poitrine. Les champions du ring sont souvent touchés. Alors, le *Rezonville* ne changerait jamais plus de mains, le lieutenant ne serait jamais plus conduit, sauvé que par Passereau. Espoir inavouable, mais il n'était plus temps de se confesser.

*
* *

Avec son illusion, son espoir d'une nuit, et sa pensée inconfessée, Passereau avait trouvé son agonie de brûlé vif. Au plein du soleil, dans le brasier de la haie qui, des deux côtés, s'échappait en flammes, le *Rezonville* carbonisé continuait à sauter grenades, obus, bandes de mitrailleuses. Bussières ne pouvait plus entendre ces explosions inhumaines qui, après des silences où l'on espérait que l'épave ne se plaindrait plus, la soulevaient

encore, prolongeaient son martyre. Ainsi Passereau lui-même, le vieux soldat, semblait lutter contre la mort, par spasmes, et sans qu'on pût le secourir. Chemin creux de Montmerré. Maintenant le *Rezonville* brûlait, dans la haie dévorée.

— Repasse le calva, demanda Bussières.

Sur sa joue ravagée par les coups de soleil du gazoil, encrassée par la poussière rouge, la sueur avait roulé ses larmes. Il fallait, cette fois, la drogue de l'alcool.

Mais Garcia, amené sur les lieux par une camionnette, voulait savoir :

— Et alors ?

— Alors, on l'a pris, le 88.

Le Panther à l'affût avait eu tout son temps. Il avait dû laisser le *Rezonville* aborder le tournant aveugle. Et son premier 88 avait crevé l'avant, en écharpe. La tourelle étant heureusement restée ouverte, Mailly, Bretagne, et le lieutenant avaient pu sauter dans le fossé, du côté opposé.. Ils y étaient restés couchés jusqu'au moment où le *Wissembourg* d'Iglesias avait « allumé » le Panther. Dans le groupe, personne n'osait encore parler du mort — l'aide-conducteur de fortune prêté par l'escadron pour la journée s'en était tiré — du mort, dont la chair. les vêtements grillés devaient mêler leur odeur à celles du gazoil, de l'huile, de la poudre. Passereau, avec sa tête de moineau déplumé, ses lessives de spahi, sa poêle à frire, ses accrochages avec Garcia, avec ses histoires de contrebande, était encore là, à tourner sur ses espadrilles.

Au campement du soir, que ne protégeait plus l'ombre de chariot d'émigrants, l'abri du *Rezonville*, nul n'osa encore nommer le disparu. Sur sa peau mouillée par la sueur de la fièvre, Garcia touchait de temps en temps la médaille entrevue par Bretagne, et qui peut-être l'avait sauvé. Mais pareille pensée ne le rassurait pas, au bout du compte, car le secours divin n'aurait pas sacrifié pour lui un innocent. Il devait donc admettre que Passereau avait payé pour lui, était mort en son lieu et place. Ainsi, sa dette commençait.

De son côté, le lieutenant n'avait pas eu un mot pour son fidèle. Mais il le retrouvait à chaque mouvement de l'insomnie. Car il couchait ce soir-là à l'air cru, et n'avait plus auprès de lui la chaleur de son compagnon. Sale journée. Et d'abord, le nouveau *Rezonville* ne porterait plus le fanion, le fanion bleu roi. Ce serait une façon de deuil. Cette guerre du cambouis avait-elle besoin d'étendards ? Elle était ignoble. Mostefa, le vieux Rabah, Passereau, il semblait que la mort se plût à frapper de plus en plus près de Bussières, à faire tomber, l'une après l'autre, ses armes de soldat. Avec l'enfant Mostefa aux grosses lèvres, il avait pour la première fois éprouvé l'injustice d'une mort d'innocent. Avec Rabah, il avait ressenti un deuil personnel, dont la mort de son père même — et il s'en était souvent accusé — ne lui avait pas donné le pressentiment. Que demandait Rabah ? Partager l'abri de son chef, son trou de sable, veiller sur lui jusqu'au jour où, service fini, il pourrait porter sa tunique de chaouch, ses médailles, et vivre interminablement : le vœu humain. Pour quoi Rabah était-il mort, pour quelle volonté ?

Avec Passereau, le deuil était plus lourd encore. Le vieux soldat représentait le régiment perdu, la famille des spahis candides, il était le seul lien de l'une à l'autre vie. Il n'avait vécu que pour la joie de la fidélité, et pour

celle de la bataille. La fidélité, l'amour, il l'avait poussé jusqu'au sacrifice. Bussières n'aurait certes pas prononcé de tels mots, mais il en connaissait enfin l'atteinte. Le vétéran était en outre le seul homme en qui le Reître eût retrouvé sa propre passion de bataille, le seul qui n'eût pas besoin de justifier son combat. A ce titre, Bussières aurait dû ne pas le pleurer. Mais, le dernier guerrier tombé à ses côtés, que resterait-il au soldat ? Or Passereau s'en était allé sans avoir entendu de son chef le moindre mot de récompense. On pourrait bien ajouter une palme à sa Croix de guerre, et même, le réhabiliter. Tout serait vain.

Bussières connaissait le tourment de l'homme trop avare de paroles.

VI

Après la charge qui avait sabré forêts et hardes de Panthers, et établi la liaison avec les Anglo-Canadiens descendus du Nord, on moisissait dans la mouillure des vergers. Car la pluie s'était mise à tomber en plein août. Rien de plus triste que l'accès du campement : une route au goudron arraché par les obus, des fossés comblés par les cartons et par les boîtes de conserves, des arbres arrachés, un poteau indicateur criblé comme une cible. Là-dessus, l'égouttement des feuilles.

Bussières ne se relevait pas de la perte de son compagnon des spahis. Il avait, avec l'aide de Bretagne, rangé les affaires du mort.

— Pauvre vieux, il racontait que ça vous avait sauvé la vie. Une idée à lui — avait commenté Bretagne, en jetant au fossé le casque troué de Si Saïd.

Bussières avait alors compris. Mais son personnage ne connaissait d'autre réaction que l'humeur. Le capitaine de Beaugency, qui aurait eu besoin autour de lui d'une cour, avait mal choisi son moment. Son P. C., un verger borné d'un mur ruiné par les obus, et creusé de trous, avait pour horizon une traînée de vaches crevées, autour desquelles un paysan fauchait avarement son herbe. Sur le canon d'un char, un arrosoir servait d'appareil à douches. Pourquoi cet attirail grotesque ? grognait Bussières. N'y avait-il pas l'oued à côté, ou une bonne averse ? Le Reître — Beaugency l'appelait ainsi quand il ne risquait pas d'être entendu — s'était refusé à faire un quatrième au bridge. Un parti pris irrémédiable le séparait désormais de son chef.

Parti pris dont il reconnaissait dans son for intérieur l'injustice. Le soir de Montmerré en effet Bussières, démonté par la mort du premier *Rezonville*, avait pris place à bord de la Jeep de commandement, et, dans les chaumes d'Argentan, il avait apprécié le sang-froid, le mépris du danger de son capitaine. Devant Bussières, Beaugency avait largement gagné ses galons. Mais pour le reste, la cause était perdue. Qu'il expliquât le désastre de Von Kluge refluant de l'ouest après avoir espéré étrangler le goulot d'Avranches, la panique allemande terminée en massacre par la jonction de la D. B. avec les Canadiens descendus de Falaise, ou qu'il dissertât sur l' « âme » de la Division à partir du Serment de Koufra, ou sur l'esprit de résistance de l'Eglise, Beaugency exaspérait Bussières. Plus que jamais celui-ci avait horreur des brevetés et des stratèges. Et quant aux manifestations de piété de son capitaine, qui lui rappelaient ses pires souvenirs de collège, elles l'auraient poussé à bout comme autrefois. Une messe de plus au camp, avec la façon qu'avait

Beaugency d'y amener les hommes, et Bussières, catholique et traditionnaliste, aurait rejoint Mailly dans l'athéisme, ou, du moins, l'eût juré.

Le contact n'était pas plus chaud avec les autres officiers de l'escadron. Saint-Germain avait beau avoir durement baroudé au Djebel Asker et à Pont du Fahs, il restait « l'équitant », le maniaque de concours hippique et de chasse, image de la caste que Bussières affectait d'autant plus de renier qu'il paraissait lui appartenir corps et âme. Pour le professeur Serres-Leroy, c'était tout différent. Type d'intellectuel supérieur à Lemoine, il gênait le Reître. Pour peu que la discussion s'élevât entre l'agrégé de philosophie et l'omniscient Beaugency, Bussières se sentait exclu. L'entretien d'Aubier l'aurait peut-être consolé, mais l'évadé de Miranda ne cessait de radoter sur ses prisons, et d'assommer les gens. Mailly, qui avait été lui-même emprisonné à Pampelune, parlait-il jamais de sa captivité ? Au surplus, bien que le capitaine eût interdit toute discussion politique, Bussières n'était pas chez lui. Saint-Germain évoquait la souffrance des purs, le calvaire de Thiès, Aubier avait toujours quelque « attentiste » à démasquer, quelque mercenaire d'Afrique en voie de dédouanage à vitupérer. L'armée était-elle donc encore divisée à ce point ? Bussières en arrivait à se demander si Lemoine lui-même, le jour tant espéré où il lui reviendrait, porterait la marque de l'exil, son exigence.

A l'intérieur de son peloton, Bussières retrouvait d'ailleurs la trace du schisme. Car le conflit était ouvert entre ses chefs de char Cahuzac et Borelli, Lacassagne et Iglesias. Cahuzac, rescapé du Tchad, revendiquait le privilège du volontaire contre Borelli, demeuré dans sa garnison loyaliste de Djanet, et leur dispute se doublait de la rivalité traditionnelle entre Coloniaux et Algériens, méharistes du Tibesti et méharistes des Ajjer. Mais là, le Reître se fâchait, et mettait de l'ordre à coups de gueule. La sympathie qu'avaient pour lui les deux rivaux faisait le reste. L'autre paire était plus difficile à concilier. Entre Lacassagne, le fils de colon de Mostaganem, qui pensait trop à ses vendanges menacées, et Iglesias, l'Espagnol rouge, il semblait que le lieutenant ne dût pas hésiter. Or, se rappelant l'esprit gros colon, qui avait si souvent éveillé en lui l'instinct des dragonnades, Bussières se gardait de Lacassagne plus que d'Iglesias. L'Espagnol en effet était un magnifique chef de char, et le Reître avait décidé de le considérer comme le légionnaire qu'il était. Ainsi, il ignorait son passé de guerre civile, et les apparences étaient sauvées à l'égard de ceux qui se seraient encore plaints de voir un Espagnol au commandement d'un *Wissembourg*, char français.

*
* *

Pour toutes ces raisons, Bussières avait fait du *Rezonville* son refuge. La Sécession du Reître, ironisait-on. Il y trouvait aussi le plaisir du cavalier à vivre près de son cheval d'armes, le goût des écuries. S'il était à la 2e D. B. au lieu de sécher sur le caillou des Garigliano, c'était pour participer de la puissance du char, pour en jouir. Or, d'un seul coup, le combat de Champfleur l'avait payé de toutes ses défaites, relevé du sentiment d'impuissance qui, aussi bien dans le djebel que sur les routes de juin 40, avait été tout près de le désespérer. Et le guerrier ne rêvait plus que du nouveau départ, de la nouvelle charge, dont Beaugency disait qu'elle était proche.

A l'ombre du *Rezonville II* flambant neuf, et arborant le cercle blanc de

la victoire de l'aîné, l'équipage, durant ces dix journées de pause, avait eu le temps de prendre ses habitudes. Il bruinait sur les toiles des guitounes, comme sur la toile de tente que Rabah tendait entre deux oliviers, dans le djebel. Mais ni Rabah ni Passereau n'étaient plus là. Bussières cependant se sentait entouré. C'en était fait de la solitude du Reître. Sans même les voir, il savait quelles étaient les occupations de chaque membre de l'équipage. Toujours fourré sous sa guitoune, Mailly était en train de lire un livre qu'il annotait au crayon, en jetant, par oubli, une cigarette à peine entamée. Bussières connaissait jusqu'au titre du livre : un Schopenhauer, découvert dans la cantine d'un Allemand. L'étudiant lisait et annotait, la main enfoncée à pleins doigts dans ses cheveux jaunes, et sa longue mèche sur les yeux. Accroupi à la mode arabe, Garcia collait sur son petit album de cuir rouge des photos de boxeurs et d'étoiles de cinéma, ou il s'essayait à l'accordéon venu tout récemment compliquer le bagage du *Rezonville*. Maréchal, le nouvel aide-conducteur, employé de banque à Alger, dessinait une carte pour son Journal de Marche, objet et nom insupportables pour Bussières : prendre des notes, mais pourquoi ? Les gens du *Rezonville*, même entre eux, ne s'entendaient pas sur la bataille de Champfleur, ou l'affaire du chemin creux. Bien plus sage, Bretagne sculptait sa canne d'épine, comme son père en 17.

Mais si habitudes et gestes étaient familliers à l'officier, il n'en était pas encore ainsi des pensées. Mailly n'avait pas les façons directes de Lemoine, ni un visage aussi ouvert. Peut-être avait-il trop souffert sans le dire, dans ses prisons. De plus, on chuchotait qu'il était communiste comme Iglesias. Jusque-là, l'étudiant n'avait guère trahi que son admiration pour l'armée américaine et ses improvisations, et pour le cas que faisait l'Américain de l'ouvrier manuel. Pourquoi passer des années à conquérir d'inutiles diplômes ? A quoi rimaient les parchemins ? Bien d'accord, pensait en lui-même Bussières. Un brevet d'officier servait encore beaucoup moins. Les pensées de Garcia devaient être plus simples, comme celle de Maréchal. Mais depuis le drame du chemin de Montmerré, l'Andalou devant son lieutenant était frappé d'une timidité, qui sans doute correspondait mieux à sa nature que son bluff d'enfant des premiers jours. Aux prises avec l'ombre de Passereau — le lieutenant, au fond de lui-même, ne lui gardait-il pas rancune de cette mort ? — Garcia aurait voulu avoir une parole, un geste qui auraient continué la présence du disparu. Mais entre le vieux soldat défunt, né pour servir son officier et le mécano, l'ouvrier de garage, il y avait un monde, Garcia le sentait bien, le soir, lorsque le lieutenant rentrait sous sa guitoune. Tout grognant, celui-ci refusait d'être aidé. Il assujettissait lui-même sa toile de tente, et recevait le paquet d'eau, avec un juron.

— Laisse !

Seul le paysan Bretagne avait l'inconscience de venir troubler les nuits du lieutenant. Renouant sans s'en douter l'habitude des spahis, il arrivait, à la faveur de la ténèbre, et demandait à son chef de lui écrire une lettre qu'il avait ruminée toute la journée. Puisqu'on ne passait pas par son pays de Pareds-en-Vendée, il fallait rappeler la question du bois, savoir si Brochard, le voisin, qui s'était chargé de la coupe, allait tenir parole oui ou non. Bussières, écrivant, tâchait d'en savoir davantage, car il devinait chez Bretagne un souci. Mais le paysan esquivait les questions, se grattait.

— Si tu as des poux, fous-moi le camp !

L'heure de la confiance n'étant pas encore venue, Bretagne sortait, cachetant sa lettre, comme il eût léché l'une des gauloises ventrues qu'il roulait entre ses gros doigts toujours moites.

VII

A la tombée de la nuit, Beaugency surprit le bivouac.

— Confidentiel. Ecoutez, Bussières : les Américains sont à Rambouillet, et poussent sur Fontainebleau. J'ai dit Fontainebleau. Mais ils ne s'intéressent pas à Paris. Or il faut sauver Paris, Paris appelle au secours. Bradley est allé consulter Eisenhower. Le Général attend son retour. Nous pouvons être alertés dans la nuit. Soyez prêt.

— Bien, mon capitaine.

Pour une fois, Bussières claqua des talons. L'événement valait le rite.

Fontainebleau ? La chevauchée d'Avranches au Mans avait eu beau faire prélude, Bussières avait eu beau voir de ses yeux la débâcle des divisions cuirassées accourues en hâte du sud, la retraite de l'armée allemande de l'ouest, les amoncellements de chars détruits et de cadavres, comment aurait-il pu admettre que l'ennemi en fût déjà à disputer aux patrouilles américaines les passages de la Seine vers Melun et Fontainebleau ? Cependant, avec son préjugé contre les civils et les francs-tireurs, Beaugency s'était bien gardé d'ajouter que Paris s'était soulevé, que les F.F.I. avaient hissé les couleurs françaises à l'Hôtel de Ville, à Notre-Dame, libéré les mairies, barricadé les rues. Beaugency tenait à exaucer lui-même les prières de Sainte-Geneviève, à chasser lui-même les Huns des temples de Paris.

« Marche administrative susceptible de se transformer en marche de combat. Destination Villacoublay. »

Le style de l'ordre célèbre lancé dans les brumes de l'aube n'avait rien de napoléonien. Il sentait le bureau de garage, et l'encre de machine. Dans la nuit, le général Leclerc, venant de chez Bradley, était rentré à son Q. G. « Mouvement immédiat sur Paris ! » Les Underwood avaient tapé les ordres, les motocyclistes avaient démarré sous la pluie, en voltige.

— Terminus Villacoublay ! criait Garcia, pour couvrir le ferraillement du *Rezonville II* lâché pleins gaz sur la route de Paris.

Le mot avait mis tout le monde en joie. Pour une marche, administrative ou militaire, quelle marche ! Et ce n'est rien, disait Mailly, demain le bombardier stratosphérique, destination l'autre côté du méridien terrestre. Au vent du tourelleau, dans la fumée noire que vomissait l'arrière du *Reichshoffen*, Bussières nu-tête lisait sa carte, et crispait l'orbite sur son monocle. Permier bond, Ecouché-Courville par Alençon et Nogent-le-Rotrou, soit dans les cent soixante-cinq kilomètres. Ravitaillement d'essence à Courville. Deuxième bond, Courville-Villacoublay par Chartres et Limours, quatre-vingt-dix kilomètres de plus. Deux cent cinquante en tout. Enfoncée, la charge d'Avranches !

On délirait, dans les Sherman marchant à trente milles, à une allure de rallye. Alors quoi, les Fritz lâchaient tout, la guerre allait finir ? Chacun y allait de sa chanson. Debout dans la tourelle du *Bitche*, Cahuzac hurlait tout

seul l'air de la Miss : « Je suis née boulevard Saint-Denis... » Avait-il assez langui, dans les herbages du Tchad, après la radio du soir qui lui apportait les airs de bal musette, le cafard des accordéons ? Cahuzac voulait libérer Montparnasse. Pour Borelli, le vrai Paris, c'était la Butte, et il lançait au vent une ritournelle de chez Frédé. Mais la chanson de Carco, si elle se mariait à l'aube grise, n'était pas faite pour le grand vent des tourelleaux. Lacassagne se taisait, car, Africain du Nord, il ne connaissait de Paris que l'Exposition de 37. Peut-être la guerre allait-elle finir, lui permettant d'aller surveiller ses vendanges. Le sombre Iglesias écoutait, et pensait à Madrid, à libérer encore.

Muré sous son blindage et condamné à ne rien voir, à ne rien sentir de la fête, Mailly, pour sa part, sentait la migraine venir. Cependant, au reçu de l'ordre sensationnel, une joie brutale l'avait saisi. Il avait embrassé Bretagne. Or personne qui donnât moins la tentation de l'embrasser que le paysan sur ses gardes, et toujours en moiteur. Bussières lui-même, possédé par le transport physique de la charge, mêlait au concert déraillant sa voix rauque. Rien de tel que le tintamarre des moteurs et des tôles pour vous donner envie de brâiller, de couvrir le bruit. Parmi les chansons relancées, Garcia finit pourtant par imposer la sienne « Paris c'est une blonde », qu'il semblait destiner à Mailly. Celui-ci, en effet, de son trou de souffleur, paraissait se plaire à la reprendre, lui qui pourtant ne chantait guère, et Bussières suivait, un ton en dessous.

A treize heures, la Division lâchée se ravitaillait à Courville. Mais là, elle apprenait que Villacoublay n'étant pas libéré, elle bivouaquerait à Limours.

*
* *

Le cirque ne changeait pas si facilement ses bivouacs. A Limours, nuit tombée, quelle invraisemblable pagaïe ! Dans la ferme P. C., les brevetés d'état-major « phosphoraient » autour de la carte étalée à même le sol. La lampe à acétylène grésillait, avec l'odeur des tirs forains. Les machines à écrire, affolées, cliquetaient, les téléphones appelaient, rappelaient : « Allo, Tigre Royal ?... C'est Rhinocéros... » Les estafettes claquaient la porte, et plongeaient dans la nuit mouillée. Après avoir improvisé le bivouac, il fallait par-dessus le marché changer de front, et faire face à l'est : une paille. Par là-dessus, les pleins. Où était la Base ? Le bruit courait qu'emportée par l'élan, elle avait filé vers l'avant. Et les véhicules continuaient d'affluer et de grossir l'embouteillage.

— Allez, déboîte ! Qu'est-ce qui m'a foutu ce cosaque ?

— Déboîte, déboîte... Je voudrais bien !

Bussières avait sauté de son panneau, dans la ténèbre, et, à son habitude, commençait par engueuler tout. Sous la pluie qui s'était remise à tomber, half-tracks, camions et chars se jetaient l'un sur l'autre, et se télescopaient sans pouvoir allumer leurs phares. Déboîter, dans ce bordel ? Un novice en aurait pleuré. Coincé par un camion qui avait tenté de déboîter, Garcia tenta une marche en arrière.

— Stop, tu nous fous dans le fossé !

Bussières bondit de côté.

Cependant, une liaison criait, dans une accalmie des moteurs :

— Le 20e Cuir, où est le 20e Cuir ?

Comme si le 20e Cuir n'avait pas été là, à tâcher de se dépêtrer.

— Mais ici !

Garcia s'était redressé. Il avait failli emboutir le *Bitche*. Ces manœuvres coupaient les bras, bien plus que des kilomètres de route. Pour reculer, braquer, dégager le poids lourd, il aurait fallu un chauffeur de secours. Garcia sentait ses muscles se vider.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Bussières alla voir, par le fossé plein d'eau. Un half-track s'était mis en travers, en essayant de tourner. A l'avant, une ombre balançait une torche électrique, appelait de la main :

— Encore, encore... là !

Le half-track ayant allumé ses phares pour sortir de son hésitation d'aveugle, ce ne fut qu'un cri :

— Les phares !

— Eteignez !

Mais le coup de lumière avait éclairé un instant la scène, et le dense rideau de l'averse. Juste assez pour permettre à un officier de bondir :

— Qu'est-ce que c'est que cet idiot ?

L'homme, aussitôt, rentra dans la ténèbre. Mais Bussières avait reconnu la voix :

— C'est vous, Lemoine ?

— Par exemple !

— Et vous étiez à la D. B. ?

— Depuis deux jours.

Les deux compagnons du Bois Moulin se disaient toujours vous. Invincible timidité de « l'aspi » envers l'immense reître monoclé qui devait encore représenter pour lui le Saint-Cyr cavalier, Saumur, toute la caste, respect de Bussières pour le combattant éprouvé sous ses yeux et pour son caractère, les deux hommes, malgré leurs rudes retrouvailles, ne pouvaient pas se parler autrement. D'ailleurs, accoudés à la table paysanne, ils étaient à peu près muets, étourdis encore par la rencontre. Ils avaient eu heureusement à se débrouiller aussitôt, à démêler à coups de torche et de jurons leurs véhicules respectifs. Lemoine était honteux de la maladresse de son half-track, il n'aurait fallu que des as pour se tirer de ce...

— De ce bordel, précisa Bussières, en coupant sa tranche de pain avec son couteau de paysan.

Au dehors, le bruit tranquille de la pluie succédait peu à peu à celui des moteurs attardés, et qui cherchaient encore leur bivouac. La cuisine de ferme, où le feu flambait comme en décembre, semblait aussi éloignée de la guerre qu'une cuisine provençale. L'omelette épaisse, roussie, avalée à lentes bouchées, avait dispensé son silence. Pourquoi parler ? L'essentiel était, à présent, renoué. Bussières finissait de manger pesamment. Son compagnon du jour funeste était attablé devant lui tel qu'il était resté dans son souvenir, avec ses lunettes, ses grandes oreilles, sa gentillesse. Pourtant, lorsqu'il avait allumé sa pipe, à la lueur du briquet, le visage de l' « aspi » était apparu vieilli. Mais peut-être était-ce l'effet du collier de barbe qu'il laissait maintenant pousser sur son cou maigre.

Les deux compagnons de juin 40 avaient fait allusion à la journée du Bois Moulin à leur façon, la seule possible :

— Vous vous rappelez la gueule des types qu'on avait ramassés pour faire le bouchon ?

— Je pense bien. Et votre margis ?

— Le grand blond ? je suis sans nouvelles.

Et chacun avait dit, brièvement, sa route. L' « aspi » arrivait du fond des mondes. Il avait fait l'Angleterre, le Cap, l'Erythrée et l'Egypte. Pas Bir Hakeim : le pressentiment de Bussières était faux. Lemoine était toujours en retard d'un baroud, et il s'en plaignait. C'était ainsi qu'il venait de manquer le coup dur d'Alençon-Argentan. Mais il arrivait pour Paris. Il était affecté au Régiment de Marche du Tchad, comme sous-lieutenant. A son tour, Bussières avait dit sa route de soldat.

— La guerre est venue vous chercher, vous voyez. C'est ce qu'elle fait pour les guerriers. Les autres doivent lui courir après, fit Lemoine.

Hésitation devant l'entretien plus profond qui serait un jour nécessaire, éreintement de la journée, exigence d'un temps qui pressait, les deux hommes s'en tinrent là. Un planton de l'infanterie poussait d'ailleurs la porte, et réclamait son lieutenant.

VIII

Bussières avait eu l'impression désagréable de reperdre dans le tohu-bohu insensé de la nuit son compagnon à peine retrouvé. Cependant, à la réflexion, il admira que le nouveau lieutenant eût ainsi réussi à garder sa section sous la main pendant qu'il soupait, et à la tenir à portée de ses ordres comme si elle avait tout entière couché dans le même half-track, pelotonnée, genoux aux dents. Belle graine de chef, ce Lemoine. Il n'avait pas changé. Bussières, abattant sa barbe à grands coups de rasoir à main, comme un cuirassier de jadis, souhaita faire encore équipe avec lui, et, à deux, gagner la guerre. D'abord, Paris.

Car l' « aspi » arrivait à point. L'ordre était, pour ce matin-là, s'emparer de Paris. Ni plus ni moins. On achevait les pleins. Plus safrané que jamais, Garcia vérifiait son niveau d'huile. L'Andalou avait encore fondu. Pour peu que continuât la course, la manœuvre, il n'en resterait que les os. Mailly grimpa au tourelleau.

— Qu'il est beau !

Jamais Mailly n'avait eu ce cheveu plaqué, reluisant. Bretagne n'en revenait pas.

Bussières reprit sa place de drapeau, et, s'assurant que les quatre chars du peloton suivaient, commença la marche à l'étoile. On pouvait, selon l'humeur ou l'heure, imaginer le *Rezonville II* soit comme un char de conquérant romain, soit comme la roulotte trimballant sa famille, ses hardes et son accordéon. Pour la journée, Bussières avait choisi l'image héroïque, sans nul besoin d'y être invité par le délire de Beaugency et des autres de l'escadron. Le sire de Beaugency avait fait sa prière, et crié « Mont-Joie Saint-Denis ! ». Serres-Leroy avait invoqué les Sages de Sorbonne, Saint-Germain, les gens d'armes des Louvres, et Aubier, les madones des boulevards. De leurs bases de Rambouillet et d'Arpajon, les deux colonnes démarraient, rendez-vous le Rond-Point des Champs-Elysées.

Dans la fumée des échappements noirs, de la poussière, Bussières cependant cherchait « l'aspi », qui lui était apparu comme une figure des rêves. Pour les journées qui s'annonçaient, il avait en effet besoin de sa présence. Sans lui rien ne serait complet, rien n'aurait un son de victoire. Quel chemin parcouru, pour le solitaire ! Mais Lemoine, avec ses half-tracks, et ses hommes du Tchad, dont Cahuzac disait que pas un n'avait vu les papyrus de la mer soudanaise, devait être perdu dans le tohu-bohu du cirque. A ses pieds, Bussières avait du moins Mailly pour partager ses émotions.

L'étudiant sur le chemin du Panthéon ne se résignait pas à sa claustration dans son trou d'aveugle. Ne verrait-il donc rien de la journée ? Encore ne savait-il pas ce qu'allait devenir la fête. A la première halte, il sauta. Il était plus pâle encore que d'habitude et nu-tête, avec ses cheveux déjà défaits, ses yeux graves, et les taches de son qui criblaient ses joues, il avait l'air d'un enfant désolé. Bussières lui tendit une cigarette :

— Migraine ?

— Non, pas encore. C'est l'émotion.

L'étudiant n'accepta pas davantage le « frometon » qui lui offrait Bretagne pour le guérir. Ils firent quelques pas avec Bussières le long des chars, qui échangeaient lazzis et chansons comme des voitures de corso.

— La pensée de voir ce soir la rue Soufflot, le Panthéon, l'Ecole... L'itinéraire semble avoir été fait pour moi, murmura Mailly.

— Pour moi aussi.

Pour avoir lui aussi son chemin de retour, son but, Bussières en effet avait dû choisir. Tel était le désarroi de l'orphelin. L'appartement paternel de Passy où il n'avait connu que dimanches sans joie, sa rue herbeuse et morte, ne l'appelait pas. Alors, autant se décider de manière à partager avec quelqu'un. Et il avait choisi entre ses nombreuses pensions.

— J'étais à Sainte-Barbe.

— Tout près de mon Ecole !

— J'allais faire mon billard au d'Harcourt.

— Chez Queyroi !

— Brave Queyroi.

Mailly était émerveillé. A quelques années près, son lieutenant et lui, ils auraient pu jouer leur billard au d'Harcourt. L'étudiant hésita, puis :

— Vous avez quelqu'un, à Paris ?

— Plus personne.

Mais les moteurs coupèrent le contact.

***

Que racontait le sire de Beaugency — Bussières ne l'appelait plus qu'ainsi, pour son usage — que racontait le breveté-pontife avec sa couverture boche « appuyée sur la vallée de Chevreuse, pour retarder à tout prix l'irruption entre Marne et Oise de puissantes forces alliées ? » Pas de Fritz, pas plus de Fritz que sur la main. Mais, par contre, une liesse de Quatorze-Juillet, une fête qui n'allait plus cesser d'étendre sa clameur. Dès Arpajon, les civils parurent atteints de folie. Ils avaient sorti leurs drapeaux depuis quatre ans cachés, pâlis par l'air des caves, pavoisé jusqu'aux toits, et pressés dans la rue, profitaient du ralenti des chars pour y grimper avec des bouteilles de

rouge, des enfants tendus à bout de bras, des fleurs fatiguées et des cris, une clameur qui courait de bout en bout les villages, s'éloignait, revenait comme le reflux de la vague :

— Vivent les Américains !

— Vive la France !

— Vive de Gaulle !

Pourquoi « les Américains » ? Les hommes du 20e Cuir n'avaient-ils donc pas l'air de Français ? Heureusement qu'il ne venait à l'idée de nul des spectateurs de crier, à la vue du chef de char monoclé et estafiladé du *Rezonville II* : « Vive le Reître » ! Une fille en corsage cramoisi, aux cheveux de chaume, mitrailla de roses rouges le sombre Iglesias.

— Laisse ce singe ! cria Garcia.

Plus Paris approchait, plus la foule se faisait dense, une foule de Fête du Trône sans orgues ni chevaux de bois.

Déjà, entre les bourgs, la queue leu-leu des chars offrait une cible insensée. Jamais le cirque ne s'était ainsi exposé. Pas de radio : la pluie avait mouillé les appareils dans les tourelles. Nul moyen de communiquer, de recevoir des ordres. A chaque traversée d'un pâté de maisons, il fallait, par-dessus le marché, subir l'assaut éreintant de la foule, porter des grappes humaines, menacer d'écraser le reste. *Balek !*, hurlait Garcia, bras rompus, comme un conducteur de voiture arabe dans l'épaisseur blanche d'une medina. Que faire, si un Panther avait surgi d'un carrefour ? Mais tout allait à la grâce de Dieu. Bussières lui-même avait renoncé. On marchait sur Paris, sur le Panthéon. Et, figure grillée, essuyant sa sueur avec son mouchoir vert à l'initiale rose, Garcia avait à chaque arrêt le geste désespéré du chauffeur de taxi d'avant guerre pris dans l'embouteillage de quinze heures.

— Nous finirons par tomber sur un bec — ne cessait de dire Bretagne, les pattes à plat sur ses genoux, lorsqu'il ne ramassait pas dans la tourelle, pour les jeter par-dessus bord, les fleurs fanées. Car l'odeur, pourriture de fleurs, vin répandu, peinture et huile chaude, soulevait le cœur.

— Ta gueule !

Mais le paysan fut justifié, car ce fut « le bec » de Morangis, balayant comme rats les filles, les enfants, les fleurs et les drapeaux. Les Allemands réagissaient : un char touché, dans le peloton Saint-Germain. Le feu venait de gauche. Bussières riposta. La Jeep de Beaugency surgit, avec sa mitrailleuse folle, qui semblait susciter une résistance par volet :

— Vos intervalles !

Etait-il possible de les garder ?

IX

La bagarre de Morangis avait été étouffée par Lemoine. Mais Bussières l'ignorait encore. Des deux côtés de la file de chars qui avait repris, dans la clameur et les drapeaux, son arrivée de Tour de France, des F.F.I. en bras de chemise, trempés de sueur, ramenaient des paquets de prisonniers verts, mains à la nuque. L'homme d'un port d'essence attendait, comme s'il se fût agi de la file de voiture des samedis, auxquelles il faudrait pomper leurs cinquante litres d'Esso. Du haut de sa tourelle, le sombre Iglesias observait d'un air soupçonneux les civils à brassard, leur poussière. Pour des raisons

très différentes, il n'était pas loin de partager à leur égard le préjugé défavorable du capitaine de Beaugency.

— Qu'est-ce qu'ils ont à crier, ceux-là ?

Parmi les Parisiens, l'ancien combattant de Brunete n'appréciait en effet que ceux qui étaient venus aux Brigades d'Espagne. Les autres auraient mieux fait, pensait-il de prendre exemple sur le peuple de Madrid, et d'arrêter le Boche à la Porte de Clichy, en juin 40, comme les Madrilènes l'avaient fait du Tercio, en août 36, à la Puerta del Sol. Quant à Bussières, entre le jugement de Beaugency sur les F.F.I. « des Tartarins », et celui de Mailly « des garçons chic », il inclinait déjà pour le second, par réaction contre le préjugé qui aurait dû être aussi le sien. D'ailleurs, Lemoine lui avait appris que la guerre n'était plus un apanage de la caste. Mais il se réservait pour une expérience personnelle.

L'occasion devait lui en être fournie avant le soir. Cette fois, le corso fleuri semblait avoir cessé, et pour de bon. Les chars avaient buté contre l'obstacle de Fresnes, la prison où tant de patriotes avaient souffert. Bastille dont l'enlèvement devenait un nouveau symbole. Pour ce combat, Iglesias retrouvait son cœur de février 36, le mythe tout puissant des « presos », des captifs.

— Mais ce sont des types de l'Afrika Korps, ma parole ! cria Bussières.

En pleine bagarre, l'officier avait sauté à terre, sa manie, pour aller reconnaître la résistance. Et, debout sous les balles, il ne paraissait préoccupé que de savoir qui tirait sur lui. Ces Fritz qui défendaient Fresnes, n'étaient-ce pas ses adversaires du djebel, le jour de l'encerclement, et de la blessure de Valade ? Ils en avaient tout l'air avec leurs tenues kaki. Mais son attention fut détournée par le cri d'un gosse à brassard, plus grêlé encore que Mailly, qui sautait d'une camionnette, et, fusil appuyé au mur, un drôle de fusil, commençait le feu.

Les balles, aussitôt, écrétèrent le mur. Le cadet F.F.I. cependant rentra à peine le cou.

— Ce n'est pas ta place, mon petit gars !

— Et vous, c'est la vôtre ?

L'intensité du feu dispensa le Reître de s'expliquer. Mais il ne put pas forcer l'enfant à s'abriter avant l'arrivée des half-tracks chargés du nettoyage.

A côté du *Rezonville II* qui démarrait à nouveau dans l'odeur de poudre brûlée et les derniers feux de mousqueterie, le gosse, avec ses cheveux dépeignés, son brassard, son fusil à canards, courait, tout essoufflé :

— Emmenez-moi, mon lieutenant ?

Bussières le reconnut.

Bretagne fit semblant de lui tendre la main pour l'aider à monter.

— Emmenez-moi !...

Mais le grondement des chars couvrit la voix, et l'enfant, pour ne pas passer sous la chenille du *Wissembourg*, dut se jeter contre une porte.

— De la graine de guerrier, ce gosse-là, dit Bussières.

Sa religion était faite.

*
* *

L'heure d'après, Bussières cherchait encore le contact avec le peloton Borelli, dans la cohue d'un carrefour pavoisé, où ne manquaient que les lanternes vénitiennes et l'estrade de feuillages pour orchestre de bal de

Quatorze-Juillet. Mais n'était-ce pas le plus beau des Quatorze-Juillet ? Garcia avait pourtant son compte. Conduire depuis l'aube en respirant les gaz empoisonnés, fendre les foules refermées, stopper et repartir, indéfiniment, à travers une manifestation de rue, une émeute, redouter chaque angle de maison, tomber sur le coup dur, recommencer la foire avec un bout de chester et force verres de rouge avalés au vol, n'était pas un régime. D'autant plus qu'à plusieurs reprises, dans l'étouffement de la cohue, la touffeur dégagée par les tôles, et l'équipement de la journée, l'homme avait ressenti la courbature, le frisson de la malaria.

— Alors quoi ? ce n'est pas fini ?

La chaleur du char surchauffé, de la foule, donnait la fièvre.

— On va boire un bock ?

Pelant son museau boursouflé par le coup de soleil du gazoil, Bretagne guignait le bistrot bleu derrière ses fusains, où les gens s'attablaient autour des canettes de bière.

— Chocolats ?

— Cigarettes ? mendiaient les gosses agrippés aux flancs des chars.

Pour la joie d'un Cahuzac crasseux, efflanqué par sa course depuis le Tchad, un accordéon de banlieue préludait à la « Java bleue », bleue comme le point d'eau du bistrot assoiffant. Un blessé au ventre râlant fendit avec peine la foule, en travers du capot d'une Jeep. Lacassagne signalait, râclant du bas la sueur de son front chauve : réservoir presque vide. Au *Rezonville II* on en était au même point. Mailly sortit sa tête migraineuse. Par bonheur, le lieutenant revint :

— On bivouaque !

Mais il fallut auparavant d'ordre du capitaine, « se ranger des deux côtés de la chaussée, sur les trottoirs, à des intervalles de trente mètres ». Il en avait de bonnes, le capitaine. Où les trouver, les trente mètres d'intervalle ? Les chars et les camions s'étaient à nouveau jetés l'un sur l'autre, emboutis.

— Qu'est-ce que tu fous-là, en pleine chaussée ?

— Bleusaille !

— Tu apprends à conduire ?

Sous les yeux des filles qui semblaient attendre le bal, dans les cris, les rengaines d'accordéon, les conducteurs s'injuriaient comme des chauffeurs de taxi. Puis, harassés, ils renonçaient. Bussières, cependant, voulant ranger son peloton, s'entêtait, à coups de jurons. Il abattit enfin sa large patte sur l'épaule de Garcia, et fit mine de l'éjecter de son trou de guignol :

— Descends de là, je gare tout seul !

Bonne façon de rendre à « l'Espagnol » le liard de vie qui lui restait. A la nuit, les cinq chars étaient rangés sur le trottoir. Des éclairs traversaient le ciel, avec des explosions lointaines. Mais le harassement était plus fort que toute angoisse. Même lorsque le motocycliste passa, annonçant que Dauvergne était à Paris, et qu'on entendait les cloches de Notre-Dame, Bussières l'envoya au diable. C'était pourtant la vérité. Poussant sa pointe d'éclaireur, le chasseur de buffles du Tchad venait à cette heure de nuit de faire une entrée de film d'aventures dans le salon de l'Hôtel de Ville, illuminé pour

le grand Quatorze-Juillet. Les cloches de Notre-Dame avaient pris leur volée.

— Je vous assure, mon lieutenant, ce sont les cloches, fit Mailly.

— Tu rêves.

— Je vous jure que ce sont les cloches.

— Peut-être... Le vent arrive de Paris.

Bussières, contre son épaule massive, sentit le cœur de l'étudiant battre à coups pressés sous sa poitrine maigre. Et le sien, si lent à s'émouvoir, si profondément abrité, se mit à répondre.

X

La brume inspirée, brume de cheminées d'usine, de banlieues, d'églises, de palais et de parcs étouffés par la respiration des maisons prisonnières, le nuage éternel qui pèse sur Paris, qui en présage au bord du ciel l'approche, montait de l'horizon brouillé des réseaux, des pylônes, des marronniers roussis, des pavillons sous bois, des jardins maraîchers, et des routes venues des provinces et des villes mineures pour libérer, retrouver la source de toute vie. S'il était vrai qu'à la faveur d'une nuit de miracle le vent en eût porté la volée solennelle, la volée des nouvelles Pâques, les cloches de Notre-Dame depuis lors s'étaient tues.

Debout dans sa tourelle, le front nu, Bussières observait le nuage émouvant, et il se recueillait, sans nul besoin de la parole de Beaugency : « Nous allons exaucer le vœu. » Les pieds fermement appuyés au plancher de tôle, il se sentait la force de renverser à lui seul les destins. Le *Rezonville II* descendit du trottoir sur son ventre écailleux de monstre et faillit écharper la Jeep du capitaine, toute grisée, et qui battait pavillon neuf.

— Objectif : le Panthéon ! Par le Lion de Belfort.

Les noms aussi avaient leur rôle. Naïvement, l'écolier qui survivait sous l'armure du Reître pensa à La Tour d'Auvergne, aux Marceau, aux Guynemer, du Panthéon et au Défenseur de Belfort, et, par enchaînement, aux Bussières de tous les temps. Ce n'était pas souvent que Bussières évoquait ses aigles. A ses pieds, Garcia, rassuré par sa nuit — plus de frisson, la seule crasse du cambouis, de la sueur et de la poussière — hurlait « Paris, c'est une blonde », la chanson de marche du char. Bussières alors se rappela et se réjouit : à la faveur de la nuit, dans la tourelle où ils étaient serrés l'un contre l'autre, Mailly lui avait enfin confié son secret. A deux pas du Panthéon, rue Le Goff, une jeune fille l'attendait, qui était la blonde de la chanson, et sa fiancée. De ceux du *Rezonville II*, l'étudiant était le seul à être attendu par une âme, dans la ville dont le vent pluvieux apportait l'odeur.

Tonnerre sur tonnerre, les chars foncèrent à l'aveuglette. La fête inouïe recommença. De plus en plus folle, la foule qui étranglait le parcours de sa double haie se jetait en avant, et, se refermant sur ses proies, escaladait les Sherman, les coiffait :

— Les voilà !

— Vive de Gaulle !

— Vive la France !

— Crois-tu qu'ils savent qui nous sommes ? disait Garcia.

Qu'importait ? Le vin bleu ruisselait sur le flanc des chars, sur le ripolin des tourelles, et jusque dans le cou des libérateurs. Les filles aux courtes

jupes, aux cheveux plats, poussaient des cris de scenic railway ou d'autodrome. Une bataille de confetti n'allait-elle pas s'engager entre elles et les chars couverts de fleurs ? Au-dessus des drapeaux et des têtes, les canons promenaient leurs gueules de tourelles de carton-pâte. Impossible de prendre la moindre précaution. Bussières décroisait les bras pour attraper au vol une bouteille. Le ripolin blanc de la tourelle était assez maculé déjà. Sous son masque de carnaval, tout crevassé, Bretagne restait bouche bée. Ces Parisiens, mais quels sauvages ! A l'intérieur, Mailly pestait de ne rien voir.

Porte de Gentilly, la partie semblait déjà gagnée. Le soleil éclipsé apparaissait enfin. Les radios avaient enfin séché, et elles se mettaient à donner, ajoutant à l'atmosphère de kermesse les voix des haut-parleurs, même les airs de danse destinés à faire patienter les foules des arrivées des dimanches sportifs :

— Les voilà !

— Vive Roosevelt !

— Vive de Gaulle !

On eût dit des Lapébie, des Le Grevès, casquettes blanches et guidons thermos, défigurés, noircis par la fatigue et la poussière.

De la foule en délire aux équipages des chars, le duel de joie n'était pas égal, certes. La déception du public était grande à voir ces libérateurs harassés, le nez mangé par des coups de soleil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Comme ils sont fatigués !

— Tu crois que ce sont des Français ?

Et non ! Des Peaux-Rouges ou des nègres, peut-être ? sacrait Bussières, qui pourtant avait coiffé son calot de cuirassier, pour avertir. Garcia, épuisé, fiévreux, laissait tomber les bras. Depuis le temps qu'on roulait, avalant la fumée d'huile, la poussière, nez et lèvres crevassés par le coup de mazout, cœur harcelé par le ferraillement, du cambouis jusqu'aux coudes, pouvait-on avoir d'autres gueules que ces gueules noires de soutiers ?

Les fleurs n'en continuaient pas moins à pleuvoir. Pour y répondre, Bussières retourna ses poches. Mais il avait lancé jusqu'au dernier de ses bonbons américains. Soudain, une jeune fille aux cheveux blond cendré, blouse blanche et jupe écossaise, et qui naviguait sur les épaules de la foule, une bouteille de champagne à la main, aborda le *Rezonville II*. Elle brisa sa bouteille contre le blindage, à la façon dont on baptise les navires, et, parvenue à la hauteur de Bussières, sous les acclamations, se lia à lui comme un drapeau.

Ce ne fut qu'un cri :

— Vive l'Amérique !

Merci ! Personne n'avait crié « Vive le Reître ! ». D'ailleurs, le monocle était tombé dans l'embrassade. Le visage désarmé de Bussières se trahissait, son visage humain, marqué de violentes traces de rouge à lèvres. Mais quelle enfant ! Pour la joie de la foule, la jeune fille voulait maintenant rester sur le char, accrochée au bras nu du guerrier. Un peu rudement, Bussières se dénoua, et la déhala, tandis que Garcia ouvrait la cohue de la rue Saint-Jacques, avec son cri de conducteur arabe :

— Balek !

— Midi dix, fit Mailly, mettant sa montre à l'heure.

L'étudiant avait l'air de sortir du métro « Saint-Michel » pour un cours ou pour un rendez-vous de l'autre vie. La foule tournait autour des chars arrêtés, les touchait. Qu'importaient les coups de fusil qui claquaient au-dessus des feuillages roussis, le long des toits ? On était à Paris, au bout du voyage, à Paris, place Saint-Michel.

Les cheveux tout gris maintenant, gris de poussière, le monocle trouble, la joue encore sabrée de rouge à lèvres, Bussières cassait la croûte avec ses hommes, au milieu des gens émerveillés. Genoux tremblants, rompu par la fatigue, Garcia essayait pourtant de sauver la face, prenait les fleurs au corsage des filles, donnait des rendez-vous, s'épongeait : « A dix heures, jolie ! » « Il y aura bal ? ». Tandis que le sérieux Iglesias, levant le nez aux coups de feu — des pacos, comme à Madrid — demandait à Mailly où était la Cité Universitaire. Car tout pour lui se reportait à Madrid, la ville exemplaire. Aubier, l'inspecteur d'assurances, téléphonait chez lui du bar-tabacs.

Mailly consulta encore sa montre.

— Alors tu sors, ce soir ? lui fit Garcia.

Seul Bretagne humait l'air de son museau tout crevassé. Pas de détecteur plus sensible. Si sourd que fût le son, il entendait, par-dessus les toits, la fusillade.

— Ce n'est pas fini, les gars, ce n'est pas fini.

La Jeep de Beaugency, plus illuminé que Jeanne au siège d'Orléans, se chargea de lui donner raison. Finie la fête : les Panther du Luxembourg mettaient en marche et sortaient. L'instant d'après, le peloton était en route. Monter le boulevard Saint-Michel dans un char de combat en guise d'autobus, saluer au passage les devantures familières, le rouge Dupont Tout est bon, la Source et ses voix toulousaines, le d'Harcourt du brave Queyroi, ne manquait certes pas de sel. Mais les trottoirs étaient déserts. Et les 88 attentaient à l'arrêt de l'AX.

— Stop !

Garcia avait déjà freiné.

— Vu ?

— Vu, fit Mailly à l'interphone.

A travers la grille dédorée du Luxembourg, un Panther se démasquait avec une précaution de bête trop lourde.

La proie était pour l'étudiant rendu à son quartier, et qui y rentrait en sauveur. Un seul coup de pédale, et le Panther, surpris avant d'avoir lui-même vu, explosa, avec un nuage de fumée noire, une flamme jaune au soleil.

— Mouché !

Mais la grille se referma, comme elle le faisait autrefois sous la main du garde du soir, après l'avertissement du clairon aux bonnes d'enfants, et aux étudiants attardés. Et les monstres qui avaient failli sortir à leur tour, sur leurs ventres squameux, restèrent terrés près des manèges, et du bassin où glissaient jadis les voiliers. Déjà, Bussières avait bondi, et, des deux mains, sans souci des coups de feu qui partaient des massifs, se mettait à secouer la grille.

— On va vous aider, mon lieutenant !

— Allez, toi, donne un coup de main.

Trois ou quatre F.F.I. descendant des toits sortaient d'un couloir, et offraient au soldat leurs services.

— On connaît le coin, nous.

— Méfie-toi de la serre.

— Je te dis qu'il faut passer par le jeu de boules.

— Si on faisait la courte échelle au lieutenant.

Un autre civil à brassard s'abattait contre le poteau d'arrêt des autobus, et faisait sur le trottoir une croix noire et blanche. Cependant sous les coups de feu, le joueur de boules du Luxembourg, le tapissier du Sénat, l'aide-cuisinier de chez Foyot continuèrent à discuter autour du Reître.

Mais Beaugency surgit, avec sa Jeep :

— Bussières ? Vous êtes ridicule, mon vieux. Et vous allez vous faire descendre.

La scène lui avait déplu. Il tapotait sa guêtre à la cravache.

— Le P.C. va leur envoyer un parlementaire. Venez.

Bussières n'aimait pas être ainsi rappelé au pied. Et le préjugé de son chef l'indignait.

— Je serais entré, avec ces types, grogna-t-il.

Les S. S. du Luxembourg avaient capitulé, à la fin de l'après-midi, entre les mains d'un parlementaire du P.C. Mais Bussières se consolait, car il avait auprès de lui Lemoine, retrouvé dans une cohue de half-tracks en route pour leur cantonnement du Jardin des Plantes. Faute de pouvoir prendre un verre à la terrasse du d'Harcourt, comme dans la vie, les deux compagnons du Bois Moulin étaient étendus près du *Rezonville II*, sur l'asphalte, et la tête appuyée à l'entrée de l'ancien dancing de la maison. C'était là qu'autrefois, lorsqu'il sortait de Sainte-Barbe, Bussières accompagnait Gentiane, ainsi nommée à cause du bleu vif de ses yeux. Il la laissait danser, et s'échappait pour respirer et faire avec le marchand de journaux du kiosque un bout de causette.

— Un nerveux. Il me disait déjà : vous verrez que vous devrez remettre ça, comme nous, les vieux de 14.

— Comment se peut-il qu'on sente toujours la guerre venir, et qu'on ne fasse rien pour l'empêcher ? réfléchit Lemoine à haute voix.

C'était sa marotte.

Des garçons couraient encore le long des toits, chats de gouttières. Bussières n'aurait pas voulu en voir un se décrocher, et traverser les feuilles. Il raconta l'histoire des F.F.I. du Luxembourg et Lemoine en fut soulagé. Car il avait pu craindre la réaction de l'officier de carrière.

— Ils ont de la chance, eux. Ils ont déjà fini. Leur pays est sauvé.

En effet, le tapissier et le joueur de boules, et l'aide-cuisinier, avaient libéré leur pays, le quartier du vieux Palais du Luxembourg. Lemoine les enviait, lui qui faisait la guerre pour l'autre, pour le grand, et n'était pas au bout. Vient la fatigue.

— Il faudra que vous connaissiez Mailly, fit Bussières, après un silence.

La conversation tombait ainsi dans des trous, épuisée. Cependant, les deux compagnons ne pouvaient pas se séparer. Lemoine songeait à Mailly, à sa belle aventure.

— Descendre un Panther, à l'endroit où il allait étudier ses cours, les pieds sur une chaise, est-ce qu'il se rend compte de sa veine ?

— Un beau coup.

— De quoi remplir une vie, oui. Avec ça, il peut se passer de ses galons de margis, et de sa citation.

— Je pense bien.

Le Reître n'y eût pas contredit. Pour lui-même, il n'ambitionnait guère plus des palmes ni des étoiles, qui souvent, ne servaient qu'à motiver celles des supérieurs, et dont les motifs usés portaient à faux.

— Il sera récompensé, lorsqu'il reviendra, la guerre finie, et qu'il verra ses camarades étudiants descendre ce trottoir avec leurs livres, sûrs de pouvoir travailler, faire des projets d'avenir, continua la voix sérieuse de « l'aspi ».

L'instituteur Lemoine pensait au pays de sa tentation, le quartier studieux, à peine délivré, et invisible dans la nuit, mais présent, déjà prêt à revivre : la Sorbonne, les bibliothèques, les chambres d'hôtel modestes, leurs veillées.

— C'est beau, Paris.

Bussières se taisait, sentant la pauvreté du sien. Mais jamais il n'entendait Lemoine sans s'enrichir obscurément.

Lorsqu'il fut seul, son cœur se gonfla d'il ne savait quel amour, quel orgueil. Mailly était auprès de sa fiancée. Le *Rezonville II*, ayant rempli sa tâche, dormait, son canon tombé de sommeil. Mains nouées sur son gros ventre dessanglé, Bretagne le paysan ronflait. Maréchal se plaignait comme un enfant qui rêve. Le front de Gracia brûlait de fièvre. Une lumière inexplicable s'élevait de la ville éteinte.

XI

Bussières et Lemoine traînaient leurs guêtres rue Soufflot, avec Mailly, qui n'étrennait pas encore ses nouveaux galons de maréchal des logis conquis contre le Panther du Luxembourg. Instituteur et étudiant, depuis une heure à peine qu'ils se connaissaient, s'entendaient au mieux, et ne s'apercevaient même pas qu'ils tournaient indéfiniment par la rue Saint-Jacques, la place de la Sorbonne, et le boulevard Saint-Michel, sans même s'asseoir à la terrasse du Capoulade. Le Reître suivait, assez fatigué par cette promenade sous les portiques. Depuis qu'il s'était fait rappeler à l'ordre par le sire de Beaugency, il avait renoncé à la cravache, par réaction contre le chef dont elle était aussi l'attribut, et, de fait, il ne devait plus la porter de toute la campagne. Mais une cravache occupe les doigts, et le cavalier ne savait plus que faire de ses mains. Tant pis pour lui s'il avait adopté lui aussi le Quartier Latin pour son retour. Lemoine et Mailly s'arrêtaient, regardaient les premiers bouquins risqués à l'air nouveau, et poursuivaient leur entretien.

— Vous n'avez pas voulu aller défiler ? fit cependant « l'aspi ».

— Pensez-vous, avec cette pagaïe. Les chars ne pouvaient même pas s'aligner, au-dessous de l'Etoile. Les civils les prenaient d'assaut !

Mais que croyait Lemoine ? Que son compagnon du Bois Moulin n'était bon que pour défiler, et faire face à droite devant un étendard ? Tous pareils, les intellectuels. Dès qu'ils se retrouvaient entre eux, ils renouaient leur

maçonnerie. Le long des rideaux baissés, Lemoine et Mailly discutaient : Paris libéré, la France spirituelle allait revivre. Mais ils n'étaient pas d'accord sur la fin de la guerre, que l'étudiant espérait pour la rentrée de novembre, ni sur l'enseignement moderne, ni sur le point de savoir s'il faudrait faire confiance à la jeunesse allemande.

Bussières s'ennuyait, et l'inavouable sentiment qui avait été le sien, son sentiment intime de soudard, se rappelait à lui : la guerre tuait le temps bien mieux, plus agréablement que les palabres, heureusement qu'elle n'était pas finie... Aussi fut-il content de retrouver au coin du boulevard studieux, le bivouac, et la soldatesque. Le *Rezonville II* dressait vers les nuages son canon déjà décoré du second cercle blanc. Bretagne, en armes, relevait Maréchal à la garde du char, Mailly lui-même redevenait le nouveau maréchal des logis. Garcia, ayant rangé son accordéon trop ingrat, s'apprêtait à « sortir », comme autrefois une recrue après la soupe de cinq heures. Où irait-il ? jusqu'au quai, tout au plus. Depuis qu'il voyait la faveur de Mailly, Garcia était jaloux et il ne crânait plus. Il venait de se disputer avec Iglesias.

Lorsque Lemoine fut parti rejoindre sa section au Jardin des Plantes, Mailly demanda à son chef :

— Qu'est-ce que vous faites, mon lieutenant ?

Bussières, après avoir dit non, ne pouvait plus se joindre à Saint-Germain et à Serres-Leroy qui allaient « du côté du Fouquets ». Aussi accepta-t-il d'aller dîner avec Mailly, chez la fiancée de celui-ci. Emmenant son lieutenant par la rue Saint-Jacques enfiévrée comme un soir de Quatorze-Juillet au moment des bals de carrefours, l'étudiant crut nécessaire de s'excuser :

— Nous comptons nous marier tout de suite après la guerre. En novembre.

Novembre, c'était vendre la peau de l'ours, pensa Bussières. Mais la précaution surtout lui portait sur les nerfs. Pourquoi Mailly insistait-il sur le mariage ? Bussières n'imaginait pas la gêne qu'il pouvait encore inspirer à ses hommes. On avait beau vivre en roulotte avec lui, savait-on ce que dissimulait son monocle d'officier ancien régime, quel préjugé de l'âge des cavernes — le mot était d'Iglesias — on risquait de blesser chez lui ?

La glace allait pourtant casser. Y avait-il en effet moyen de résister aux gens rentrés chez eux après les acclamations des Champs-Elysées, et qui avaient la bonne fortune de voir passer devant leur porte deux « division Leclerc », et une telle gueule d'officier ? Il fallut boire à chaque pas, trinquer chez le marchand de charbon, et au bistrot des « Deux Amis », à la lumière des chandelles. Les concierges de la rue Le Goff, puis les locataires du premier, voulurent à leur tour traiter les héros. Le bruit s'était répandu dans l'immeuble qu'il s'agissait des vainqueurs du Panther du Luxembourg. Si bien qu'au moment où Geneviève ouvrait sa porte, et, toute rose, tendait la main au lieutenant, un vieux monsieur à rosette intervint, qui s'excusa sur sa tenue et sur sa mine : il usait sa redingote de jadis, et était sous-alimenté, onze cents calories à peine, précisa-t-il. Mais il avait toujours gardé une bouteille de Mumm Cordon Rouge pour la boire avec les libérateurs, une bouteille qu'il portait sous son bras gauche, et qu'il fallait boire sur le pouce, car ses jours — les jours du donateur — étaient comptés. On la but.

— Vive la France !

— Vive l'Amérique !

— N'oublions pas, messieurs, la fidèle Angleterre, fit le vieillard. Ni Delcassé. N'oublions jamais Delcassé.

Les gens empilés dans la cage de l'escalier poussèrent des hurrahs. Un perroquet cria. Au moment des rillettes, le Reître était déjà de la plus belle humeur, et déplorait que le maréchal des logis Mailly ne fût pas plus fier de ses nouveaux galons, ni de sa citation de premier tireur, qui allait venir. Il fallut trinquer à la double victoire, à la triple victoire, avec la libération de Paris. Triple toast. Quelle chance il avait, Mailly, d'avoir fiancée pareille ! Avec sa haute taille, son corps mince et robuste, large d'épaules, ses yeux d'un gris si calme, Geneviève méritait mieux que ce garçon migraineux, aux longs cheveux de violoniste. Elle l'écoutait avec admiration. Entre les deux pourtant, Bussières, même au point de vue des études, eût décerné la palme à Geneviève. Elle finissait sa médecine, et faisait du laboratoire. Elle pensait à l'Institut Pasteur. Et lui, le baroud fini, se retrouverait avec sa licence en droit dans sa poche, autant dire rien.

Jamais cependant le Reître ne s'était senti si détendu, si bienveillant. Ce n'était pas le ton de ses beuveries. Malgré lui, sous les douces bougies, il se laissait prendre à un climat inhabituel d'intimité, d'intelligence. De son nuage, il écoutait les projets d'avenir. Mailly avait dit vrai, tout au moins pour la cérémonie civile : ils allaient réellement se marier, Geneviève et lui. Quand et où ? Bussières s'offrit à être leur témoin. Lemoine aussi devrait assister au mariage. Quelques alcools encore, et Mailly prit dans un tiroir quelques vers écrits sous sa guitoune, et qu'il se mit à lire. Des vers sur la mort du soldat, qui obligèrent le Reître à ôter son monocle. Aussi finit-il lui aussi par se plaindre, reprochant à Geneviève de ne pas l'avoir encore embrassé. Tout le monde pourtant s'était embrassé, en buvant le champagne sur le palier. C'était le moins, pour la libération. N'entendait-on pas des accordéons, une rumeur de fête ? Paris sauvé était en joie.

XII

A peine le bivouac du *Rezonville II* s'était-il réveillé que la Jeep du capitaine de Beaugency fut là, la Jeep qui ne dormait jamais. Mauvaise nouvelle. Depuis minuit les coups de téléphone S.O.S. se succédaient. Les Allemands descendaient du nord, et même du Pas-de-Calais. Ils cernaient les mairies de banlieue libérées et pavoisées pour la fête, massacraient les F.F.I. et exécutaient les otages. Leurs chars approchaient déjà d'Aubervilliers. La contre-offensive, pensa Bussières, qui en lui-même ne parvenait pas à admettre la reculade sans combat de la Wehrmacht. Il fallait se porter, et sans désemparer, à la rencontre de l'ennemi.

— Direction Le Bourget !

Ce n'était plus l'ordre de marche administrative pour un objectif à quelque deux cents kilomètres de là, Maubeuge ou Mézières. Dans son imagination nourrie de vignettes de bataille, Bussières évoqua le Bourget de 70, les fusiliers marins cuirassés de peaux de mouton, et armés de chassepots à baïonnette.

— Je ne prends pas l'avion, moi ! grognait Garcia, en trempant sa figure amaigrie dans une écuelle d'eau savonneuse. La pompe ne fonctionnait pas.

Il aurait eu pourtant bien besoin d'éclaicir ses idées. Car, à l'entendre, il avait dansé tard dans la nuit, et donné trois ou quatre rendez-vous à des filles, pour la journée qui s'annonçait sur les premières rousseurs du Luxembourg, une journée déjà étouffante. Quant à Mailly, il griffonnait sur son genou un mot pour Geneviève, s'excusant. Impossible d'aller à bicyclette avec elle voir ses parents en banlieue. Il devait remettre à plus tard la promenade projetée. Déjà Garcia escaladait son trou, cependant que Bretagne grommelait ses imprécations.

— Qu'est-ce que tu grognes ? Allez, grimpe !

Le lieutenant se hissa dans son tourelleau, après avoir une fois de plus envoyé promener son casque américain d'hydrocéphale, et le char emmenant tout le peloton passa la Seine, puis monta la rue Lafayette. Encore un parcours d'autobus. Vainement Bussières s'efforçait de penser à une belle entrecôte au « Cochon d'Or » — on était sur la route — et de faire partager cette convoitise à Bretagne. Le paysan devait être en proie à ses terreurs, et l'officier lui-même ne croyait plus au miracle de la soirée. Non qu'il craignît pour sa propre vie. Les vers de Mailly sur la fin du soldat ne l'avaient touché que pour le souvenir de Mostefa, de Rabah, de Passereau surtout. En prédisant à ce dernier une existence interminable, la chiromancie de Garcia avait fait faillite, et, depuis le Bois Moulin et la charge de Si Saïd, le Reître se croyait immortel.

La journée cependant s'annonçait orageuse et traîtresse. On n'aurait pas pu rabattre les panneaux sans étouffer. Or le soleil tapait dur sur les têtes. Bretagne rôtissait et épluchait sa gueule de brûlé. Mailly devait penser à sa fiancée. Vers la Porte de la Villette, la fête néanmoins reprit, le Quatorze-Juillet d'antan. Il n'y manquait que l'orgue et les coups de sirène des manèges, et l'odeur de caoutchouc roussi des autodromes.

— Vive la France !

— Vive Leclerc !

La foule savait à présent d'où venaient les libérateurs, et quel était le chef dont allait commencer la légende.

Trois heures d'attente, au plein midi. Même à la guerre, on attendait. C'était l'Armée. Un boucher, devant la boutique duquel le *Rezonville II* était venu chercher l'ombre, invita l'équipage à partager une grillade épaisse et bleue, et deux litres de rouge. Après quoi, les cinq hommes remontèrent à bord.

— On va au monument du Bourget, annonçait en effet la Jeep aboyeuse. Drôle de voyage.

Une automitrailleuse de spahis flambait devant la foule, avec une fumée dont le soleil buvait les flammes. Comme le *Rezonville II* s'ébranlait, avec son ferraillement de chaînes de damné, une compagnie d'infanterie débarqua sur le trottoir d'en face, rappelant l'arrivée de la troupe dans une grève de jadis. Même attroupement houleux, même émotion, même fracas de rideaux de fer brusquement baissés par la peur.

Blanc-Mesnil ouvrait le désert. La gare de l'aérodrome était morte, interdites les routes du monde.

— Fermez les panneaux, ordonna Bussières.

Garcia cracha une épluchure de cacahuète, et rabattit sur sa tête le pan-

neau. Juste comme l'officier condamnait le sien, une giclée de balles de mitrailleuse miaula. Une bouffée d'air chaud monta dans la tourelle. Bussières ne garda que son gilet de peau, déjà collé par la sueur aux épaules. Bretagne avait dû en faire autant, car on reconnaissait son odeur de renard, mêlée à celle de la peinture chauffée. Malgré le coup de chiffon à la potasse, le ripolin blanc gardait encore les traces du vin jailli des bouteilles cassées.

— Tes obus, rappela le lieutenant, qui venait de coiffer son casque à écouteurs.

Bretagne avait dégagé quatre ou cinq obus.

— Trous de tireurs, mon lieutenant, signala Garcia à l'interphone.

— Vu.

On les voyait assez, les pièges.

Sur la droite, les chars de Saint-Germain se déployaient, avec leurs panneaux roses, casaques de rallye. Le canon allemand donne, et Saint-Germain vira de bord, sous les impacts qui soulevaient vers le soleil des fusées de poussière.

— Stop !

Feu. Mailly riposta sur les coups de flamme des départs, cependant que Maréchal fauchait devant, par rafales de mitrailleuse.

— Touchés ! cria Bretagne, qui, à chaque heure de sa vie, attendait le 88 fatal.

Deux chocs, accompagnés de gerbes d'étincelles dans le champ des périscopes de bord, faisaient en effet retentir coup sur coup le blindage.

— Du 37 seulement. Ne t'en fais pas, petit.

Ce n'était que du 37, juste bon pour abîmer le périscope du lieutenant. Il y avait des périscopes de rechange à en revendre. On suffoquait. Bussières aurait voulu faire sauter le panneau, respirer. Mais la voix de commandement de Beaugency ordonnait, sur les antennes de radio :

— Nettoyer le secteur au-delà des maisons !

Vers la bicoque d'où partaient les 88, les pelotons Saint-Germain et Bussières avancèrent. Le char de tête de Saint-Germain plongea dans un pli du terrain, sous le feu d'artifice des balles traçantes, pâli par la réverbération du soleil.

— Déchenillé ! signala la radio.

Le char de Saint-Germain, chef d'escadrille, se portait au secours de l'épave, et disparaissait à son tour, avalé par le pli herbeux.

Ce fut alors que, sur la longueur d'ondes n° 4, la voix si snob de Saint-Germain se mit à parler, comme elle l'aurait fait au micro d'un reporter à l'arrivée d'un cross ou d'un military :

— Allo, mon capitaine ?... Ici, lieutenant Saint-Germain... Le groupe d'Allemands de la bicoque se rend. Il a hissé le drapeau blanc. Je...

Mais la voix fut coupée.

— Avance ! ordonna Bussières à Garcia.

Le *Rezonville II* bondit. Alors, sur le grésillement du circuit, on entendit, reconnaissable, le grand râle. Bussières fut tenté de couper, à cause de ses hommes. Mais, sous les explosions, une autre voix venait à la relève :

— Mon capitaine ? Ici le maréchal des logis...

On devinait la scène masquée par le pli d'herbe. Son lieutenant assassiné par les Allemands au drapeau blanc, le tireur du char de Saint-Germain sor-

tait à son tour, arrachait le micro au mourant, pour continuer à rendre compte.

Maix la voix fut à son tour coupée. Un autre râle. L'homme tombait.

Piège des drapeaux blancs surgis de toutes parts. Des fusillades à bout portant cueillaient les hommes sautant des chars.

— En avant, et nettoyez tout ! hurla la voix de Beaugency.

— En avant ! Salauds, bande de vaches !

La colère, une de ces colères qui lui nouaient les mâchoires et le faisaient trembler, venait de s'emparer du Reître. Mais, désormais, il n'aurait plus un cri, il n'aurait plus que le geste de tuer. Du poing, il fit sauter le panneau au-dessus de sa tête. Il se dressa dans le soleil et les rafales. Ce fut pour voir Cahuzac, l'homme du Tchad, lui-même surgi du tourelleau du *Bitche*, s'abattre sous une décharge de mitraillette. Le chargeur du *Bitche*, fusil au poing, s'élança à son tour, et boula dans l'herbe roussie.

Nu-tête, torse nue, Bussières bondit. A sa rescousse, Borelli et Iglesias s'élançaient de leurs bords.

Après un mouvement d'hésitation, Bretagne lui-même se décrocha, et sauta, dans l'échauffourée et les cris.

Cependant, enlevé par les bras de Garcia, le *Rezonville II* se ruait sur le trou d'homme du piège à bazooka, écrasant comme vers les deux Allemands qui essayaient d'en sortir, et avaient déjà la tête dehors. Leurs débris devaient rester jusqu'au soir pris dans la maille des chenilles, et pénétrer le char d'une odeur inexplicable.

Vengeance du *Rezonville II*, car, en avant, son chef heurtait dans le soleil des balles invisibles et, lâchant son revolver, tombait sur le côté. Comme dans les images, Iglesias et Bretagne mettaient un genou en terre sous les rafales, et se penchaient sur le corps du Reître tombé.

*
* *

Adossé au mur d'un hangar, Bussières attendait d'être évacué. Avant d'être blessé, il avait eu la joie d'abattre à bout portant deux Allemands, dont le second, en s'effondrant, était venu lui embrasser les genoux, et de venger ainsi l'assassinat de Cahuzac. Dans l'instant, il avait senti le double coup de poing à l'épaule, puis à la cuisse. Mais ses blessures lui avaient laissé sa lucidité. Cependant la fièvre maintenant venait, avec ses brumes, et les choses pour lui avaient l'air de se passer hors d'atteinte, et sur des plans défigurés.

Tout près flamblait une énorme torchère, un half-track de l'infanterie, dont les fumées éclipsaient le soleil. Des chars rentraient, qui avaient des formes d'éléphants chargés de dépouilles sacrées. Celui de Saint-Germain venait le dernier, à l'allure d'un char funèbre. Au tourelleau, un homme qu'on n'avait jamais vu. Beaugency descendu de sa Jeep, au garde-à-vous, saluait le corps. Et comme tout cela se passait dans un autre monde, on voyait son visage pleurer, son visage de chevalier au heaume.

Des hommes gris, désarmés, et qui n'avaient plus l'air de soldats, étaient alignés le long des deux maisons. Entre les explosions du half-track qui continuaient à sauter, avec ses obus de mortiers, la voix de grand-prêtre de Beaugency parlait pour l'autre monde, derrière les soleils, derrière les fumées des torchères :

— Vous allez être fusillés pour félonie... le drapeau blanc...

Elles-mêmes, les rafales des pelotons d'exécution parurent si lointaines qu'elles semblaient n'avoir aucun lien avec la scène, ni avec la théorie funèbre des chars, d'où les morts descendaient raidis.

Beaugency s'en allait, de dos. Bussières aurait voulu le rappeler, comme si la présence du chef eût conjuré des signes plus funestes. Il fit effort contre la buée de l'évanouissement :

— Donne-moi une cigarette...

Mais avant que l'homme étendu à côté de lui eût réussi à atteindre ses cigarettes, le blessé sentit sa tête se perdre.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, ce fut pour voir devant ses pieds, comme un gros plan de cinéma, en plus monstrueux, une file de demi-bottes allemandes, les dépouilles des condamnés. Une fille qui avait l'air ivre s'en approchait, et essayait d'en voler une paire. Un soldat la repoussait à coups de crosse. La fille hurlait au soleil. Tout près, si près de sa tempe qu'il eut une angoisse d'écrasé, Bussières vit alors passer la roue d'une camionnette. Penché sur l'aile de la voiture, un civil à brassard refusait son arme à une espèce d'infirme à moustache de rat qui tenait par le bras un prisonnier gris vert. Celui-ci, un enfant, blessé déjà, la chemise déchirée, essayait de protéger de son bras valide son visage.

Bussières tâcha de se redresser, mais il retomba, invectivant en vain, et le mal, cette fois, lui arracha une plainte.

Revenu à lui, dans une brume encore plus chaude, et qui avait un goût de sang, il vit un gros officier décoré de la Croix de Fer, aux yeux de grenouille, traîné par les poignets, suppliant. Mais le ciel s'ouvrait quelque part, car une voix intervenait :

— Ça suffit ! Lâchez-moi cet homme !

C'était « l'aspi », le lieutenant Lemoine qui sautait d'un half-track chargé de blessés. Pour remercier son sauveur, l'officier à la Croix de Fer lui tendit sa montre. Lemoine ne le repoussa qu'à grand peine :

— Mais qu'est-ce que tu crois ?

L'instant d'après, Bussières sentait se pencher sur lui la voix amicale :

— Bussières, mon vieux, qu'est-ce qu'il y a ? Il fallait m'appeler.

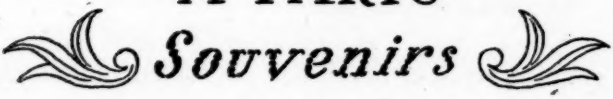
Les mêmes mains qu'au Bois Moulin le prirent alors sous les épaules, l'enlevèrent doucement :

— Attention, tas de brutes... Là.

JOSEPH PEYRÉ

(La fin dans le prochain numéro).

LE CHEVALIER GLUCK A PARIS



Le chevalier Christian de Mannlich a laissé sur la société de son temps des mémoires (inédits) extrêmement curieux qu'il avait eu la coquetterie d'écrire en français, bien que le français ne fût pas sa langue maternelle.

Sa famille était originaire du Palatinat, mais il était né, en 1741, à Strasbourg, où son père s'était fait une certaine renommée comme artiste-peintre, ce qui lui valut d'être appelé à Deux-Ponts par le duc Christian IV. Celui-ci, ayant remarqué les bonnes dispositions du jeune Christian Mannlich pour la peinture, se chargea de son éducation et l'envoya étudier cet art à Mannheim d'abord, puis à Paris, où l'amitié que Louis XV témoignait au duc obligeait en quelque sorte ce dernier à séjourner pendant six mois de l'année.

Le jeune artiste ne déçut pas les espérances qu'on avait fondées sur lui. Sous la direction de Vanloo, puis de Boucher, dont il devint l'élève préféré et l'ami, il ne tarda pas à se faire un nom. Grâce à son auguste protecteur, il eut ses entrées dans tous les salons et se lia d'amitié avec les célébrités du jour : Marmontel, Philidor, Le Kain, la Clairon, les frères Grimm, presque tous les encyclopédistes dont Diderot, qui le traitait comme son fils et qui lui aurait donné sa fille en mariage, si au dernier moment, celle-ci ne lui eût brûlé la politesse en s'enfuyant avec un commis aux fermes.

Vivant dans une société très policée, mais quelque peu dissolue, ce jeune Palatin devait nécessairement subir, lui aussi, l'influence du milieu où il exerçait sa profession. Malgré cela, la lecture de ses volumineux mémoires — qui sont plutôt une confession — nous laisse l'impression qu'il demeure moralement supérieur à son entourage. Beau garçon, d'une nature ardente et généreuse, il a instinctivement le culte du beau et lui-même ne tarde pas à devenir la coqueluche des plus belles Parisiennes.

En 1774, il est de nouveau à Paris avec le duc Christian, à une époque où Gluck, encore inconnu aux Parisiens, va révolutionner tout le monde musical de la capitale. Le célèbre compositeur, qui a déjà cueilli des lauriers à Rome, à Vienne et à Berlin, veut aussi faire la conquête de Paris. C'est là qu'il donnera la première de son *Iphigénie*, à laquelle il travaille encore à l'Hôtel de Deux-Ponts où le duc l'a logé dans un petit appartement attenant à celui de Mannlich qui devient presque aussitôt son confident et son ami et qui le restera pendant tout le temps que Gluck séjournera à Paris. Admis dans l'intimité de sa famille, Mannlich qui est aussi un excellent violoniste, note fidèlement tout ce qui le frappe, non seulement dans le domaine de la musique, mais dans le caractère du grand homme et dans le monde où tous deux, par un singulier concours de circonstances, ont été appelés à vivre côte à côte.

Ecoutons ce qu'il nous raconte du célèbre musicien :

OSEPH DELAGE

Le duc de Deux-Ponts, qui avait l'étoffe d'un véritable mécène, aimait les Français, mais détestait leur musique. C'est pourquoi il avait fait venir à Paris le compositeur Gluck, qui devait habiter l'Hôtel de Deux-Ponts pendant tout le temps qu'il lui plairait de demeurer dans cette ville où il désirait faire jouer son opéra auquel il travaillait encore. Comme il amenait avec lui sa femme, sa fille et son domestique, on lui aménagea un petit appartement complet à côté de la chambre que j'occupais moi-même.

Son opéra *Iphigénie* était déjà suffisamment avancé pour qu'on en fît répéter les premiers actes, ce qui n'allait pas toujours tout seul, non seulement parce que M. du Rollet se refusait quelquefois à substituer aux vers de Racine des mots qui musicalement convenaient mieux au compositeur, mais aussi et surtout parce que l'orchestre, les acteurs et les actrices ne savaient selon lui, ni chanter, ni déclamer, ni même tirer parti de leurs instruments. Leur amour-propre était blessé au vif, de devoir apprendre ces choses d'un maître allemand (avec un Italien ils se fussent certainement montrés plus dociles). Aussi madame Gluck tremblait-elle chaque fois que son mari se rendait à ces répétitions, qui auraient pu s'appeler avec plus de justesse des leçons de beau chant et de déclamation ; car c'était bien là ce qu'il s'efforçait d'inculquer à ces musiciens consommés, idoles des Parisiens, habitués aux applaudissements de leurs compatriotes et qui se croyaient de bonne foi les premiers artistes du monde.

Cette brave dame l'accompagnait aussi souvent qu'elle le pouvait pour l'empêcher de donner libre cours à sa mauvaise humeur et à son franc-parler, par trop germanique quelquefois, pendant ces tumultueuses répétitions.

Le public tout entier avait pris part à cette grave querelle et naturellement s'était déclaré en faveur de Lulli et de Rameau. Pour lui il n'y avait de bon goût et de beau chant que les leurs. Les choses en étaient là quand Gluck et sa famille vinrent s'installer dans le petit appartement de l'Hôtel de Deux-Ponts. Il avait une telle hâte de se retrouver parmi des compatriotes qu'il n'attendit même pas la mise en état parfaite de son nouveau logement. Nous allâmes le prendre avec la voiture de madame la comtesse [1], dans laquelle montèrent madame Gluck et sa fille qui lui furent présentées et qu'elle retint à dîner. Ravanelle profita de cette circonstance pour faire transporter le clavecin, les violons, les livres et tous les effets de ces dames de l'hôtel à leur nouvel appartement. En sortant de table Gluck, eut aussitôt l'impression d'être chez lui. Il se mit au clavecin, prit du papier et commença à composer en chantant en sourdine, mais avec une expression admirable.

1. La comtesse de Forbach, épouse morganatique du duc Christian de Deux-Ponts qui eut d'elle plusieurs enfants pour l'éducation desquels Diderot composa un « Petit traité d'éducation » (cf. *La Revue Rhénane* 1929).

Après avoir offert mes services à madame Gluck, en qualité de voisin et lui avoir montré ma porte à côté de la sienne, je me retirai avec Fontenet[1] pour laisser à ces dames le temps de ranger leurs hardes et leurs effets. Je venais pour la première fois de voir cet homme célèbre dont on parlait tant à Paris et si diversement. L'impression qu'il produisit sur moi fut si profonde et l'amitié qui nous unit pendant de longues années resta toujours si vive et si sincère que ses traits, ainsi que sa manière d'être, ne se sont jamais effacés de ma mémoire ni de mon cœur. Il y a environ trente-neuf ans que je l'ai perdu de vue et il me semble encore le voir et l'entendre.

Quiconque aurait rencontré Gluck, vêtu de son surtout et sur la tête sa perruque ronde, n'eût certainement pas reconnu l'homme supérieur, le génie musical qu'il était.

Portrait de Gluck
d'après Duplessis.

D'une taille au-dessus de la moyenne, sans être gros il était trapu, fort et très musclé ; il avait la tête ronde, la face large, vermeille et grêlée, les yeux étaient petits, légèrement enfoncés mais étincelants et pleins d'expression.

D'un caractère ouvert, mais vif et irascible, il avait un mal énorme à se soumettre aux règles de la politesse et aux usages reçus dans le beau monde. Féru de vérité, il appelait un chat un chat et choquait ainsi vingt fois par jour les oreilles délicates des Parisiens habitués à la flatterie et à ce commerce du mensonge qui a nom savoir-vivre.

Insensible aux éloges quand ils ne venaient pas de personnes qu'il estimait, il ne demandait à plaire qu'aux seuls vrais connaisseurs. Dans sa manière de témoigner son amour à sa femme, à sa fille et à ses amis n'entraient jamais la moindre manifestation extérieure, la moindre caresse. Il mangeait et buvait comme Gargantua, sans jamais s'attirer une indigestion ou de l'ivresse. Son égoïsme à table ne connaissait pas de borne et il ne se faisait point scrupule de toujours s'attribuer les meilleurs et les plus gros morceaux. Intéressé sans être avare, il aimait l'argent et ne s'en cachait pas.

Tel est le portrait, exact je crois, du célèbre chevalier Gluck.

Madame Gluck était, si je puis dire, le contraire de son mari. Chez elle s'alliaient la simplicité et la noblesse des manières à une grande délicatesse d'âme. Elle aimait, sans ostentation mais passionnément, son

1. Fontenet, frère de la comtesse de Forbach.

époux dont elle surveillait *le moindre* de ses pas. Elle avait, au plus haut degré, l'art de gouverner sans avoir jamais l'air de rien faire contre sa volonté.

Leur ménage était sans enfant ; mais il avait adopté la fille du lieutenant-colonel Gluck, un frère du compositeur. C'était une jeune personne de seize ans, grande, bien faite, d'une belle carnation, dont le visage ovale était éclairé par de jolis yeux bleus ; la bouche un peu grande était meublée de magnifiques dents éblouissantes de blancheur. Elle avait reçu une bonne éducation ; formée à l'école de son père et du fameux Mélico, dont elle avait pris le goût et la méthode, elle promettait de devenir une parfaite cantatrice.

L'impression que fit sur moi cette excellente famille pendant les longs mois que nous vécûmes ensemble et à une époque où l'âme est particulièrement apte à sentir, est demeurée toujours aussi vive et me permet de me la représenter aujourd'hui telle que je la voyais alors...

Nous soupâmes et dînâmes encore le lendemain chez madame la comtesse de Forbach ; mais Gluck ayant insisté pour avoir son propre ménage, afin de ne pas perdre de temps et de n'être pas obligé à faire toilette, nous invita, Fontenet et moi, à venir avec lui le lendemain matin manger de la choucroute, son mets favori.

Après dîner nous allâmes voir les deux chambres de son appartement, qui n'étaient pas encore prêtes. Nous y trouvâmes les ouvriers fort occupés et une jeune et assez jolie tapissière perchée sur le haut d'une échelle et collant la bordure autour de la tapisserie. Comme elle était bien au-dessus de nous et que son jupon était très court, je ne pus m'empêcher de la complimenter sur la beauté de ses jambes. Elle riposta fort bien à nos plaisanteries en fléchissant cependant un peu les genoux pour faire descendre le jupon plus bas, puis, s'adressant à Gluck, elle dit :

— J'ai une grâce à demander à monsieur le chevalier. Chez nous demeure, au quatrième, un petit bout de poète qui désirerait ardemment avoir l'honneur de travailler pour vous...

— Eh bien! lui répondit Gluck, envoyez-le moi demain ; je l'examinerai et, s'il me convient, je l'emploierai.

Le jour suivant, dès le matin, la tapissière présenta au compositeur son *petit bout de poète*, qui n'était autre que M. Molines. Il fut agréé et se mit aussitôt à traduire sous la dictée et la direction de Gluck son opéra *Orphée et Eurydice*, ce qui lui valut de nouveaux et dangereux ennemis... Marmontel, Sedaine et plusieurs autres écrivains renommés avaient brigué l'honneur de travailler avec le grand musicien. Quand ils se virent préférer un jeune homme inconnu, ils se déchaînèrent contre lui dans leurs coteries, le traitant de barbare incapable de sentir la beauté d'un vers français. Comme j'entendais tenir ces propos dans les sociétés que je fréquentais, j'en avertis M. Gluck, qui ne fit qu'en rire. « Pour un compositeur d'opéra, me dit-il, ce qu'il faut, ce ne sont pas des vers finement ciselés auxquels les spectateurs ne sauraient donner une grande atten-

tion, mais de belles idées, des situations fortes, intéressantes, tragiques, émouvantes, selon les circonstances ; c'est au poète de les lui fournir et au musicien de les reproduire telles quelles à l'imagination du spectateur, en faisant passer en lui, par des sons harmonieux empruntés à la nature, les émotions qu'il ressent lui-même.

» Or, vous comprenez de reste qu'une tâche aussi difficile ne doit pas être rendue impossible par les caprices d'un poète qui ne pensera qu'à ses vers et à ses rimes, sans s'occuper de ce qu'ils ont ou n'ont pas de musical... Laissez donc ces grands faiseurs dire ce qu'ils voudront, je ne tiens pas du tout à leur collaboration et suis très satisfait du *petit bout de poète* de la tapissière, qui fait, lui, ce que je veux. »

De neuf heures à midi, chaque jour, M. Gluck se rendait aux répétitions de son opéra et quand il en revenait avec madame Gluck, qui l'accompagnait toujours, il était tout en nage et à moitié mort de fatigue. Madame Gluck lui ôtait alors sa perruque, lui frictionnait la tête avec un linge chaud, le changeait de tout sans qu'il desserrât les dents. Ce n'est qu'à table qu'il retrouvait l'usage de la parole.

Je passais une bonne partie de mon temps avec cette digne famille et, comme nous demeurions porte à porte, j'étais considéré comme en faisant partie. Du reste, je voyais très bien, à la façon dont j'étais reçu, que ma venue lui était toujours agréable, comme on devait aussi lire dans mes yeux l'amitié qui m'attachait à chacun de ses membres.

Madame Gluck ne tarda pas à me faire part de l'inquiétude et des frayeurs qu'elle éprouvait chaque jour aux répétitions de l'opéra, où l'inflexibilité de son mari d'une part, la mauvaise volonté des musiciens et des acteurs d'autre part, faisaient toujours craindre quelque catastrophe. « Si vous pouviez, cher monsieur Mannlich, me dit-elle un jour, par amitié pour nous, assister aussi à ces répétitions, vous m'aideriez à maintenir mon mari dans les limites imposées par la politesse française, et à tempérer l'animosité de l'orchestre et surtout des actrices à son endroit. Je vous en aurais une grande obligation. » Je promis avec joie de faire ce qui dépendrait de moi et depuis lors je ne manquai pas une fois de les accompagner aux répétitions. Madame Gluck restait dans une loge, tandis que je me plaçais à l'orchestre ou — et c'était le plus souvent le cas — sur la scène avec les acteurs.

L'ouverture et les deux tiers de l'opéra allaient déjà passablement bien, quoique le compositeur trouvât toujours mille choses à redire. Mais quand il fallut passer à l'étude et à l'exécution de la troisième partie, tout faillit se gâter. Gluck était hors de lui ; il courait comme un possédé d'un bout de l'orchestre à l'autre ; tantôt c'étaient les violons, tantôt les basses, les cors, les altos, etc., qui rendaient mal son idée : il les arrêtait net, leur chantait le passage en y mettant l'expression voulue, les obligeait à recommencer, les arrêtait de nouveau en leur criant de toutes ses forces : « Cela ne vaut pas le diable ! » Plusieurs fois, je vis le moment où tous les instruments de l'orchestre allaient lui voler à la tête.

Connaissant le premier violon et M. Canevas que j'avais vu souvent chez madame Vanloo, je priai ce dernier de s'interposer pour calmer les têtes échauffées et de faire comprendre à ces messieurs que, comme étranger, M. Gluck, qui était très vif, employait souvent des expressions qui dépassaient sa pensée ; mais qu'il était bien éloigné de vouloir les offenser, que ce qui lui tenait surtout au cœur c'était le succès de son opéra, succès dont il désirait ardemment que tous pussent se faire honneur avec lui... et que, par conséquent, ils n'eussent pas à se formaliser des paroles parfois très vives qui tombaient de ses lèvres. Grâce à ces messieurs, qui d'ailleurs sentaient bien que Gluck avait raison, les esprits se calmèrent et tout rentra dans l'ordre.

C'est au cours d'une de ces répétitions mouvementées que, les basses ayant mal joué, il tourna si brusquement la tête de leur côté que sa vieille perruque ronde vola à terre. Il était tellement pris par sa musique que mademoiselle Arnould, ayant ramassé la perruque d'un air comiquement grave, la lui replaça sur la tête sans qu'il le remarquât.

Une fois, la célèbre actrice se plaignit que dans son rôle d'Iphigénie il n'y eût que des récitatifs ; elle aurait voulu, dit-elle, chanter de grands airs...

— Pour chanter de grands airs, lui répliqua le compositeur sans aucune aménité, il faut savoir chanter. Or, mademoiselle, j'ai fait de la musique pour vous et à votre portée ; tâchez de la bien rendre, c'est tout ce que je vous demande, et surtout souvenez-vous que crier n'est pas chanter.

— Eh bien! fit la cantatrice surprise et piquée de s'entendre parler ainsi ; puisque vous comptez si peu sur moi, laissez-moi vous dire, monsieur, que je ne compte pas davantage sur le succès de votre opéra et que je me soucie fort peu d'y chanter...

— Mademoiselle, fit le maître fort posément, si ce que vous venez de dire est sérieux, ayez la bonté de le répéter... j'ai justement sous la main une personne qui ne demandera pas mieux que de vous remplacer sur-le-champ...

Cette fois la spirituelle Sophie resta court devant l'orphée germanique ; il lui fallut plier et écouter les conseils qu'il lui donnait.

Dès ce temps les répétitions commencèrent à être suivies par le public. On parlait diversement de l'opéra de Gluck et les admirateurs de Lulli et de Rameau, constatant que le compositeur allemand gagnait des partisans de plus en plus nombreux, se demandaient sérieusement si la gloire de leurs idoles n'allait pas subir une dangereuse atteinte. Ils partirent donc en guerre contre *Iphigénie*, dont ils dirent tout le mal possible. Les vrais amateurs de musique, curieux de se faire par eux-mêmes une opinion sur cette innovation que d'aucuns jugeaient attentatoire à la gloire de la nation, accouraient aux répétitions ; d'autres attirés par la nouveauté s'y pressaient aussi pour s'ériger en arbitres dans cette grande et grave affaire, comme s'il se fût agi du salut de la nation.

A la fin, la salle se trouva toujours pleine et je suppose que ces répé-

titions ont eu une très heureuse influence sur les recettes du théâtre. En tout cas, cette affluence ne troubla pas le moins du monde le chevalier Gluck qui, tout à son objet, ne s'en aperçut même pas. Il en allait autrement des acteurs et des actrices, tous favoris des Parisiens, qui étaient obligés de subir, comme des écoliers, les remontrances du maître allemand.

L'abbé Arnaud et plusieurs autres savants se déclarèrent ouvertement partisans de Gluck. Dans tous les cercles, deux partis se formaient qui s'opposaient l'un à l'autre avec une opiniâtreté inouïe et le public n'en devenait que plus impatient d'assister à la première d'une pièce qui, bien avant la représentation, mettait tous les esprits en ébullition. Ces querelles, suscitées par les partisans de Lulli et de Rameau, tournèrent cependant à leur confusion et ne firent que hâter la révolution musicale.

On venait de donner la dernière répétition et l'opéra *Iphigénie* était annoncé sur l'affiche pour le surlendemain 19 avril.

Gluck n'était pas satisfait, mais ne montrait cependant pas la moindre inquiétude sur le sort de son œuvre. Sa réputation n'était-t-elle pas pas déjà solidement établie en Italie et en Allemagne? Au fond, que lui importait un succès ou un échec en France, où la musique était pour ainsi dire encore dans les langes?

Tous les jours lui venaient de nombreux visiteurs et les lettres élogieuses de ses nouveaux partisans lui arrivaient par douzaines; mais sa porte demeurait fermée aux premiers, et les autres restaient le plus souvent sans réponse.

Rentrés à l'hôtel, Gluck me pria de rester à dîner avec lui (ce qui arrivait fréquemment). Nous étions au dessert quand un petit Savoyard apporta une lettre à son adresse. Il l'ouvrit et comme d'habitude il alla tout de suite à la signature. Je vis avec surprise qu'il était ému et la lisait avec un visible plaisir. « Ah! s'écria-t-il après l'avoir parcourue deux fois, voilà enfin un éloge qui me flatte : je n'ai donc pas perdu mes peines. Tenez, ajouta-t-il en me la passant, lisez-la vous-même à haute voix. » Je lus donc :

Monsieur le Chevalier, je sors de la répétition de votre opéra *Iphigénie;* j'en reviens enchanté. Vous avez réalisé ce que j'avais cru impossible jusqu'à ce jour. Recevez-en mes sincères compliments et mes très humbles salutations. »

Paris, ce 17 avril 1774.

J.-J. ROUSSEAU

Le 19 avril, *Iphigénie* fut enfin donnée dans un décor splendide. Le livret avait été écrit par M. du Rollet, commandeur de Malte, qui, dans la mesure du possible et surtout autant que le compositeur le permit, avait utilisé le texte de Racine. Au bureau, les billets avaient été enlevés en un clin d'œil par des agioteurs, qui les revendaient deux et trois fois leur prix dans les rues et dans les cafés. La salle était bondée. J'étais moi-même dans une loge avec madame et mademoiselle Gluck.

Le cœur me battait pour le compositeur qui, lui, était absolument exempt de cette émotion qui s'empare généralement d'un homme dans sa situation. Il attaqua l'ouverture et je vis bien à l'expression de ses yeux et à certains petits gestes qu'il n'approuvait pas toutes les parties de l'orchestre ; mais il demeura calme.

Mademoiselle Arnould interpréta le rôle d'Iphigénie avec toute la grâce et toute la finesse de l'art dont la nature l'avait douée et que l'étude lui avait encore fait perfectionner. Elle chanta même avec goût et beaucoup de justesse les airs et les récitatifs que le chevalier Gluck avait spécialement composés pour son genre de voix et obtint des applaudissements vigoureux et répétés que les murmures des mécontents ne purent étouffer. Larrivée chanta son rôle d'Agamemnon avec assez d'expression, mais son jeu manqua trop souvent de dignité. Legros se montra passablement gauche dans celui d'Achille ; il se démenait sur la scène comme le diable dans un bénitier, criant à tue-tête de sa belle voix, mais sans chanter vraiment. Mademoiselle Duplan, très belle dans le rôle de Clytemnestre, chantait malheureusement avec une justesse qui laissait parfois beaucoup à désirer. En dépit de cette interprétation plutôt défectueuse et qui ne pouvait échapper à la critique, la pièce fut applaudie et triompha haut la main de la cabale et de tous les artifices employés pour la faire tomber.

Le lendemain, madame la comtesse invita Gluck et sa famille à dîner. Monseigneur y parut un instant avant son départ pour Versailles et complimenta l'auteur du succès de sa pièce. « Faites mettre votre partition au net, lui dit le prince, qu'elle soit élégamment reliée et vous en ferez hommage au roi. Je vous présenterai moi-même au monarque quand elle sera prête. »

L'après-midi, comme nous nous promenions dans le jardin de l'hôtel en attendant l'heure de nous rendre à l'Opéra, le poète Molines présenta à M. Gluck un jeune compositeur comme son ami et collaborateur. Ils avaient fait un opéra ensemble et désiraient savoir ce qu'en pensait le chevalier. Celui-ci prit la partition des mains du visiteur et la feuilleta quelque temps en se promenant. En la rendant au jeune homme, il laissa tomber de ses lèvres les paroles qu'il employait habituellement pour marquer sa désapprobation :

— Cela ne vaut pas le diable.

— Mais, monsieur, fit presque tout bas le malheureux, comment faut-il donc que je m'y prenne pour faire mieux ?

— En travaillant pour le théâtre, répondit Gluck ; le peintre ne peindra pas en miniature ; de même le musicien ; il devra faire des notes... grosses comme cela.

Ce disant, il joignit ses deux gros poings. Le jeune homme le remercia du conseil et lui assura qu'il avait très bien compris ce qu'il devait changer à sa pièce et éviter dans l'avenir.

A l'Opéra, la salle était encore plus remplie que la veille ; on y suffoquait. A cette seconde représentation, la pièce fut portée aux nues et la

cabale définitivement vaincue. Au baisser du rideau, le public enthousiasmé réclama longtemps : l'auteur, l'auteur! Mais l'auteur ne se montra pas. Ce fut en vain qu'on le chercha dans sa loge, il avait filé en fiacre, laissant au théâtre sa femme et sa fille que la comtesse de Forbach ramena à l'hôtel.

Pendant près d'un mois la pièce fut jouée chaque jour et avec un succès qui alla, si je puis dire, toujours *crescendo*. Maintenant aucun doute n'était plus possible : la révolution musicale était accomplie. Cependant, pour s'en convaincre, Gluck demanda au directeur de l'Opéra de reprendre celle des pièces que l'on considérait comme un chef-d'œuvre de la musique française : *Castor et Pollux*, de Rameau. Je me rendis à la représentation avec la famille Gluck. L'expérience fut concluante : la salle resta à moitié vide.

La fermentation produite dans les têtes parisiennes par ce bouleversement est incroyable. On ne pensait et on ne rêvait plus que de musique. *Iphigénie* défrayait toutes les conversations. Elle était discutée dans les cercles et dans toutes les sociétés. *La Rosière de Salencie* de Grétry, *Les Barmecides* de La Harpe, *Loredan*, de Fontanelle, rédacteur de la *Gazette de Deux-Ponts*, les fameux mémoires de Beaumarchais contre M. Goezmann, où l'auteur du *Barbier de Séville* plaidait si éloquemment et si spirituellement la cause de la nation en s'attaquant au nouveau Parlement devenu odieux à tous les Français, tout cela passait à l'arrière-plan pour céder la place aux *récitatifs* de la dernière pièce, aux « basses fondamentales », aux « tierces majeures et mineures », aux « dissonances », à l' « harmonie » et que sais-je encore! Et tel qui parlait de la pièce avec le plus de chaleur ne savait peut-être pas même ce que c'est qu'un accord!

La partition d'*Iphigénie* avait été reliée en beau satin bleu ciel et Monseigneur emmena Gluck avec lui à Versailles. Celui-ci avait revêtu pour la circonstance un magnifique habit richement brodé d'or.

Vers deux heures, le prince reconduisit Gluck à l'hôtel et se mit à table avec nous chez la comtesse de Forbach. Notre compositeur, dînant ce jour-là plus tard que d'ordinaire, s'abandonna aussitôt et sans aucun égard pour ses commensaux au plaisir de satisfaire son appétit qui était grand ; aussi ne souffla-t-il mot de sa réception à Versailles et ne répondit-il qu'à peine aux compliments que les dames croyaient devoir lui faire sur son talent. Monseigneur le duc me parut un peu piqué de ce silence, car le roi qui, d'ordinaire, quand on lui présentait des étrangers, même de haut rang, ne s'arrêtait qu'une minute en traversant la galerie pour se rendre à la messe et, sans leur dire un mot, ne les honorait que d'un signe de tête, le roi, dis-je, s'était arrêté, entouré de toute sa cour, pour parler à M. Gluck. Il avait reçu la partition avec plaisir, l'avait remercié de son présent et complimenté du brillant succès de son opéra. Tous les courtisans et de nombreux spectateurs en étaient restés stupéfiés et se demandaient qui pouvait bien être cet homme extraordinaire en faveur de qui le roi faisait une pareille exception.

Tout Paris ne tarda pas à être instruit de ce grand événement et le mérite réel du chevalier Gluck s'en trouva accru de cent pour cent dans l'esprit des Parisiens. Il était probablement le seul à ne pas sentir, dans toute sa plénitude, la faveur dont il avait été l'objet ; car monseigneur, étonné du silence de son protégé, finit par lui dire :

— Eh bien! monsieur Gluck, êtes-vous content de la manière dont le roi vous a accueilli ?

— Oui, monseigneur, répliqua le compositeur, je savais que Sa Majesté parle très rarement aux personnes qui lui sont présentées ; je devrais donc être très flatté qu'Elle se soit arrêtée pour moi, qu'Elle m'ait parlé et ait daigné accepter mon présent... Mais dorénavant, si je fais encore un opéra à Paris, je le dédierai plutôt à un fermier général ; lui du moins me donnera... *degli Ungari* (des ducats) au lieu de compliments.

Cette réponse glaça les convives, tous très bons courtisans, et déplut visiblement au duc qui changea de conversation.

Sans approuver M. Gluck, je voyais la chose sous un autre angle que la plupart de ces messieurs, car je pouvais me flatter de le connaître mieux qu'aucun d'eux. Gluck était un homme tout d'une pièce, je dirais même l'homme de la nature et beaucoup plus philosophe qu'il ne le croyait lui-même : la gloriole de plaire aux grands et à la foule n'était pas du tout son fait ; c'était là une pensée qui ne monta jamais jusqu'à sa tête.

Tout éloge équivoque, c'est-à-dire venant de gens dont la compétence lui semblait douteuse ou nulle, toute distinction de rang fondée sur le hasard ou sur le caprice des grands et de la fortune... n'avaient à peu près aucune valeur à ses yeux. Il se méfiait des réputations et ne s'inclinait devant elles qu'après en avoir sondé les fondements. Jamais je ne l'entendis dire du mal de ses antagonistes ; mais il était très avare de louanges. Il ignorait la flatterie et ne cherchait à plaire que par son mérite. S'il ne faisait pas toujours ce qu'il voulait, il était très difficile, même à une autorité, de lui faire faire ce qu'il ne voulait pas faire. Il va de soi qu'un homme doué d'une aussi forte personnalité aimait l'indépendance et cherchait ce qui, dans sa vie privée, était capable de la lui assurer. Et pour cela il n'y avait que l'argent. Sans être avare, je le répète, il le regardait comme le symbole de la chaîne rompue de l'esclavage, de l'assujettissement à nos usages et conventions, de l'ennui dans les antichambres ministérielles, des protections et surtout de toutes les humiliations qui sont le cortège de la pauvreté.

Comme nous l'avons vu plus haut, dès la seconde représentation d'*Iphigénie*, la renommée du compositeur se trouva si bien établie que tout Paris voulut voir et fêter le grand homme qui venait de le convertir à la bonne et vraie musique. C'étaient maintenant des visites, des lettres, des invitations à n'en plus finir. Pauvre madame Gluck! C'est vous qui aviez à supporter le fardeau de tant d'honneurs, car le maître, lui, tranquillement enfermé dans mon cabinet, travaillait à son opéra d'*Orphée*,

s'évertuant à traduire en français le texte italien pour lequel la musique avait été faite, ce qui l'obligeait à changer souvent quelques mesures de sa partition. Il ne recourait, il est vrai, à ce moyen extrême qu'après que le bon Molines s'était mis le cerveau à l'envers pour substituer à ses vers des termes plus musicaux.

Les nombreuses répétitions de son *Iphigénie*, le surmenage et la peine que le musicien avait eus pour inculquer son goût et ses idées à l'orchestre et aux acteurs l'avaient tellement fatigué qu'un soir, au beau milieu de nos jeux, il fut pris d'un violent accès de fièvre. Je courus vite chercher notre médecin, le docteur Robert, qui le mit à la diète ; mais, pour la lui faire observer, ce ne fut pas chose facile. Aussitôt le bruit se répandit dans Paris que Gluck était dangereusement malade et ses ennemis allèrent même jusqu'à le faire mourir d'une indigestion.

Pour le retenir au lit, sa fille et moi, nous lui faisions la lecture à tour de rôle. C'étaient surtout les œuvres de Klopstock qu'il aimait. Certains passages l'enthousiasmèrent au point qu'il projeta de les mettre en musique.

La fièvre fut de courte durée et, comme le temps était merveilleux, le médecin lui conseilla d'aller passer quelque temps à la campagne. C'est pour cela qu'il accepta d'aller dîner à la maison de campagne du directeur de l'Opéra. (M. de la Salle, si je ne me trompe), dans un village près de Sceaux. Celui-ci, pour faire parade de son hôte, avait invité plusieurs dames et messieurs de Paris et de la vallée de Montmorency, tous fort curieux de voir l'homme célèbre dont tout le monde parlait. M. Gluck, ne s'y rendant qu'à contre-cœur, n'avait mis aucune hâte à partir, de sorte que nous arrivâmes alors que toute la société était rassemblée dans le jardin et nous attendait avec impatience.

Les dames furent présentées par le maître de céans comme autant d'admiratrices du génie de M. le chevalier et l'on servit le dîner. Madame Gluck qui, suivant l'usage, ne devait pas se trouver à côté de son mari, me dit devant lui de me mettre à son côté pour l'empêcher de manger des mets indigestes.

— Vous avez entendu, maître, lui dis-je, me voilà armé de la baguette du docteur don Pietro Rezio et, par conséquent, doublement intéressé à veiller sur votre santé.

A la droite de madame Gluck se trouvait une dame assez jolie, apparemment la plus haut titrée de toutes les dames présentes. Vers le milieu du dîner la conversation tomba sur la musique, sur l'heureuse révolution accomplie dans cet art par M. le chevalier et, naturellement, sur les sublimes beautés de l'opéra *Iphigénie*. Gluck, sans prêter l'oreille à tout ce verbiage, ne perdait pas un coup de dents et mangeait en affamé pour se dédommager de la longue diète qu'on lui avait imposée. Sa femme qui ne le perdait pas de vue, s'étant aperçue de son silence, me fit dire par sa fille assise à côté de moi que je devais l'engager à répondre quelque chose à ces dames. Par malheur, mademoiselle Gluck ayant fait la com-

mission en français, je la répétai aussi à Gluck en français, machinalement, au moment où celui-ci ayant pris une bonne bouchée s'apprêtait à la porter à sa bouche. Il resta une seconde la fourchette en l'air et, tout machinalement aussi, s'écria avec humeur dans la même langue : « Et que diable voulez-vous que je leur dise? Elles n'y entendent rien! » A cette exclamation si peu galante succéda un profond silence qui, fort heureusement, fut coupé par l'apparition d'un gentilhomme du comte d'Eu, qui remit à M. Gluck douze bouteilles d'excellent cidre de Normandie de la part du prince.

Ce présent lui fit plaisir et lui rendit sa bonne humeur. Après avoir chargé le gentilhomme d'exprimer sa gratitude à M. le comte, il s'empara aussitôt d'une bouteille, la mit devant lui et fit emporter les autres par son domestique, sans en offrir un verre aux dames ses voisines.

Le dîner fini, la compagnie exprima le désir d'entendre chanter mademoiselle Gluck et s'adressa à sa mère, car aucune des dames n'osait demander cette faveur à son père. C'est moi qui fus encore chargé de cette ambassade auprès de lui et, ma foi, elle réussit mieux que la précédente ; car il lui permit de chanter un petit air allemand composé par lui sur les paroles *Ich bin ein deutsches Mädchen, mein, Auge ist blau*, etc., et ensuite l'air de J.-J. Rousseau : *Colin aime Colinette, Colinette aime Colin*, etc. Chose curieuse et inexplicable, dans toutes les sociétés où je me suis trouvé avec lui et sa famille, il ne permit jamais à sa fille de chanter autre chose.

Quelques jours après, madame la comtesse m'ayant dit que si madame Gluck désirait se promener hors de Paris, je pouvais me servir d'une de ses voitures, je proposai d'aller passer l'après-midi au bois de Boulogne et d'y prendre le goûter. Comme le temps était magnifique, ma proposition fut acceptée et une demi-heure plus tard nous étions assis sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre, mangeant des gimbelettes, des oublies, etc. Il y avait foule et un nombre incalculable d'équipages ; dans la forêt, plus de promeneurs que d'arbres. Par-ci, par-là, on entendait râcler un violon et une voix rauque et fausse chanter sur de vieux airs des chansons nouvelles. Cette belle forêt, ce beau temps, tout cela (hormis la mauvaise musique) rappelait à mademoiselle Gluck le Prater de Vienne. Elle me remercia à plusieurs reprises de l'heureuse idée que j'avais eue d'engager son père à sortir un peu de ses quatre murs, pour se rétablir et de l'empêcher de continuer à se surmener... J'allais demander à cette aimable fille de se mettre sur une escarpolette, me proposant de la faire aller bien haut, quand une brillante troupe de dames et de seigneurs à cheval passa à côté de nous. Gluck reconnut madame la Dauphine à la tête de cette cavalcade et se leva aussitôt. Ayant porté par hasard ses regards de notre côté, cette princesse s'écria toute joyeuse : « Eh, mon Dieu! voilà Gluck! » Aussitôt elle tourna bride et s'avança droit sur nous. Elle tendit la main à son vieux compatriote, salua gracieusement madame et mademoiselle Gluck et s'entretint pendant un quart d'heure avec cette famille sur le

succès d'*Iphigénie*, les plaisirs de Vienne et surtout sur son frère Joseph... Elle était belle comme un ange et, entourée par ce brillant cortège prêt à obéir à son moindre geste, elle avait vraiment l'air d'une déesse. Un cercle immense s'était formé autour de nous et de tous côtés j'entendais chuchoter : « Dieu, qu'elle est belle et aimable! Quelle reine nous aurons un jour! » Elle donna encore une fois la main à Gluck, nous salua avec une grâce infinie et s'en fut au galop. Le bon vieux Gluck était si ému après cette conversation qu'il en avait les larmes aux yeux. Il ne tarissait pas en éloges sur l'immortelle Marie-Thérèse et son auguste famille. Les Autrichiens, j'ai eu souvent l'occasion de le remarquer, portent, profondément ancré dans leur cœur, l'amour qui les attache aux membres de la famille régnante, ce qui, sans contredit, fait le plus grand honneur aux uns et aux autres. Mais que dire des Français qui, pendant près de vingt ans, idolâtrèrent l'infortunée Marie-Antoinette pour la traîner ensuite dans le délire de la Révolution, à la guillotine comme la dernière des criminelles? Tirons plutôt le rideau sur cette affreuse vision et revenons à notre ami Gluck, que cette heureuse rencontre avait mis en fort bonne humeur et qui ne se doutait pas de la bonne surprise qui l'attendait dans la soirée de ce même jour.

Nous étions de retour un peu avant la nuit et mademoiselle Gluck, en attendant l'heure du souper, me chantait, en s'accompagnant au clavecin, mon air favori *Ich bin ein deutsches Mädchen*, et quelques autres chansons en italien que j'accompagnais au violon. Notre petit concert ne fut interrompu que par l'impatience du maître de se mettre à table. La diète qu'on s'efforçait de lui faire observer et la légèreté des aliments qu'on lui servait ne satisfaisaient que très imparfaitement son grand appétit.

Nous avions à peine déplié nos serviettes qu'un homme, un étranger pour moi, entra dans la chambre en coup de vent et se jeta au cou de Gluck qu'il étouffa presque sous ses caresses. Il riait et pleurait à la fois et de temps en temps s'écriait : « Je vous tiens, vous m'êtes rendu! » Il ne lâcha prise que pour embrasser madame Gluck avec la même effusion. Ces dames avaient poussé un cri de joie en le voyant entrer et papa Gluck, quoique silencieux, paraissait aussi enchanté de cette apparition soudaine. La voix flutée du nouveau venu et tout ce que j'avais ouï dire d'un élève favori de M. Gluck, me fit aussitôt songer au célèbre signor Milico et je ne me trompais pas. C'était bien lui dont il nous avait si souvent parlé et qu'il nous avait dépeint comme le modèle des chanteurs. J'étais en vérité fort aise de faire sa connaissance. Interrogé sur la raison qui lui avait fait quitter Londres sans donner avis de son départ pour Paris, il nous apprit qu'une lettre, arrivée de cette ville et qu'on lui avait communiquée, donnait comme nouvelle du jour le décès de M. le chevalier Gluck qui, très fatigué déjà par les répétitions de son opéra *Iphigénie*, était mort subitement d'une indigestion :

« Jugez de ma douleur! s'écria le signor Milico. Je fis dire des messes pour le repos de votre âme, dans les chapelles des ministres étrangers.

En proie à mon chagrin, je négligeais mes affaires et me désespérais, quand, quelque temps après, la même personne qui m'avait montré la fatale lettre vint me dire que la nouvelle de votre mort était fausse, que votre opéra avait été un triomphe et que vous travailliez présentement à votre *Orphée*. Passant alors de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, je n'eus plus qu'une idée, qu'un désir : vous revoir au plus tôt. Sur-le-champ je commandai des chevaux de poste, je montai dans ma chaise et je courus nuit et jour sans arrêt. Maintenant me voilà dans vos bras. » Et en prononçant ces mots il se mit à nouveau à pleurer de joie. Comme de coutume, Gluck ne proféra pas une parole ; mais il me parut malgré cela profondément touché d'une si sincère et si vive amitié.

« J'ai suspendu tous mes engagements à Londres, reprit Milico, mais avec la ferme résolution de les remplir tous à mon retour. J'ai écrit avant de partir à tous mes amis et impressarii que des affaires urgentes m'appelaient à Paris pour quelque temps, mais je leur donnai ma parole que je n'y chanterais pas. »

Le brave garçon oubliait qu'il n'avait pas dormi depuis trois nuits ; il fallut que madame Gluck lui en fît la remarque et lui donnât son domestique pour le reconduire à son hôtel.

Dans cette famille, on considérait Milico comme l'enfant de la maison et lui-même ne parlait jamais que de papa Gluck et de maman Gluck.

J'étais chargé par madame la comtesse de procurer à la famille Gluck tous les agréments possibles à l'hôtel, ce dont je me chargeais d'autant plus volontiers que mes sentiments pour elle m'y disposaient tout naturellement. J'étais devenu l'inséparable et même l'indispensable ; car elle n'acceptait plus aucun dîner en ville sans moi. Madame Gluck m'avait en quelque sorte transmis sa procuration pour surveiller les accès de boulimie du papa. A cette fin, j'avais toujours ma place à côté de lui, même à sa propre table, où mon couvert était maintenant toujours mis, à la condition cependant que je tins à faire accepter, qu'on me permît de fournir deux plats à chaque repas de la cuisine du duc.

Fontenet qui m'enviait l'agrément de cette société, dont sa passion pour la belle mademoiselle Testard le tenait forcément éloigné, me proposa de réunir les deux familles et de doubler ainsi le plaisir. Cette idée me parut excellente et je pris sur moi de la faire accepter par madame Gluck. J'y réussis sans beaucoup de peine et dès le surlendemain nous nous trouvions tous, y compris Milico, à la table de mademoiselle Testard. Celle-ci sut si bien faire les honneurs de sa maison qu'elle gagna aussitôt l'amitié de la famille Gluck et que le papa s'étant mis au clavecin fit chanter quelques petits airs par sa fille. Ensuite, ce fut le tour de Milico à qui Gluck s'adressa :

« Fais-nous entendre quelque chose de ton Tasse que tu m'as dit avoir mis en musique. » Milico s'excusa sur ce que ces stances étaient composées pour un accompagnement de harpe.

« N'importe, reprit le maître, va toujours. » Et Milico se mit aussitôt

au clavecin. Il chanta d'une voix admirable et avec une expression et un sentiment indéfinissables plusieurs *canzonette* et *stanze* de sa composition dont Gluck se montra fort content : « Voilà de la musique », dit-il, pour résumer sa satisfaction. Cette petite soirée avait si bien été de son goût qu'il se promit de revenir chez la sympathique mademoiselle Testard, à la condition que dans trois jours on se réunirait chez lui.

Orphée avançait. Depuis quelques jours on avait commencé les répétitions qui étaient beaucoup moins orageuses que celles d'*Iphigénie*, parce que les musiciens de l'orchestre commençaient à comprendre les idées du compositeur et que les acteurs avaient fini par se rendre compte de son incontestable supériorité.

On répéta la première scène où Orphée, accablé de douleur, lance un suprême cri de désespoir, tandis que le chœur élève sa puissante voix aux obsèques d'Eurydice. Gluck n'était pas content de M. Legros et plusieurs fois il lui avait fait répéter ce cri auquel il donnait toujours un air de chant. A la fin, Gluck, impatienté, lui dit avec humeur : « Cela est inconcevable, monsieur, vous criez toujours quand vous devez chanter et quand pour une fois il faudrait crier, vous ne pouvez en venir à bout... Ne pensez donc à cet instant ni à la musique ni au chœur qui chante, mais criez au moment indiqué, criez de douleur, comme si on vous coupait une jambe et, si vous le pouvez, rendez ainsi cette profonde douleur morale. » On recommença et Legros fit exactement ce qu'il fallait faire. Ce cri isolé, étranger à toute musique, lancé tout à coup à travers la douce et belle harmonie du chœur, devait infailliblement produire un grand effet et toucher l'âme la moins sensible. Il n'appartient vraiment qu'au génie de sentir ces finesses de l'art, qui donnent à une œuvre la force et les charmes de la nature.

Milico avait fait transporter sa harpe et sa guitare chez ses amis, où tous les soirs on improvisait de petits concerts avec Milico et mademoiselle Gluck, qui chantaient des duos délicieux. Seule était admise mademoiselle Testard qui, pour rien au monde, n'aurait voulu y manquer. C'était pour nous un plaisir toujours nouveau qui nous faisait négliger tous les spectacles et que nous attendions chaque jour avec impatience. Ces petites soirées musicales ne laissaient pas de faire causer dans Paris et plusieurs personnes avaient même essayé d'y être admises ; mais Milico, fidèle à sa parole, n'avait jamais voulu y consentir. Au nombre de celles-ci se trouvait un jeune chanteur, nommé Méhul, qui prétendait que s'il pouvait assister à une seule de ces soirées, sa fortune serait faite. Fontenet, qui s'intéressait à lui, n'avait rien pu obtenir. Je le connaissais pour l'avoir vu à quelques concerts et chez mademoiselle Testard. Il s'adressa à moi et me tourmenta même quelque peu pour que, de mon côté, je tâchasse de lui procurer accès dans la place. Connaissant l'inflexibilité du signor Milico sur ce chapitre, je ne pus lui promettre que d'en dire deux mots à madame Gluck, qui, elle, pourrait peut-être le cacher quelque part. Je lui en parlai, en effet, ce même jour ; mais elle me

dit que son appartement ne se prêtant pas du tout à cette ruse, il lui était impossible de cacher le jeune artiste et que, du côté de Milico, il n'y avait rien à faire. « Je réfléchirai, me dit-elle, mais d'abord il me faudrait voir le personnage. » Dès le lendemain, je le lui présentai dans ma chambre.

— Je crois, dit-elle, en souriant, avoir trouvé un moyen pour que M. Méhul assiste à la soirée de ce jour ; mais il y a une condition à remplir et je doute qu'il consente à s'y soumettre.

— Ah! madame, s'écria Méhul, dictez-la moi, j'y souscris d'avance.

— Eh bien, monsieur, sachez donc que cela ne pourra se faire que si vous consentez à vous travestir en domestique. Il faudra que vous en remplissiez les fonctions, que vous arrangiez les pupitres, que vous serviez à table, etc.

— Je ferai tout, madame, s'écria le jeune chanteur au comble de la joie, et je vous promets de m'acquitter de mon mieux de cette fonction.

Personne, hormis mademoiselle Testard, Fontenet et moi, ne devait être instruit de cette supercherie. Le soir, Champagne (c'était le nom dont nous l'avions gratifié pour la circonstance) prépara tout dans la chambre et fut présenté comme remplaçant de l'ancien domestique, renvoyé pour ivresse et insolence.

A notre prière, Milico prit sa harpe et nous chanta *con amore* les *stanze* et les *canzonette* composées par lui.

Après cela, Gluck se mit au clavecin et ses duos et grands airs furent chantés avec ce goût et cette sensibilité que seuls les grands artistes savent mettre dans leurs œuvres quand ils travaillent pour eux-mêmes et pour ceux qui sont capables de les comprendre.

Madame Gluck s'était mise un peu à l'écart ; Champagne se tenait derrière elle.

Fort heureusement il n'y eut que ceux qui étaient dans le secret à s'apercevoir du trouble et du ravissement qui s'étaient emparés du domestique improvisé. Nous nous mîmes à table et je dois avouer que Méhul s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec une habileté et une intelligence remarquables. Il avait l'œil à tout, passait les plats, servait le vin, changeait les assiettes avec la dextérité d'un serveur consommé. Craignant certains mouvements d'humeur de la part de Milico et de Gluck quand on leur aurait dévoilé notre petite conspiration, j'avais été chercher dans les caves du duc une bouteille de très vieux vin du Rhin pour lequel papa Gluck avait un faible avoué, afin d'atténuer dans la mesure du possible les effets de la divulgation. Il tenait tellement à ce délicieux nectar que, pendant le repas, comme je versais à Fontenet du vin de ma bouteille qui était à côté de la sienne, il me retint la main en me criant : « Hé! mais, que faites-vous donc? » et ne lâcha prise que quand il fut convaincu que ce n'était pas « son vin » du Rhin...

Quand on servit le rôti, madame Gluck ordonna à mon domestique de mettre à côté d'elle un couvert pour un nouveau convive. Ceci fait,

elle dit à Champagne de s'asseoir à table avec nous et lui fit servir les plats qu'on lui avait réservés.

— Mais, ma chère, s'écria Gluck, très étonné, que signifie cela ?

— Oh! c'est bien simple, répondit madame Gluck, comme Milico et toi, vous êtes deux entêtés, j'ai recouru à une petite ruse pour vaincre cet entêtement... Ce monsieur est un jeune chanteur qui, pour vous entendre et faire des progrès dans son art, n'a pas dédaigné de vous servir de laquais. Vous devriez rougir de l'avoir réduit, par pur caprice, à une pareille humiliation.

— Bravo! s'écria Gluck, voilà comment il faut aimer son art quand on veut s'élever au-dessus de la médiocrité. Et toi, mon garçon, dit-il à Milico, tu aurais grand tort de te montrer insensible à l'hommage qu'il vient de rendre à ton talent.

Celui-ci se leva, tendit la main au jeune homme et lui promit qu'il chanterait encore après souper, à condition toutefois que lui, Méhul, consentit à se faire entendre aussi. Quoique visiblement gêné, il chanta en tremblant un air français et eut la satisfaction d'entendre Milico et mademoiselle Gluck jusqu'à minuit.

Les répétitions d'*Orphée* allaient leur train ; mais elles se compliquèrent du fait que le compositeur exigea que les danseurs accompagnassent de la voix le chant d'Orphée en prononçant furieusement le mot *non* sur différents tons, pendant que durait le ballet des démons et des furies.

Cette innovation, jugée inouïe et contraire aux statuts immuables et intangibles de l'Académie de Musique, se heurta à un refus catégorique de la part des danseurs.

L'originalité du génie de Gluck, qui savait si bien peindre à l'aide des sons, lui avait suggéré cette idée. Il pressentait le grand effet que devait produire ces *non* réitérés, lancés par les danseurs mêmes, d'abord avec une véhémence toute diabolique, qui irait *decrescendo* à mesure que le divin chanteur, s'accompagnant de sa lyre, réussissait à toucher les dieux infernaux et à les rendre sensibles à son malheur. On discuta longtemps ; mais Gluck tenait trop à son idée pour y renoncer et finalement il triompha. Les diables crièrent leurs *non* en brandissant leurs serpents et en cabriolant autour d'Orphée avec autant de précision que de légèreté. Cela finit même par amuser ces danseurs, qui ne manquèrent pas une seule répétition.

Cette scène eut un succès complet. Les cris rauques et durs des démons couvrant par moment les sons doux et harmonieux de la voix du suppliant donnaient à celle-ci un accent plus plaintif et plus touchant.

Me trouvant un jour chez madame Vanloo, en compagnie de Grétry, je racontai les difficultés que Gluck avait eues avec les diables de son *Orphée* et comment, après de longues discussions, il avait finalement réussi à les faire « crier ». « Après la victoire que Gluck a remportée sur les artistes de l'Académie de Musique, dit Grétry, il ne pouvait manquer

de vaincre aussi tous les diables. Il les a rendus dociles à force de dureté. C'est ainsi qu'il faut procéder quand on en a le pouvoir : par la douceur il n'aurait rien obtenu. »

Le temps était si beau et les soirées si agréables que nous allions souvent faire un tour sur les boulevards qui étaient au bout de notre jardin. Un soir il prit à Milico la fantaisie d'emporter sa mandoline à la façon des promeneurs italiens. Il donnait le bras à mademoiselle Gluck. Sa mère, qui avait accepté le mien, son père et moi marchions derrière les deux jeunes gens.

En entrant dans une allée, Milico se mit à préluder et, presqu'aussitôt, entonna un duo avec sa compagne. L'effet fut magique : dès la seconde mesure, les voitures s'arrêtèrent, on se montra aux fenêtres, on sortit des cafés et les promeneurs accoururent de toutes parts... Tel fut autrefois le charme de la lyre d'Orphée que les arbres et les rochers quittaient leur place, les fleuves suspendaient leurs cours et les animaux s'attroupaient autour de lui!

Cette foule ne tarda cependant pas à incommoder les chanteurs et nous-mêmes ; car nous voyions venir l'instant où nous allions être littéralement suffoqués. Soudain, d'un petit mouvement du coude, Milico fit cesser mademoiselle Gluck au beau milieu d'une phrase musicale. Ce profond silence, succédant tout à coup au chant, dissipa peu à peu les curieux, les voitures se remirent en branle et nous continuâmes notre promenade. A cinquante pas de là, les deux chanteurs reprirent leur duo à la note où ils l'avaient laissé et de nouveau la foule nous entoura.

Ces promenades musicales à la romaine divertissaient beaucoup le vieux papa Gluck, qui ne manquait jamais de se joindre à nous.

Ma correspondance avec mademoiselle Fahlmer [1] n'avait subi aucune interruption. Dans une de ses dernières lettres, elle m'avait demandé de faire mettre en musique, par Gluck, une poésie de M. Gœthe, dont j'ai oublié le titre. Comme elle paraissait s'intéresser vivement à la réussite de cette affaire, je saisis le premier instant où le compositeur me sembla bien disposé pour lui faire part du désir de cette dame ; mais il refusa net en me disant qu'il n'en avait pas le temps. Je ne me tins pas pour battu et, quelques jours après, je revins à la charge ; mais je ne fus pas plus heureux que la première fois. « Je vous ai déjà dit, me répondit-il d'assez mauvaise humeur, que je n'en avais pas le temps. Je me suis engagé à composer deux grands opéras par an au Théâtre de Paris. A Vienne, j'ai aussi des obligations à remplir. Du reste, vous savez que ma méthode de travail ne ressemble en aucune façon à celle des autres compositeurs. Ceux-ci ont en réserve des motifs d'airs tout faits sur lesquels ils adaptent des paroles, n'importe lesquelles. Ils font ainsi un opéra en peu de temps et sans fatigue. Chez moi, c'est tout le contraire : ce sont les paroles qui m'inspirent mes motifs et mes chants, car, à l'aide

1. Une de ses amies de Mannheim.

des sons, je m'efforce de peindre et de rendre la nature, ce qui ne laisse pas de me faire parfois suer sang et eau... J'ai d'ailleurs déjà refusé la même chose à Marmontel, à Sedaine et à plusieurs autres habiles faiseurs de vers de Paris... Alors, mon ami, je vous prie de ne plus me parler de cette affaire. » On peut croire que je me le tins pour dit ; mais mon amie ne voulut pas croire à l'échec de ma démarche et me bouda assez longtemps.

Nos délicieux petits concerts avaient lieu tous les soirs malgré le deuil profond dans lequel tout l'hôtel était plongé par la mort de madame la Landgrave de Hesse-Darmstadt, sœur de monseigneur et grande amie de Frédéric II, qui composa l'épitaphe de son mausolée.

Comme pour les répétitions d'*Iphigénie*, j'accompagnais tous les matins la famille Gluck à celles d'*Orphée*. Les diables de l'Enfer criaient maintenant leur *non* dans toutes les règles de l'art et M. Legros chantait d'une belle voix son « *Laissez-vous toucher par mes larmes...* », en s'adressant aux terribles gardiens des Enfers. Enfin, le 2 août 1774, trois mois après *Iphigénie*, on donna la première de cette pièce qui, en dépit de la vieille cabale toujours agissante, mais toujours impuissante, fut accueillie avec un enthousiasme indescriptible.

Les cris de douleur par lesquels Orphée interrompt d'une manière si humainement vraie et si pathétique le doux chant des nymphes qui pleurent sur le tombeau d'Eurydice ; l'air des démons qui montent la garde à l'entrée des Enfers ; celui si mélodieux d'Orphée auquel les premiers ne servent qu'à donner plus de relief et dont les différentes gradations sont insensiblement marquées par les « non » interjetés dans l'harmonie de l'ensemble, tout cela fut, contre notre attente, très bien senti par le public et obligea les adversaires les plus acharnés de ce nouveau style, si dramatique, à reconnaître qu'aucune musique ne leur avait jusqu'ici produit une pareille impression.

A quelque temps de là, mademoiselle Testard nous invita à souper en compagnie de Vernet, Fréron, Coquelet, le jeune Papellier et son assidu chevalier de Saint-Louis. Milico ayant refusé de chanter devant ces étrangers, notre soirée se passa tout entière en conversation. Mademoiselle Testard, qui désirait vivement entendre Gluck parler de la musique, amena la conversation sur les arts en général. Il va de soi qu'il parla du sien avec enthousiasme et le mit bien au-dessus des autres. Comme de juste, M. Vernet et moi exprimâmes la même opinion sur le nôtre. Les avis étaient partagés et la discussion durait encore à la fin du souper quand M. Gluck, impatienté de notre opiniâtreté, s'écria :

— Ne me parlez pas de votre peinture! Tout ce que vous faites est condamné à rester immobile, figé dans l'attitude ou dans la position que vous avez données aux êtres et aux choses. Vous ne représentez qu'un moment ; celui qui a précédé et celui qui suit l'action vous échappent. J'ai vu les célèbres figures du Vatican ; elles sont encore aujourd'hui comme ça (et il ouvrit la bouche le plus qu'il put en imitant l'attitude et

l'expression de l'*Héliodor* de Raphaël), c'est-à-dire telles qu'elles étaien-il y a trois siècles.

— ...mais toujours belles et admirées, lui répliquai-je, tandis que votre musique change de mode et de méthode parce que les bases sur lesquelles elle repose sont moins solides que celles de la peinture.

» Vous avez, il est vrai, l'avantage de préparer graduellement l'âme aux sensations que vous désirez éveiller en elle et aux coups que vous portez à notre sensibilité ; il y a bien là un privilège artistique qui tourne au profit de l'artiste, mais en revanche, si belle que soit la musique, elle ne nous dit — sans paroles — que très vaguement ce qu'elle veut nous dire..»

Ici, Caillot, qui jusqu'alors nous avait écoutés en silence, prit la parole et s'adressa à Gluck :

— Si vous me permettez de dire mon avis, comme je suis aussi un peu du métier, je pourrais peut-être donner une conclusion à cette discussion.

— Faites-le, faites-le, s'écria l'Orphée moderne, qui comptait fermement sur la victoire.

— Vous connaissez tous, nous dit Caillot, l'opéra *Le Roi et son Fermier*. Vous savez qu'on enlève au héros la femme qu'il aime. Accablé de douleur et de désespoir, il chante ce que vous allez entendre et juger.

Se levant alors de table, il chanta l'air :

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas ;
Ce malheur est un coup de foudre,
Pour moi pire que le trépas...

Caillot chanta et joua ce rôle avec une justesse, une grâce, une sensibilité dont ce célèbre acteur était seul capable. Tout le monde en fut charmé.

— Avez-vous été content ?

— Oui, dit Gluck, mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Vous allez voir, répliqua Caillot ; figurez-vous maintenant qu'au sortir de l'Opéra je me trouve au milieu d'une foule d'élégants promeneurs, de belles dames, dans la grande allée des Tuileries, et que, tout à coup, je sois pris d'une affreuse colique... je cherche en vain des yeux un... abri, qui n'existe pas. Quel embarras ! Quelle situation ! Et, vous l'admettrez bien, quel désespoir ! Voyons maintenant si la même musique sur les mêmes paroles, mais s'appliquant à une tout autre situation, ne rend pas également bien l'état de l'amant désespéré et celui de l'homme tordu par des tranchées au beau milieu des Tuileries...

Prenant alors l'attitude et faisant les gestes de l'homme pressé par un besoin urgent et qui cherche des yeux un coin où se réfugier, il chanta :

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas ;
Ce malheur est un coup de foudre...

. . . . . .

Les éclats de rire des assistants ne laissèrent pas Caillot achever l'air et Gluck lui-même ne put s'empêcher de rire comme les autres et de convenir que la musique, comme tous les arts, avait des limites que les plus grands génies ne pouvaient dépasser.

Peu de jours après, j'eus la visite de M. de Greff[1] qui, après m'avoir longuement parlé de la famille Gluck et de mes rapports avec elle, me dit :

— Savez-vous, Mannlich, vous devriez épouser la fille, qui est charmante et qui sera un jour très riche.

— Sans doute ; mais Gluck voudra-t-il y consentir ?...

— Ceci, mon ami, n'est pas votre affaire ; on se chargera d'arranger cela. En raison de ce mariage, le duc doublerait vos émoluments ; Gluck composerait ses opéras chez sa fille, à Deux-Ponts et viendrait tous les ans à Paris, avec la suite de Monseigneur pour les faire jouer. J'ai été chargé par madame la comtesse de vous sonder sur ce projet dont elle désire la réussite.

— Moi aussi, lui dis-je, je la désirerais de tout mon cœur ; mais ce ne serait que quand j'aurais recouvré la santé. Dans l'état où je me trouve[2] depuis quelques mois, je ne me pardonnerais pas d'avoir en quelque sorte abusé de l'amitié que me porte cette respectable famille pour faire de cette charmante enfant une malheureuse garde-malade.

M. de Greff approuva ma décision ; mais me conseilla néanmoins de ne pas perdre de vue une affaire aussi avantageuse pour moi.

— Robert, ajouta-t-il, assure que votre mal n'est qu'une indisposition passagère qui disparaîtra bientôt...

Cette démarche de M. de Greff me prouva que madame la comtesse n'avait pas renoncé à son projet de travailler, à sa manière, à l'amélioration de son théâtre de société. Sans contredit, mademoiselle Gluck eût été une bien belle acquisition et pour moi un bonheur inespéré. Mais, malade comme je l'étais, je ne voyais plus personne excepté mes voisins d'hôtel. Je cherchais la solitude et je me désespérais de ne pouvoir la trouver nulle part à Paris. Je confessai un jour ce lamentable état d'âme à madame Gluck, qui, pleine de bonté et de compassion pour moi, me proposa une excursion au parc de Saint-Cloud où nous prendrions le dîner. « J'emporterai, me dit-elle, tout ce qu'il faut pour ce repas champêtre, et nous nous installerons sur l'herbe dans un endroit bien tranquille. C'est ainsi que nous faisions souvent dans les environs de Vienne et chaque fois c'était une fête pour mon mari. »

Le lendemain nous étions dans les bois sur les hauteurs du parc de Saint-Cloud. Nos victuailles étalées sur une serviette, nous nous assîmes

1. Gentilhomme de la Maison du duc Christian IV.

2. Mannlich souffrait, en effet, d'un mal assez bizarre qui l'avait rendu profondément hypocondre. Hanté par l'idée de sa fin prochaine, il s'était fait construire un riche mausolée.

autour. Fontenet s'était joint à nous ; il avait apporté de très beaux fruits ; de mon côté, j'avais mis dans ma poche une bouteille de vieux vin du Rhin pour papa Gluck, qui était d'excellente humeur.

— Vive la vie simple, indépendante, exempte de gêne et de soucis! s'écria-t-il. C'est ce que j'ai toujours ambitionné ; malheureusement, dans le cours de ma longue carrière, je n'en ai joui que pendant quinze jours ; mais ces quinze jours je ne les oublierai jamais. Mon père, nous raconta-t-il, était maître des Eaux et Forêts, à N..., en Bohême et comptait bien que je lui succéderais un jour dans cette charge.

» Vous savez que dans mon pays tout le monde est musicien. On enseigne la musique dans les écoles et dans les plus petits villages ; les paysans savent chanter à l'église et, à la grand'messe, jouent même de différents instruments. La musique étant ma passion, je fis des progrès très rapides et j'appris aussi à jouer de plusieurs instruments. Le maître, qui s'était aperçu de mes bonnes dispositions et de ma supériorité sur mes camarades, me donnait des leçons à ses moments perdus. Dès lors, je ne pensais plus qu'à la musique et ne rêvais plus que de cela. Les Eaux et Forêts étaient devenues le cadet de mes soucis. Mais mon père ne l'entendait pas de cette oreille : il m'imposa double travail et exigea, de la façon la plus stricte, l'accomplissement de ma tâche, pour me détourner d'un métier qui, disait-il, ne nourrissait pas son homme. Ne pouvant plus m'exercer le jour, je voulus y employer mes nuits, mais cela troublait le sommeil de mon père et des autres locataires de la maison ; on ne trouva alors rien de mieux que de mettre mes instruments sous clé.

» Je sentais bien que rien ne me guérirait de ma passion. Privé de mes instruments favoris, je me rejetais sur la guimbarde, le moins bruyant de tous, et je ne tardai pas à y devenir assez habile pour tenir ma partie à l'église le dimanche. J'étais au comble de mes vœux. Ce fut alors que, prenant comme on dit, mon courage à deux mains, je suppliai mon père de m'envoyer à Vienne pour y étudier la musique.

» Je fus joliment reçu. Quelle journée que celle-là pour moi! Jamais je n'ai pu l'oublier. J'étais désespéré et ce fut aussi le désespoir qui me dicta la résolution que je pris. Une nuit, pendant que tout le monde dormait, je m'enfuis du toit paternel. Mon projet était de me rendre à Vienne, mais par une voie détournée, pour qu'on ne me rattrapât pas Pour épargner le peu d'argent dont j'étais porteur, je m'approchai d'une ferme. La famille du paysan était à table. Je tirai ma guimbarde de ma poche et les régalai de quelques petits airs. Voyant que j'étais proprement vêtu, ils me firent entrer et me donnèrent une place à leur table. Le soir, à la tombée de la nuit, me trouvant dans un autre village, mon petit instrument me valut des œufs, du pain, du fromage qu'on me passait par les fenêtres des maisons où je m'étais fait entendre. A la dernière, je demandai l'hospitalité pour la nuit ; on me la donna avec plaisir et par-dessus le marché un bon souper. Mes chansons et ma guimbarde m'avaient gagné la bienveillance de mes hôtes, qui me traitèrent comme si j'avais

été leur propre enfant. Le lendemain matin, lesté d'un bon déjeuner, je continuai gaîment ma route. C'est ainsi que, sûr de trouver partout un bon accueil, je m'acheminai sans souci vers la capitale.

» Les dimanches et fêtes je jouais tantôt d'un instrument, tantôt d'un autre dans les églises de village. J'y passais pour un virtuose et M. le curé me logeait presque toujours chez lui. Comme ces braves ecclésiastiques étaient tous plus ou moins musiciens, il leur arrivait de me garder plusieurs jours à leurs cures. Toute la journée je faisais de la musique, j'étais bien vu, bien nourri, libre comme l'oiseau... il n'y avait vraiment pas garçon plus heureux que moi.

» Arrivé à proximité de Vienne, dans le dernier village où je m'arrêtai, je fis au curé, qui m'avait hébergé, une demi-confidence. Celui-ci me remit alors une lettre pour un de ses amis. Je me présentai chez lui en toute confiance et fus bien reçu ; mais il ne me cacha pas qu'à Vienne il y avait des milliers de virtuoses de mon calibre et qu'avec tout mon talent, je risquais fort de mourir de faim si personne ne me fournissait les moyens de me perfectionner dans mon art. Il me fallut bien alors avouer qui j'étais et d'où je venais. Ce monsieur s'intéressa à mon sort ; il écrivit à mon père et réussit à lui persuader de ne pas s'opposer plus longtemps à mon penchant.

» Si d'un côté je perdais ma liberté et les agréments d'une vie vagabonde et sans soucis, je pouvais en revanche m'abandonner sans réserve à ma passion, faire de la musique et composer du matin au soir.

» Et voilà, conclut Gluck, comment je suis devenu ce que je suis aujourd'hui ; mais le souvenir des quinze jours vécus en pleine liberté avec l'aide de ma chère petite guimbarde, est toujours demeuré dans ma mémoire un des plus doux de mon existence. »

Couchés sur l'herbe autour du conteur, nous avions tous écouté, avec un vif intérêt, l'épisode de jeunesse qu'il revivait avec un visible plaisir en l'évoquant devant nous. La joie et le feu de la jeunesse brillaient dans les yeux du septuagénaire qui, après un instant de silence pendant lequel il sembla écouter, Dieu sait, quelle chanson du vieux temps, s'écria soudain : « Il faut que je trouve le moyen de vivre encore ces quinze heureux jours. Je n'y renonce pas, malgré le poids des années et mes occupations. » Et chacun alors de donner une idée. Nos petites promenades nocturnes sur les boulevards me suggérèrent celle de former un théâtre ambulant et d'aller, sous des noms d'emprunt, de ville en ville, jouer des opérettes italiennes.

— Parfait, Mannlich, dit-il enthousiasmé. Vous êtes un homme de ressource et la chose est entendue. Voyons tout de suite les rôles : toi, mon garçon, fit-il en s'adressant à Milico, et ma fille vous jouerez la *Serva padrona*. Je tiendrai le clavecin ; ma femme fera la caissière à la porte ; vous deux (il désigna Fontenet et moi) vous serez le premier et le second violons... en même temps que le décorateur de la troupe... Il nous manque encore une basse et surtout un *grazioso ;* mais nous les

trouverons facilement dans les petites villes où nous montrerons notre savoir-faire...

— Que cela ne vous inquète pas, lui dis-je, j'ai votre affaire : Fauvelet, qui a de l'esprit, comme un bossu qu'il est et la figure la plus comique que j'aie jamais vue, se fera un plaisir de jouer le rôle du Ragottin pendant nos pérégrinations. Avec cela il est excellent musicien ; après avoir fait le pitre à la porte pour attirer les curieux, il viendra à l'orchestre jouer de la viole, et je vous réponds qu'il s'en acquittera à la satisfaction de tous.

Papa Gluck ne se sentait pas de joie. Il aurait voulu se mettre en route tout de suite pour ce voyage comique dont il prévoyait les plaisantes péripéties et qu'il réglait et arrangeait déjà avec l'entrain d'un jeune homme.

— Le premier jour, nous dit-il, nous n'aurions sans doute que fort peu de spectateurs dans notre salle. Les gros bonnets de chaque petite ville croiront au-dessous de leur dignité de se donner à une représentation donnée par des baladins ; mais quand les premiers curieux vous auront entendu chanter, ils ne manqueront pas de le claironner partout et le lendemain nous aurons plus de monde que de places...

» Les petits-maîtres de l'endroit te feront la cour, dit-il à sa fille, tu feras des conquêtes, tu entendras des déclarations dont nous nous divertirons en soupant. Tant que nous prendrons plaisir au jeu, nous resterons, et dès que l'ennui viendra nous plierons bagages pour aller ailleurs.

» Comme à ce nouveau métier nous ne voulons gagner que ce qu'il faut pour payer nos frais d'auberge, le surplus sera « liquidé » à la dernière représentation par les spectateurs eux-mêmes, auxquels nous offrirons des rafraîchissements. Le reste, s'il y en a un, sera remis au maire de la ville qui en fera bénéficier les pauvres.

» Je vous laisse à penser quels bruits courront sur notre compte. Les faiseurs de politique de la localité se mettront la cervelle à l'envers pour savoir qui composent une aussi drôle de troupe ambulante, tandis que nous nous amuserons à jouer la même farce dans un autre endroit.»

Le bon père Gluck était désespéré que ses affaires le retinssent encore à Paris et ne lui permissent pas de mettre ce beau projet à exécution avant l'hiver ; mais il fallut lui promettre et même lui donner notre parole que, dès le mois de juin de l'année prochaine, tout serait prêt pour sa réalisation.

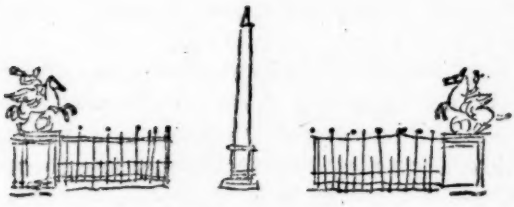
Pleins de cette idée nous rentrâmes à Paris pour assister à la représentation d'*Orphée*, et pendant tout le souper il ne fut encore question que de notre future campagne artistique pour laquelle nous nous étions donné les titres *ad hoc :* Gluck était naturellement *il signor Maestro*, madame Gluck, la receveuse, mademoiselle Gluck, *la prima donna*, et Milico, *il primo Amoroso*, etc.

Le mal dont je souffrais depuis quelque temps ayant soudain empiré et mon domestique étant lui-même atteint d'une mauvaise fièvre qui

l'empêchait de me donner des soins, je me trouvai dans une situation extrêmement précaire à laquelle je ne voyais aucune issue. Au moindre effort que je faisais pour lever la tête, j'étais pris d'affreux vertiges. Je sentais la vie m'échapper et les tristes réflexions que je me faisais n'étaient pas de nature à remonter mon courage. J'étais bien près de désespérer de moi-même et de tout quand j'entendis la porte de ma chambre s'ouvrir. J'appelai d'une voix dolente et aux trois quarts éteinte. Quelqu'un s'avança : c'était madame Gluck. Elle fut effrayée de me trouver en un si piteux état et me prodigua aussitôt tous les soins qu'il nécessitait. Son dévouement s'étendit aussi à mon pauvre Paul qui, dans l'ardeur de sa fièvre, soupirait après un verre d'eau. Le soir, toute la famille Gluck y compris le signor Milico, se réunit dans ma chambre. Le docteur Robert, médecin de la cour de Deux-Ponts, vint enfin avec un confrère nommé Brunet. Tous deux m'ayant examiné furent d'avis contraire sur les causes de mon mal qu'ils s'accordèrent pourtant à ne pas trouver dangereux. Quelques jours après, monseigneur le duc ayant fait venir deux célébrités parisiennes, les docteurs Tronchin et Bordeux, pour les consulter, leur dit de m'examiner aussi, ce qu'ils firent d'un air grave qui m'aurait glacé si je ne m'étais pas déjà habitué à l'idée de mourir bientôt. Ils me prescrivirent des drogues qui me délabrèrent l'estomac. Le docteur Robert me conseilla d'aller respirer l'air de la campagne ; mais de commencer par de petites sorties tant que je ne serais pas complètement débarrassé de mes vertiges. Le conseil était bon. J'aurais même voulu retourner à Deux-Ponts, mais madame Gluck m'ayant fait observer qu'on n'attendait que le rétablissement du duc pour y rentrer tous ensemble, je m'armai de patience. Quand le jour du départ arriva j'étais encore fort mal en point et le voyage fut pour moi des plus pénibles.

CHRISTIAN DE MANNLICH

(MÉMOIRES INÉDITS PUBLIÉS PAR JOSEPH DELAGE)



André Malraux

Dans les mois qui ont suivi la libération de la France, on a vu la personne et l'œuvre de M. André Malraux prendre une importance considérable. L'homme, tout le monde le sait, a eu accès, durant quelques semaines aux conseils du Gouvernement ; le fait est rare dans une vie d'écrivain : un Barrès, un Hugo même n'ont pas partagé cet honneur avec Chateaubriand ou Lamartine. Quant à l'œuvre, suspendue sur un livre en voie d'achèvement, la voici soudain exaltée par de jeunes thuriféraires qui ne proclament pas seulement son excellence mais sa souveraineté. Malraux, nous disent-ils, tient une place unique dans leur vie autant que dans leur pensée ; il est le maître de leur génération. M. Gaëtan Picon ne craint pas d'écrire : « Pour nombre d'entre nous, pourquoi ne pas le dire ? Malraux aura été ce que Péguy, ce que Barrès, ce qu'avant eux Chateaubriand furent pour la jeunesse d'autres hommes ». Promotion un peu étonnante d'un écrivain à qui nous n'avions pas reconnu une telle altitude. Peut-être l'avions-nous mal lu ? Un titre comme celui que certains de nos cadets confèrent à M. André Malraux ne s'acquiert et ne se justifie que par un message exceptionnel. Où est celui-ci ? Quel est-il ? Que vaut-il en vérité ?

*
* *

Ce n'est pas à un prestige d'ordre purement littéraire que M. Malraux doit cette autorité. Si l'on peut remarquer d'abord, en effet, que son œuvre est tout entière celle d'un romancier, il faut ajouter aussitôt que son talent de romancier est ce que ses amis les plus chaleureux défendent le moins.

André Malraux n'a jamais publié que des romans. Même celui de ses livres qui est le moins romancé *la Tentation de l'Occident* (par lequel il s'est fait connaître, il y a vingt ans) se présente sous forme d'une sorte de roman par lettres. A l'encontre de la plupart des écrivains d'aujourd'hui qui ont obtenu ou essayé d'atteindre un magistère intellectuel sur leurs contemporains (un Bernanos, un Mauriac, naguère un Montherlant), Malraux n'a jamais pratiqué le langage direct de l'essai, du livre d'idées

qu'un écrivain lance à son public. Les idées, Dieu sait s'il en manie, mais toujours par l'intermédiaire de personnages romanesques.

Or ses romans ne s'imposent pas comme tels. « Narrateur maladroit », a dit de lui un critique, il lui manque surtout le don majeur, celui de créer des personnages vivants. Attestons-en l'aveu de M. Gaëtan Picon, en citant encore cet ami de M. Malraux, fervent mais éclairé. Le pouvoir créateur qui fait la force d'un Balzac, d'un Tolstoï, d'un Dostoiewsky, lui paraît absent des romans de Malraux. « Aussi, ajoute-t-il, ne connaissons-nous pas Perken, Ferral et Tchen comme nous connaissons le cousin Pons, Pierre Bezoukov et Stefan Trophimovitch. » C'est exact. Même, les personnages de Malraux sont si peu vivants qu'ils meurent aussitôt dans la mémoire du lecteur auprès de qui ils ont passé. De Garine à Vincent Berger, en passant par Claude, Kyo, Alvear, et les autres, je ne me souviens pour ma part que de silhouettes dialoguantes, sans substance humaine, toutes découpées sur le même modèle : avec une bombe ou un revolver à la main, et une cervelle métaphysique pour méditer sur le destin de l'homme tandis que d'autres hommes qui courent un peu partout tombent sous la mitraille.

Nous voyons là, d'emblée, ce qui fait la faiblesse de l'œuvre de Malraux, et en même temps le point d'où sa force particulière va jaillir. Sa faiblesse tient à cette monotonie frénétique des romans qui sont tous taillés dans la même étoffe et qui font penser à des films de guerre aux tableaux toujours pareils et longuement répétés. Films de guerre et de révolution, à la mode de notre siècle, avec mitrailleuses au coin des rues, bombes d'avions sur les immeubles, incendies, flaques de sang, tuerie mécanique et spectaculaire. Il semble que Malraux ne se croie quitte à l'égard de la guerre civile, que s'il en a recommencé vingt fois la peinture haletante et saccadée, à grand renfort de coups de feu, d'explosions, de batailles vues du dehors ou du dedans, de massacres sur la terre et dans le ciel, de postes de commandement où le timbre du téléphone résonne comme la voix du destin. Ce décor volontairement brutal n'est pas monté sans artifice. Prenons garde que c'est surtout un décor sonore : il est destiné à servir de fond aux voix humaines qui ont besoin de la révolution et de la guerre pour poser les problèmes de leur anxiété.

*
* *

Le besoin de la révolution est au commencement de cette œuvre et l'oriente toute entière. André Malraux est possédé d'une inquiétude foncière, qui cherche son climat préféré dans la zone où les êtres humains sont suspendus entre la vie et la mort. La révolution lui fournit ce climat-là, en ce qu'elle lui représente un effort qui affronte la mort pour la recherche d'une vie meilleure. C'est pourquoi, quand un brasier révolutionnaire s'est allumé quelque part, en Asie ou en Europe, on l'a vu se jeter dans ce feu, sûr qu'il y avait pour lui à en tirer un livre qui sentît la poudre,

la dynamite, le sang chaud, les âmes forcenées. Il lui faut cette atmosphère pour que ses personnages se mettent à dialoguer. La révolution, pour André Malraux, c'est d'abord un ferment littéraire. Et sans doute, c'est aussi quelque chose de plus, mais quoi?

Sûrement pas une espérance politique. Garine déclare, dans *les Conquérants :* « Si je me suis lié si facilement à la révolution, c'est que ses résultats sont lointains et toujours en changement. Au fond, je suis un joueur. Comme tous les joueurs, je ne pense qu'à mon jeu. » L'enjeu de cette partie, Malraux n'y croit pas. Réformer la société? Ecoutez ce que Garine dit encore : « Je ne tiens pas la société pour mauvaise, pour susceptible d'être améliorée : je la tiens pour absurde. » Les victoires politiques de la révolution conduisent à des déceptions qu'un personnage de *l'Espoir* prédit en ces termes : « La servitude économique est lourde; mais si, pour la détruire, on est obligé de renforcer la servitude politique, ou militaire, ou religieuse, alors que m'importe? » Ni passion politique, donc, ni ferveur sociale dans l'âme de Malraux révolutionnaire. Un personnage des *Conquérants* disait déjà : « Ce qui me lie au Kuomintang, c'est surtout le besoin d'une victoire commune. » La révolution sert à ce genre d'homme à lui fournir un climat spirituel : « La révolution, dit Alvear dans *l'Espoir*, joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle... » Et il déplore que chacun de ses combattants n'applique pas seulement à lui-même le tiers de l'effort qu'il met à changer le gouvernement.

Que l'éternité soit appelée par Malraux à « jouer un rôle » dans la vie humaine, autrement dit que l'éternité soit faite pour l'homme, et non l'homme pour l'éternité, voilà qui commence à mettre en lumière cette pensée que nous cherchons à définir. Malraux est un anxieux, comme beaucoup d'hommes aujourd'hui, mais anxieux de quoi? Non pas du salut des hommes, mais de la valeur de la vie. Les mouvements de fraternité qu'on décèle dans son œuvre convergent vers cette ambition. Dans sa préface au *Temps du Mépris*, il explique l'intérêt que le communisme offre à certains esprits; c'est, dit-il, que « le communisme restitue à l'individu sa fertilité ». On trouve encore mieux, dans *l'Espoir*, avec cet acte de reconnaissance de l'individualisme à la vie sociale : « Les hommes unis à la fois par l'espoir et par l'action accèdent, comme les hommes unis par l'amour, à des domaines auxquels ils n'accèderaient pas seuls. » La fraternité avec la société humaine est donc une nécessité pour cet individualisme-là. C'est une nécessité très ample, capable de faire dire à tel personnage de Malraux qu'il se sent solidaire des hommes du quaternaire. Malraux répudie expressément l'individualisme séparé de la collectivité, tel que le XVIIIe siècle l'a légué à maints artistes du XIXe. Il déplore, de nos jours, ce qu'il appelle « l'agonie de la fraternité virile », et il voudrait retrouver, entre le corps social et l'individu une union nourricière, comme il en voit, jadis, dans le cadre de l'Empire romain, de la chrétienté médiévale, de la France révolutionnaire. C'est la condition

exigée par sa « volonté de créer l'homme complet ». Il écrit : « L'individu s'oppose à la collectivité, mais il s'en nourrit. Et l'important est bien moins de savoir à quoi il s'oppose que ce dont il se nourrit. » Une vie sociale en fusion révolutionnaire est donc ce que cherche Malraux comme la source virile de la valeur individuelle.

Nous avons écrit, un peu plus haut, le mot *ambition*. Il qualifie la nature du mouvement qui anime essentiellement la vie d'André Malraux. Sans doute, on serait tenté de parler plutôt de goût de l'héroïsme, et ce n'est pas Malraux qui nous détournerait de cette tentation. La vérité est qu'il s'agit bien d'ambition, à cela près que celle-ci n'est ni basse ni vulgaire, et qu'elle ne s'égare pas dans les apparences de réalité dont une vie humaine peut être comblée. Claude monologue, dans *la Voie Royale* : « Aucune envie de vendre des autos, des valeurs ou des discours..., ni de construire des ponts... Pourquoi travaillaient-ils, eux? Pour gagner en considération. Il haïssait cette considération qu'ils recherchaient. » L'ambition de Malraux est en quête de valeurs plus hautes que ces réalités matérielles, de valeurs satisfaisantes pour l'orgueil que l'homme tire du sentiment de sa dignité. C'est une ambition insoumise aux acceptations de la vie courante. Malraux écrit encore : « La soumission à l'ordre de l'homme sans enfants et sans Dieu est la plus profonde des soumissions à la mort ; donc chercher ses armes où ne les cherchent pas les autres. »

*
* *

L'obsession de la mort, que Malraux lui-même (dans *la Voie Royale*), place expressément au moment de sa pensée, est ce qu'on ignore le moins de lui. Encore faut-il préciser dans quel sens cette obsession va jouer. Ce que nous venons d'établir ne nous permet pas de nous tromper là-dessus.

A vrai dire, il n'y a guère de pensée d'envergure qui ne soit fixée sur la mort. Mais l'idée de la mort peut inspirer à des esprits divers des mouvements très différents. Pour Malraux, il y a une position à l'égard de la mort qui doit être écartée à coup sûr : c'est la pensée de la mort comme instrument du salut. Non que nous ayons strictement en vue l'idée de salut chrétien, pour constater que l'athéisme de Malraux s'y oppose absolument. Toutefois, quand la vie est tournée vers la fraternité humaine, la pensée que le sacrifice d'un homme puisse servir à l'avenir des autres n'a pas besoin de la croyance chrétienne pour fonder sur cette espérance l'idée d'une vie qui défie la mort et qui resplendit comme l'immortalité. Ainsi un Jacques Decour offre-t-il sa vie en fleur comme à un terreau, dit-il, qu'il veut enrichir pour le jardin de l'humanité future. Mais une fraternité chaleureuse est la condition de ce sentiment-là, et nous avons vu que la fraternité n'oriente pas la pensée de Malraux. N'étant pas homme de charité, il ne peut pas être une âme soucieuse du salut. Son ambition, nous l'avons dit aussi, est toute tournée vers le culte

intensif de la valeur de sa vie. Alors, de même qu'il refuse d'opposer la collectivité à l'individu, mais veut nourrir celui-ci de celle-là, de même, il n'accepte pas de voir dans la mort un ennemi victorieux de la vie : mais il lui demande de fournir à la vie une nourriture d'élection : « Ce n'est pas pour mourir, dit Perken, que je pense à ma mort, c'est pour vivre. »

Tout ce que Malraux dit de la mort (et ici on pourrait faire un florilège de citations) est dans la suite de cette attitude. Ce qui tue l'homme, non moins que la mort, mais de façon plus abjecte, c'est la vie mal vécue, et même la vie non vécue, dans une veule stérilité. Il est écrit dans *la Voie Royale :* « Etre tué, disparaître, peu lui importait... Mais accepter vivant la vanité de son existence, comme un cancer, vivre avec cette tiédeur de mort dans la main... » Le risque de mort, c'est donc la chance de vie, s'il est vrai que la vie reçoit de ce risque une poussée d'exaltation et d'intensité. C'est le moyen que trouve Malraux, de « jouer sa vie sur un jeu plus grand que soi ».

Ce que la vie, en effet, reçoit surtout de ce risque, c'est la grandeur. Le danger d'être perdue à tout instant lui donne un prix infini. « Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie », dit Garine dans *la Condition humaine*. La violence de Malraux n'est pas sans tendresse, à l'égard de la vie, « si vieille et si opiniâtre... aussi forte que les ténèbres et aussi forte que la mort ». Mais la vie, celle de l'homme, tient cette valeur unique de la semence qu'y dépose l'idée de la mort. Pour Malraux, il y a une seule raison à la dignité de l'homme, et c'est, nous dit-il, dans *la Lutte avec l'Ange*, d'appartenir à « la seule espèce qui eût appris — et si mal — qu'elle peut mourir ». Toute la valeur de la vie humaine repose, aux yeux de Malraux, sur cette conscience de la mort, accrue du courage de l'affronter. Cette conscience est comme une âme diffuse de l'humanité, qui tire à elle toutes les énergies de la vie des hommes. La seule créature qui se sache mortelle, Malraux revient avec insistance sur cette idée. Toujours dans *la Lutte avec l'Ange*, on le voit exalter « le mystère qui, dit-il, relie par un chemin effacé la part informe de mes compagnons... à la noblesse que les hommes ignorent en eux — à la part victorieuse du seul animal qui sache qu'il doit mourir ».

Cette idée essentielle chez Malraux est ce qui donne le plus de force à sa pensée, et ce qui la fait approcher de la plus grande justesse. Malraux voit très bien ce que la mort impose d'irrévocable à la vie qui la précède. Il écrit dans *l'Espoir :* « La chose capitale de la mort, c'est qu'elle rend irrémédiable ce qui l'a précédée, irrémédiable à jamais ». Il précise : « La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé ». Il s'ensuit que la proximité immédiate de la mort donne à la vie une intensité quasi extatique. On sait qu'un des personnages de *la Condition humaine*, le Chinois Tchen, va se jeter avec une bombe sous une voiture ennemie ; il va donner et recevoir la mort en même temps ; un autre lui demande si c'est là un acte

d'obéissance à une espèce de religion, et Tchen de répondre : « Pas une religion. Le sens de la vie. La possession complète de soi-même. Totale. Absolue. La seule. Savoir. Ne pas chercher, chercher, tout le temps des idées, des devoirs. Depuis une heure je ne sens plus rien de ce qui pesait sur moi. » De même, Scali dans *l'Espoir :* « J'ai beaucoup pensé à la mort ; depuis que je me bats, je n'y pense plus jamais. » Nous voyons maintenant très exactement pourquoi Malraux jette ses personnages dans des batailles frénétiques aussi constamment, et aussi près, qu'il peut du plus grand danger : c'est en présence de la mort, que la vie, débarrassée de ce qui l'encombre, atteint le mieux la valeur qu'il voudrait lui voir.

*
* *

Ce que Malraux demande à l'aiguillon de la mort, c'est donc de donner à l'homme le sens de la vie, il vient de nous le dire expressément, Mais quel sens ?

Il n'y a pour la vie qu'un triomphe réel sur la mort : c'est dans l'immortalité. Or l'immortalité n'a aucune place dans la pensée d'André Malraux. L'homme selon Malraux ne se survit jamais, ni par son âme, ni par sa substance sociale. L'anéantissement final est pour lui une certitude qui ne tolère aucune consolation. Il a proclamé, aux dernières pages de *la Voie Royale* sa « haine pour ceux qui se consolaient avec les dieux », sa conviction farouche « qu'aucune pensée divine, qu'aucune récompense future, que rien ne pouvait justifier la fin d'une existence humaine ». La mort, pour Malraux, n'est pas le vieux capitaine de Baudelaire, qui invite à l'embarquement pour le voyage éternel. Elle est, bien plutôt, la terrible partenaire stendhalienne, dont l'homme reçoit le défi de se colleter avec le néant. Le héros de *la Lutte avec l'Ange* déclare : « Je ne pense qu'à ce qui tient contre la fascination du néant. » Plus explicitement encore, Malraux écrit dans le même livre : « Le plus grand mystère n'est pas que nous soyons jetés au hasard entre la profusion de la matière et celle des astres : c'est que, dans cette prison, nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant. » La valeur de la vie humaine tient donc essentiellement à notre volonté de vivre, dans cette marge qui nous est laissée et où nous nous opposons à la mort qui nous prendra. Il dépend de nous que dans ce champ la vie acquière la réalité que notre action lui donnera. Voilà pourquoi il s'agit, avant tout, de « se lier à une grande action quelconque et de ne pas la lâcher », comme il est dit dans *la Voie Royale*. Et *la Lutte avec l'Ange* contient cet aphorisme : « L'homme est ce qu'il fait. » On avait pu lire déjà, dans *la Condition humaine* « un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire ». Un chapitre de *l'Espoir* a pour titre « être et faire ». Malraux pense, comme Valéry, que par ce qu'il fait l'homme se fait lui-même et accède à l'être. L'art, à ses yeux, vaut moins par sa beauté que par la force de création qu'il y a en lui. Le jour où un sculpteur a pétri

dans la terre glaise un visage humain, « ce jour-là, l'homme aussi a tiré l'homme de l'argile ». On voit où tend cette force que l'humanisme de Malraux demande à l'action de l'homme : à rien de moins que de rendre un sens à la création qui, sans cette vertu active n'en aurait pas. Malraux, qui a répudié le Créateur traditionnel, reprend la création au compte de l'homme, au compte de sa volonté et de son énergie. « L'âge du fondamental commence », professe Alvear dans *l'Espoir*. Sans doute le Créateur avait ce privilège d'être l'Éternel, et, faisant le monde à son image, de lancer sur la voie de l'éternité le destin de sa Création. L'ambition créatrice de l'homme, selon Malraux, en bannissant l'éternité, s'est fermé cette perspective et voue à l'angoisse d'un sort précaire la vie qu'elle prétend faire naître ; tant pis, que cet homme naisse d'abord à lui-même par la vertu de l'action. Tel est le sens de cette phrase de *la Lutte avec l'Ange :* « Peut-être est-elle empoisonnée dès l'origine, la joie qui fut donnée au seul animal qui sache qu'elle n'est pas éternelle. Mais ce matin je ne suis que naissance. » Oui, le poison de la condition humaine est bien la certitude inexorable que notre vie est acculée au néant. Mais le moyen de desserrer cet étau, le seul moyen est de rompre avec la création telle qu'elle est, pour la remettre en marche selon notre initiative et notre décision. Alors, alors seulement, l'homme qui a renié Dieu et perdu l'éternité voit réapparaître dans sa vie, mieux, en lui-même, quelque chose de comparable en valeur à l'éternel et au divin, — ainsi qu'il est dit dans ces lignes capitales de *la Lutte avec l'Ange :* « Quelque chose d'éternel demeure en l'homme, en l'homme qui pense... quelque chose que j'appellerai sa part divine : c'est son aptitude à mettre le monde en question. »

*
* *

Nous touchons ici au point où la pensée d'André Malraux atteint sa tension la plus grande, au point où elle gagne le sommet de son altière exigence. Là est la force qui rallie ses admirateurs et ses adeptes. L'idée de révolution prend toute son ampleur quand elle propose ainsi à la vie humaine une révolution métaphysique. Elle a de quoi satisfaire les esprits de notre époque, surtout parmi les hommes jeunes, pour qui c'est une évidente nécessité que de reprendre par la base tout l'ordre de la vie. Philosophie de la révolution et de l'action, elle a d'autre part le mérite, appréciable de nos jours, de ne pas s'embarrasser de complications. Assez simpliste en somme, libre de mouvement et nette de contour comme un garçon en short et en maillot, elle se défait des problèmes en les tranchant plutôt qu'elle ne s'efforce de les résoudre. Car sur le plan où Malraux établit la rénovation de la vie, ce serait d'immenses problèmes qui s'offriraient à lui s'il les laissait se poser. Mais affranchi de la foi comme de la morale, coupant court à toute tentation de se laisser inquiéter par l'infini, Malraux circonscrit dans la nécessité de l'action les exigences de l'absolu. La terre, avec les hommes qui la peuplent, constituant le champ clos où

cette action s'établit, l'humanisme de Malraux a pour ambition majeure de remplir ce champ au maximum d'efficace intensité. Perken professe dans *la Voie Royale :* « Exister dans un grand nombre d'hommes, et peut-être pour longtemps. Je veux laisser une cicactrice sur cette carte. Puisque je dois jouer contre ma mort, j'aime mieux jouer avec vingt tribus qu'avec un enfant. » Et dans *l'Espoir*, à la question : « Qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie ? » Garcia répond : « Transformer en conscience une expérience aussi large que possible. » En ce temps-ci, où les philosophies balancent entre la sécurité conformiste et l'anxiété du désespoir, la pensée de Malraux, robuste, hardie, péremptoire, a l'avantage d'éviter l'une et l'autre déception et de rendre à l'homme des raisons de vivre qui lui donnent une satisfaction rapide et directe.

Cependant, à peine cela posé, il nous faut ajouter que l'attitude de Malraux arme mieux les raisons de vivre qu'elle ne les nourrit. Même, ce grand mot de *raison de vivre*, qui sous-entend une si grave profondeur, une si vaste immensité, Malraux reste en deçà des questions qu'il pose vraiment. Ou plutôt, et c'est plus fâcheux, la solution sommaire qu'il donne à ces questions masque leur vérité plus qu'elle ne les éclaire. Si bien que sa force apparente recouvre en fait une faiblesse. Au point même où certains croient voir la qualité souveraine d'où émane un message de première grandeur, un examen un peu plus attentif décèle une faille des plus sérieuses, qui compromet cette attitude virile dans sa valeur la plus éminente : dans l'authenticité même de sa vertu héroïque.

On s'en avisera vite avec nous, si l'on observe combien cette attitude où s'érige la force d'André Malraux comporte de fondamentales contradictions. S'il y a deux mots qui semblent appelés à qualifier Malraux, ce sont les mots d'*aventure* et d'*héroïsme*. Or à y bien regarder, ni lui ni ses personnages n'ont droit à ces mots-là. Car on ne correspond pas à de tels titres seulement par le courage, le goût du risque et celui de jouer sa vie. Il y faut essentiellement le don se soi. Un homme d'aventure, Don Quichotte par exemple, c'est un homme qui se donne à toute cause, à tout autre homme, à tout objet. Un héros, c'est un homme qui donne sa vie, qui se perd pour sauver quelque chose ou quelqu'un. Or Malraux, tous ses personnages nous le disent, n'est pas un homme qui consent à se perdre, mais un homme qui veut gagner. Non pas gagner bassement, sans doute, comme les envieux ou les avares, gagner certes, sur les couleurs nobles du jeu terrestre. Malraux n'en est pas moins, nous l'avons vu, le contraire d'un homme qui donne ; c'est un homme qui prend. Etre sans amour, il est privé de l'âme de l'aventure, qui est une folle générosité à l'égard de la vie et des vivants. (On voit bien qu'il est sans amour par son érotisme, pour qui le partenaire, en amour, est surtout un objet d'enrichissement pour la conscience de soi). Joueur, il ne joue pas pour jouer, mais pour obtenir un gain auquel sa vie tient comme à une ressource capitale.

Pour aller jusqu'au bout de cette vérité, il faudrait dire que le jeu de

Malraux ne se joue pas sur le plan de l'héroïsme, mais sur celui de la sainteté, et que sous son héroïsme apparent il y a une sainteté manquée. Nous devons à Péguy cet enseignement de la différence essentielle entre le héros et le saint : le héros est le joueur qui joue à tout risque, et d'abord au risque de perdre, ce dont il n'a nul souci ; le saint est le joueur qui joue pour gagner, car s'il n'avait pas l'espérance qu'en jouant sa vie terrestre, il gagnera le ciel, c'est qu'il n'aurait pas la foi. Le point faible de Malraux, c'est qu'il est entre les deux positions : il ne consent pas à jouer sans gagner, comme le héros ; mais la perte de la foi en l'éternité le laisse privé du gain dont la seule valeur pourrait satisfaire son ambition. M. Gaëtan Picon aperçoit cette vérité quand il note : « Je ne crois pas que Malraux puisse rester fidèle à une position politique réellement privée de chance immédiate. Et pourtant, il y a aussi en lui le goût d'un combat perpétuel. » Vérité qu'il serre de plus près quand il ajoute : « Malraux est de ceux qui ont mesuré le terrible vide que laisse dans la cœur de l'homme la disparition de l'ordre chrétien. » Nous pourrions observer que Malraux lui-même marque peut-être une lointaine déception à l'égard de la foi, quand il écrit au sujet du héros de *la Lutte avec l'Ange :* « Il avait attendu jadis une première communion fervente... ; au lieu d'un bouleversement il n'avait trouvé que son attente. » Et s'il constate *(d'une Jeunesse européenne)* que notre civilisation « est privée de tout but spirituel », ce n'est certes pas lui qui pourrait le lui rendre : son athéisme rigoureux a rompu, entre Dieu et l'homme, les liens organiques qui s'appellent les théologales, et il ne laisserait aucun fil illusoire y suppléer. Autant qu'il est sans foi, nous avons vu qu'il est sans amour ; quand à l'espérance, ce n'est pas elle qui entre dans son monde fermé pour y inspirer l'action. L'éternité fait donc défaut en tous points à Malraux, pour qu'il ne soit pas un saint manqué. Et c'est bien pourtant dans une plénitude absolue comme l'éternel seul la possède, c'est bien là et là seulement que son ambition pourrait s'accomplir, car lui-même, nous l'avons vu aussi, reste, quoique face au néant, à l'affût de « quelque chose d'éternel en l'homme ».

Mais il ne s'agit pas, en situant ainsi Malraux, de le juger par rapport au christianisme en décidant qu'il est diminué par son écart de la vérité chrétienne. Sans nul sectarisme, nous cherchons seulement à le définir avec exactitude, à trouver ce qu'il est réellement, au lieu de ce qu'il paraît être à certains. C'est pourquoi nous entrons à son sujet dans cette distinction entre l'héroïsme et la sainteté. Une autre distinction, qu'on peut faire parallèlement, achèvera peut-être de mettre l'œuvre d'André Malraux à sa vraie place dans les lettres contemporaines : c'est celle qu'il convient d'établir entre la littérature de salut et la littérature de bonheur.

L'idée de salut est inséparable de l'idée d'éternité. Encore une fois, nous ne nous enfermons pas strictement ici dans le dogme chrétien. Nous disons simplement que l'idée de salut saisit l'homme qui reconnaît que le bonheur n'est pas de l'ordre terrestre et mortel, et qui reporte

au delà de notre vie l'aspiration à la joie. C'est par là qu'il apparaît à un tel homme que notre vie doit être sauvée, tandis que pour l'idée de bonheur la vie est à cultiver afin de produire dans le jardin clos de notre existence tout ce qui peut y fleurir.

L'idée de salut et l'idée de bonheur inspirent deux familles littéraires très diversement orientées. Qui ne voit que Pascal ressortit de la façon la plus caractéristique à la littérature de salut, et Montaigne à la littérature de bonheur? Du côté de la littérature de bonheur on trouve Ronsard, Rabelais, La Fontaine, Voltaire, qui pose dans *Candide* le thème essentiel de cette littérature, celui de l'optimisme : il se peut fort bien d'ailleurs que l'optimisme soit amèrement déçu ; un écrivain pessimiste comme Flaubert relève de la littérature de bonheur, car c'est le problème du bonheur qui se pose pour lui, non celui du salut. La littérature de bonheur a son représentant le plus parfait dans Stendhal ; c'est pourquoi les stendhaliens constituent une sorte de société de pensée, dont la première des lois est de bannir rigoureusement l'idée de salut.

Tandis que la littérature de bonheur dose les raisons qu'elle a de composer la vie entre le pessimisme et l'optimisme, la littérature de salut met en jeu notre destin entre l'angoisse et l'espérance. C'est pourquoi les plus grands écrivains de notre civilisation chrétienne lui donnent leurs chefs-d'œuvre, comme cela se voit dans *Polyeucte* ou dans *Phèdre*. Si la foi se retire des âmes, l'angoisse le dispute à l'espérance, l'obsession du salut devient une sorte d'épouvante, et la littérature de salut, projetée vers la terreur de la damnation, atteint les sommets où la conduisent Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, en un mot les poètes maudits. (Tandis que les Hugo et les Lamartine restent du côté de la littérature de bonheur). Le XIXe siècle cependant, malgré les poètes maudits et grâce à la bénédiction de Renan, reste tout imprégné de l'idée du bonheur ; l'idée de salut n'y fait que des percées fulgurantes.

Notre siècle au contraire est celui d'une rentrée foudroyante de l'idée et de la littérature de salut. D'abord, les catastrophes sur lesquelles il s'est ouvert donnent mieux aux hommes le sentiment d'une vie à sauver que celui d'un bonheur à étreindre. Nous sommes entrés dans un temps où le problème du salut se pose aux individus, aux peuples, aux civilisations, bientôt à la planète elle-même. Or, une génération de très grands écrivains a devancé cette apocalypse par des œuvres à l'accent prophétique. Ce sont d'abord des écrivains chrétiens comme on n'en avait pas vu paraître depuis très longtemps, un Bloy, un Péguy, un Claudel, qui rendent à l'idée de salut son exigence immensément révolutionnaire. C'est aussi un Proust, cet anxieux qui ose dire au monde temporel que le temps est à sauver. C'est un Gide, même parfois, ce gourmand de l'idée de bonheur, qui la défend mal contre plus d'une tentation de salut. A la génération suivante, c'est un Mauriac, un Bernanos, un Green, sans parler d'étrangers comme Kafka. La littérature de salut exerce puissamment son empire sur nos contemporains, et elle achève de démoder les talents

désuets, comme ceux de France ou de Bourget, qui se sont faits les conservateurs attardés de la littérature de bonheur.

Pour revenir à André Malraux — mais nous ne sommes pas si loin de lui — quelle est la place à lui assigner dans cette promotion où des prophètes tendent la main à des sauveurs ? Il faudrait que ce fût une des premières, pour répondre à la dévotion que lui marquent certains de ses amis. Qu'il doive être un des champions de l'idée du salut, cela ne fait pas de doute, en effet, du moment qu'on a reconnu sa volonté, non d'aménager le monde au gré de l'homme, mais de le remettre en question pour satisfaire la dignité humaine. Ce que ses admirateurs les plus fervents aiment le mieux en lui, son non-conformisme, son absolutisme, son exigence de révolution fondamentale c'est autant de caractères qui l'écartent formellement de la littérature de bonheur, pour faire de lui un combattant très ardent et très pur de la littérature de salut.

Or la vérité essentielle sur Malraux est toute autre : il n'est pas un homme du salut, mais un homme du bonheur. Son œuvre en contient l'aveu remarquable, à la page où il dit du héros de *la Lutte avec l'Ange :* « Il était possédé d'une évidence fulgurante... : le sens de la vie était le bonheur. » Prenons garde toutefois que cette évidence n'apparaît comme une révélation que, dans le livre le plus récent de Malraux ; et au jour où Malraux s'en avise, il ajoute, à la ligne suivante : « Il s'était occupé, crétin! d'autre chose que d'être heureux! » Ainsi, son porte-parole nous en avertit, Malraux se serait trompé sur lui-même autant qu'il nous aurait trompé. Et nous dissiperons cette erreur si nous disons qu'il est un homme du bonheur qui a pris le masque héroïque d'un homme de salut.

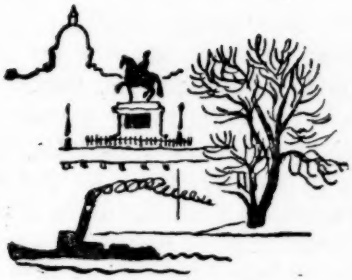
C'est parce que l'éternel lui a fait défaut, et qu'il ne pouvait pas se contenter dans le temporel d'une valeur moindre, qu'il est tombé dans cette équivoque. Le bonheur éternel est le seul bonheur dont le gain réalise le salut. Malraux vit et enseigne à vivre comme s'il s'agissait pour lui d'atteindre ce bonheur-là, alors qu'il s'agit d'un autre en réalité. Nous retrouvons ici la faiblesse essentielle de n'être ni un saint ni un héros proprement dit. Ni un héros, parce qu'il ne consent pas à l'acte héroïque par excellence, qui est le sacrifice tout pur et sans contrepartie ; ni un saint, parce que la nécessité où il est de jouer gagnant demeure en deçà des gains éternels. Il a la loyauté d'affirmer, et même énergiquement, sa volonté de gagner la partie en deçà de la mort. Il ne peut pas faire que, sur ce champ-là, ce ne soit pas le salut qui soit atteint, mais le bonheur.

Je ne crois d'ailleurs pas que cette équivoque lui ait nui. Il lui doit sans doute au contraire, pour une bonne part, son succès auprès de certains esprits. En s'enfermant dans le temporel, il fait preuve d'un certain réalisme, au sens qui n'est pas le meilleur de ce mot, mais qui satisfait chez de jeunes hommes d'aujourd'hui le goût de mettre les idées sur le chemin d'une action promptement servie et visiblement efficace. D'autre part, en gardant de l'éternité perdue le sens de l'absolu et d'une exigence impérieuse, il répond au sentiment français en qui la vieille imprégnation

chrétienne a laissé son mouvement à défaut de sa vérité : ce mouvement qui pousse les âmes à remettre en question toutes les choses de ce monde, par la nécessité d'une perpétuelle révolution.

Mais il n'est que de relire les livres d'André Malraux, pour voir combien ses élans vers le salut tournent en dialogues sur le bonheur. (Et cela de plus en plus, *la Lutte avec l'Ange* en fait foi.) La nature hybride de cette œuvre nous révèle peut-être pourquoi elle n'a pas réellement un style, mais seulement un accent, ce qui n'est pas la même chose, si dur et coupant que soit celui-ci. Elle reste, par le style, en arrière des grandes œuvres anxieuses ou salvatrices de notre siècle, qui ont porté au delà de formules éclatantes l'invocation à « l'espoir » ou le défi à « la condition humaine ». Dans le chœur des grands poètes de notre tragédie, on ne peut pas vraiment promouvoir André Malraux au rang où certains voudraient l'introniser. Je dirai même que si le destin favorisait sa carrière d'homme d'action, la prose virile qu'a rédigé son art de bien vivre pourrait apparaître comme un accompagnement de sa vocation réelle : vocation d'utiliser la vie au mieux, voire au plus haut, plutôt que de correspondre à son mystère par les questions et les réponses que chantent la pensée et la voix de l'homme.

ANDRÉ ROUSSEAUX



RETOUR EN HOLLANDE

Paris-Amsterdam, une heure et demie.

Qu'est-ce, en somme, que l'impartialité? A peine cette redoutable question eut-elle surgi dans ma pensée vagabonde que je m'efforçai de l'écarter. Par l'ironie d'abord, en protestant que de pareilles interrogations étaient réservées aux personnages historiques, tel celui que Bacon surnomma *Jesting Pilate*. Cela ne menant pas loin, j'eus recours à l'application méthodique : à nouveau je compulsai la demi-douzaine de journaux, pleins des chiffres des élections, que j'avais déjà dévorés, ce 3 juin, avant que nous décollions du Bourget, à huit heures quinze. Peine perdue! Comme l'ombre de l'avion accompagnait l'avion dans ce matin ensoleillé, ainsi me poursuivait l'idée que Marcel Thiébaut m'avait amicalement demandé de lui rapporter quelques notes sur ce voyage en Hollande.

C'était ce souvenir qui me posait le problème de l'impartialité. Y pouvais-je atteindre en ce cas? le souhaitais-je sincèrement? Mon premier séjour en Hollande remonte à 1924; je revenais alors des Etats-Unis; si passionnant que m'eût semblé New-York, Amsterdam me conquit plus profondément. Trois visites depuis lors augmentèrent mon affection pour le pays que j'allais revoir. Devais-je oublier tout ce passé? Quand il s'agit de rendre un témoignage sur les êtres et les choses que nous aimons, la véritable impartialité ne consiste-t-elle point à dire franchement pourquoi ils ont gagné notre sympathie?

Absorbé dans ce colloque intime, je ne me hâtais pas d'ouvrir le volume de Steinbeck ou le guide d'avant-guerre que j'avais tirés de ma valise. Un monsieur bien renseigné avait affirmé que le trajet durait deux heures. Quand on aperçut un grand port, je supposai qu'il s'agissait d'Anvers et m'étonnai ensuite qu'un paysage belge pût paraître à ce point hollandais. Le temps, d'ailleurs, s'était brouillé. J'y puisai une excuse à ma confusion quand, à neuf heures quarante-cinq, tous mes papiers encore étalés sur mes genoux, l'appareil se posa doucement sur le terrain d'Amsterdam, tandis que la pluie ruisselait. Un voyage, cela? parlons plutôt d'un exercice de lévitation, soigneusement réglé par un magicien. La prochaine fois, on le priera de nous cueillir sur le pont des Arts pour nous déposer directement au Dam, devant le Palais-Royal et la Nouvelle-Eglise...

Première suite d'images.

Amsterdam est presque intacte. Nos informateurs ne nous avaient pas trompés à cet égard, bien que le cœur se serre quand on traverse le quartier juif pour revoir la maison de Rembrandt. En revanche, la Kalverstraat est toujours aussi animée et les discussions recommencent sur l'origine de son nom. Les vieilles rues qui mènent au port ont gardé tout leur pittoresque ; au long de la courbe du Heerengracht, la ligne des anciennes maisons n'a rien perdu en majesté. Amsterdam reste cette cité concentrique, généralement comparée à une toile d'araignée, qui me semble plutôt une manière de conquête cartésienne, une prise de possession raisonnée et harmonieuse. A chaque retour, on la félicite d'avoir si bien conservé les traces des différents siècles ; on ne songe plus à opposer les styles du Musée National et de la fameuse Bourse. La traditionnelle promenade sur les canaux, en partant du Rokin, livre toujours autant d'images de splendeur et de puissance.

A juste titre, Utrecht aussi peut s'enorgueillir de ses canaux profondément creusés, de l'Oudegracht aux bords voûtés qui abritent des caves et des ateliers. Après un hommage à la cathédrale mutilée dont la tour domine de loin la plaine comme, en notre Beauce, les clochers de Chartres, nous allons, au double musée, saluer, parmi tant de trésors, ces vieux amis que nous sont les pèlerins de Jean Scorel. Ils continuent de défier le temps, plus heureux que les célèbres tilleuls de la Malibran où campèrent les blindés de l'envahisseur. Nous sommes ici au centre stratégique du pays, à l'intersection des polders, des vergers chargés de fruits, des bruyères et des bois. Comme on comprend que notre guide, qui est aussi un poète, se plaise à nous rappeler, en moins d'une heure d'auto, cette riche variété de la terre hollandaise!

Un rendez-vous bien manqué, par exemple, c'est celui que nous avions assigné à Rembrandt et à Vermeer : dépeuplant Amsterdam et La Haye, leurs chefs-d'œuvre font, en Belgique, une tournée triomphale. Du moins, Harlem vient-elle de récupérer ses Franz Hals, les joyeux officiers d'archers, les régents de l'hôpital, les impitoyables régentes. Bien que la saison des tulipes soit terminée, les fleurs abondent dans les rues. Quant aux parcs, ce printemps pluvieux les a maintenus d'un vert éblouissant. Aujourd'hui, néanmoins, le soleil a prévalu ; pendant que nous dînons, sur la Grand'Place, une tendre lumière caresse, entre Saint-Bavon et l'Hôtel de Ville, les briques de l'élégante Ancienne Boucherie et la statue de Laurent Coster que tout bon Harlemois doit tenir pour l'inventeur de l'imprimerie.

Rotterdam nous réserve deux surprises, l'une touchante et l'autre affreusement tragique. Par un intelligent échange, durant l'exode des maîtres hollandais, le musée Boymans présente l'exposition des peintres flamands, de Van Eyck à Rubens. Là encore, que d'amis retrouvés, sans mépriser quelques découvertes! Après deux heures d'éblouissement, nous voulons gagner le centre de la ville et le port. Je déplie mon plan ;

nous suivons une rue ; mais, au moment de tourner, plus rien ne s'offre à nos yeux qu'un désert. En émergent quelques maisons épargnées par le feu, quelques bâtiments reconstruits ; tout le reste est tas de pierres ou carrés d'herbe qui marquent l'emplacement d'anciennes demeures. Avant de quitter la ville, les Allemands ont incendié ce quartier pour compléter l'effet de leur bombardement de 1940. C'est à travers cette désolation que l'on arrive aux quais de la Meuse, à ces Boompjes qu'ont chantés Apollinaire et Larbaud. Quand recouvreront-ils leur grouillante animation ?

De même, à La Haye, un quartier a été détruit, avec l'hôtel du Ministre de France. La route de Schéveningue est encore bordée de ces champignons bétonnés dont les Allemands couvrirent l'Europe avec un si piètre succès. Mais les tramways apportent d'allègres cargaisons d'enfants qui s'ébattent sur la plage déminée. Si l'on oublie ses cicatrices, La Haye elle-même vous séduit toujours par son charme de résidence royale, dans un concours d'aristocrates, de riches bourgeois, de diplomates. Quand on va regarder les jeux des cygnes sur le Vyver, quand on traverse le Plein ou le Buitenhof, on se dit bien qu'il doit s'accomplir du travail sérieux dans les ministères voisins. Cela reste pourtant une vue de l'esprit ; car tout conspire, jusqu'à l'architecture du Binnenhof, pour faire du cœur de La Haye un lieu privilégié, à demi soustrait aux lois brutales de notre temps.

« Puisque votre chère *Vue de Delft* vous est refusée, venez donc voir Delft elle-même », nous propose un aimable compatriote. En chemin, il nous arrête devant un square où se trouve la tombe de Naundorf (« Ici repose Louis XVII, mort à Delft, en 1845 »). N'est-il pas étrange de se sentir ému par un « monument historique », sans ajouter trop de foi à la page d'histoire qu'il prétend commémorer ? Mais voici Delft où point n'est besoin que l'intelligence et la sensibilité se dissocient de la sorte. Admirable cité qui vécut jadis tant d'heures tragiques et, depuis plus de trois siècles, entretient, dans une atmosphère de paix, le souvenir de ses trois grands hommes ! La statue de Grotius se dresse sur la place du Marché ; dans le chœur de l'église, le mausolée de Guillaume le Taciturne enseigne la gloire d'un héros authentique ; à chaque détour des rues, se conjure la présence de Johannes Vermeer. On s'attarderait volontiers à Delft ; mais alors, il n'y aurait plus de raison de la quitter. Et nos hôtes d'Amsterdam nous attendent, ce soir, avec des places retenues dans un cinéma. Car là-bas, comme dans toutes les capitales, passe sur l'écran le film grâce auquel Laurence Olivier assure à Nelson de flatteuses conquêtes posthumes.

Deuxième Album.

Croyez-m'en, il ne faut jamais émettre devant un ami hollandais, surtout si sa femme le double, quoi que ce soit qui puisse ressembler à un vœu : ils s'ingénieront pour l'exaucer. Dans une conversation à bâtons

rompus, j'avais avoué ces deux ignorances : *Lady Hamilton* et l'excursion classique à Marken. Quand je revins, tout était arrangé pour combler ces deux lacunes.

Pour achever ma confession, j'aurais dû ajouter que le côté touristique de la visite à Marken et Volendam m'avait jusqu'alors inspiré une certaine méfiance. Je me souvenais de ce jour où, dans le tramway d'Amsterdam à Harlem, je m'étais récrié sur le spectacle d'un bateau dont on n'apercevait que la voile et qui semblait glisser à travers champs comme au long d'une rainure. « C'est trop parfait, on dirait un décor d'opérette », avait protesté mon compagnon hollandais. Précisément, je redoutais les effets de mise en scène dans un circuit trop bien réglé. Or, ce dimanche de Pentecôte fut trop agréable pour que je ne fasse point amende honorable. Assurément, les pêcheurs et plus encore les jeunes filles, de Marken et de Volendam montrent par leur attitude qu'ils sont accoutumés à être interrogés sur leurs costumes et leurs usages ; certaines commères excellent à exciter la curiosité des badauds qui pénètrent à l'intérieur des maisons. Néanmoins ces ensembles bariolés conservent une dignité patriarcale. Et ces deux arrêts gardent le piquant de deux taches de couleur vive dans une journée où ils contrastent avec la paisible visite d'Edam et de Monnikendam, avec la paresseuse navigation sur l'Y, sur les canaux et sur le Zuiderzée.

Après le bref repos, en route de nouveau... Puisse le contrôleur de la gare centrale n'être pas enclin aux généralisations hâtives! Sinon, il traiterait tous les Français d'énergumènes, en souvenir du voyageur qui, ne pouvant atteindre aucun guichet, lui extirpa un billet en conjurant des catastrophes dans un charabia très « bloc occidental ». Qu'il trouve ici l'expression de ma gratitude pour m'avoir deviné plutôt que compris. Grâce à son obligeance et au retard du train, je pus grimper dans un ex-wagon de troisième, promu de seconde classe, comme nombre de ses frères en ce moment difficile. Le reste de l'après-midi y fut sans histoire, si l'on excepte, pendant que défilaient les paysages de bois et de bruyères si chers à Anton Mauve, les démêlés d'un garçonnet avec ses parents, pour attester que la Hollande n'ignore pas le conflit des générations.

Si Hengelo doit rester pour moi une plaisante oasis de maisons nichées dans les jardins, la faute en revient aux hôtes qui m'y ont gentiment séquestré, afin de me cacher les laideurs d'un centre industriel. De même, le lendemain, m'épargnèrent-ils les incertitudes de trois changements de train ; je risquerais moins de m'égarer en auto, bavardant avec le chauffeur. Comme je lui offrais une gauloise, il me tendit son paquet de luckies, m'expliquant qu'il avait, comme beaucoup de ses compatriotes, des frères établis en Amérique et qui le ravitaillaient. Après avoir traversé Zutphen où Sir Philip Sidney mourut en héros, et contourné Arnhem qui fut le tombeau de maints jeunes Anglais, nous arrivâmes devant ce qui subsiste de la gare de Nimègue.

Là m'attendait une expérience pareille à celle de Rotterdam. De la

gare j'ai vite fait de rejoindre la large Molen Straat, toute bordée de magasins. Mais elle débouche sur un paysage de tremblement de terre. On n'y avance qu'en s'orientant parmi les tas de ruines pris comme repères; celles de l'Hôtel de Ville paraissent aussi vieilles que les débris du Valkhof qui datent de Charlemagne ou de Barberousse. Dans le squelette de l'église Saint-Etienne, l'œil distingue seulement quelques fragments de fresques, reparus sous leur couche de chaux. Cependant, à cinq minutes de là, si on descend du Groote Markt, les oisifs qui sommeillent sur les bancs des quais ou contemplent le cours majestueux du Waal, semblent totalement étrangers aux horreurs de la guerre.

A Tilburg je n'ai visité aucune usine de lainages. Je passai une matinée en prisonnier à l'hôtel, dans l'attente vaine d'une communication téléphonique : là aussi les Allemands ont exercé leur malfaisance et gravement endommagé le réseau régional. Quand il fut certain que je ne pourrais aller à Bréda, une délicate Antigone me prit sous sa protection; elle m'emmena déjeuner avec son mari dans leur « maison-bateau ». Que j'en profite pour noter à quelle perfection les Hollandais ont porté, dans ses moindres détails, l'art de l'habitation humaine. Un observateur superficiel ne parlerait que de confort. Mais Baudelaire, par un génial pressentiment, sut contraindre les mots abstraits à traduire cette impression concrète :

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Dernière étape : Bois-le-Duc... Une demi-journée suffit, déclarent les guides, pour y visiter la cathédrale Saint-Jean, « l'une des plus grandioses églises gothiques de Hollande » et l'Hôtel de Ville où je leur signale, pour la prochaine édition, quelques trous de bombes assez remarquables. J'y suis resté pendant deux jours. Assez pour explorer tous les recoins du Vught, pour voir la lumière des diverses heures jouer sur les anciens terrains d'inondation, pour rêver au somptueux éclat dont ils doivent se revêtir en hiver. Assez aussi pour apprécier, une fois de plus, la qualité de cette hospitalité hollandaise qui vous accueille sans vous étouffer. De Bois-le-Duc pourtant j'emporte un remords. Le dernier soir, j'avais lu à nos amis des poèmes d'Eluard, d'Aragon, de Cassou, d'Emmanuel; on me pria de compléter par le *Chant des Partisans*. Je n'ai jamais regretté à ce point que le déploiement de mes talents vocaux fût, dans ma famille, une source de plaisanteries solidement fondées.

La Hollande meurtrie et libérée.

Evidemment Orson Welles a raison qui, une fois combiné pour les actualités le film officiel du Citoyen Kane, entreprend de restituer la véritable existence de ce moderne Kubla Khan. Ainsi de mes deux bouquets d'images faudrait-il maintenant (pardonnez l'incohérence des méta-

phores) extraire quelques conclusions. Ce serait tâche d'historien ou d'économiste distingué. A défaut de ces qualifications, trouvez ici un effort de bonne volonté, avec toutes les chances d'erreurs qu'il comporte.

La première constatation qui s'impose, c'est que ce pays a beaucoup souffert durant la guerre, et spécialement dans sa dernière phase. En septembre 1944, on pouvait s'imaginer que la Hollande serait promptement délivrée. Mais la géographie a joué son rôle, avec les obstacles que constituaient les bras de la Meuse et du Rhin. Au sud et à l'est de ces fleuves, bien des villes ont payé chèrement leur proximité de la ligne du front. Dans le nord, il y a eu moins de destructions ; mais les habitants, affamés comme en une place assiégée, réduits parfois à se nourrir d'oignons de tulipes, n'ont été libérés qu'au début de mai 1945.

Aux épreuves matérielles s'est ajoutée une secousse d'ordre psychologique et moral. Pendant la première guerre mondiale, l'Allemagne avait respecté la neutralité hollandaise. Ce geste avait rassuré depuis lors ceux des Hollandais que n'indignaient pas les principes nazis. Plus exactement, qui les tenaient pour une idéologie réservée à l'usage interne du Reich hitlérien. Brutale fut, en 1940, la déception des hommes qui avaient partagé ces illusions. Ils se retrouvèrent les descendants des Gueux, devant un envahisseur qui n'étalait pas seulement sa perverse cruauté, mais son arrogante sottise. Témoin l'histoire de l'officier qui vint occuper la Maison Descartes. Dans le vestibule, il avise un buste du philosophe, d'après une gravure du XVIIe siècle. « Otez-moi de là ce sale Juif! », vocifère-t-il, inconscient du dommage qu'il cause à la renommée de la Kultur.

Avec leurs libérateurs, Anglais et Canadiens, les Hollandais semblent s'être bien entendus, sans froissements ni récriminations. Redevenus les maîtres chez eux, ils ont entrepris la besogne d'épuration nécessaire. Ils la poursuivent avec un calme dont s'impatientait un peu celui qui, de la grand'route, me désignait un camp où les internés circulaient comme sur un terrain de sports. Mais qui oserait blâmer la justice d'exiger que toutes les formes légales soient respectées ?

Sur le niveau de la vie quotidienne un étranger doit se garder de porter un jugement précipité : nous savons, par expérience, qu'en voulant fêter un invité, on lui donne souvent une idée fausse des ressources ordinaires. Le ravitaillement (dans lequel le poisson supplée au manque de viande) n'a pas retrouvé son ancienne abondance ; mais il est remarquablement organisé ; les marchands honorent les coupons avec assez de précision pour éviter les files d'attente. Peut-être l'indice le plus révélateur d'une gêne se décèle-t-il dans les rues, aux volets des boutiques et aux flancs des voitures qui transportent le lait : ils ne sont plus fraîchement repeints, comme ils l'étaient toujours autrefois. Si la légendaire propreté hollandaise préserve ses droits, elle ne s'affirme provisoirement plus avec cet éclat qui éblouissait le voyageur.

On sait que la préoccupation primordiale des Hollandais fut toujours

la conquête de leur sol et sa défense contre les retours offensifs de la mer. Cette lutte séculaire a modelé le paysage, sillonné de canaux et peuplé de moulins. Parmi leurs plus récentes victoires figuraient la fermeture du Zuiderzée par une digue de trente-quatre kilomètres et l'assèchement du polder de Wieringermeer. Or, le 17 avril 1945, avant de battre en retraite, les Allemands firent sauter les digues du polder qui fut de nouveau submergé. Comme dans l'île de Walcheren qui s'était affaissée sous le poids des bombardements alliés, il fallut reprendre le pacifique combat. Du moins cette ténacité a-t-elle déjà trouvé sa récompense.

Plus angoissant est le problème de ce que nous avions coutume de nommer « les Indes Néerlandaises ». Dans le vaste ébranlement du monde, une des rares certitudes est que l'ancien système colonial est devenu impossible. Mais quelle organisation le remplacera? En dépit de maints efforts, aucune solution n'est encore intervenue ; dans les ports d'Amsterdam et de Rotterdam, les grands navires attendent qui naguère y ramenaient les richesses de Java et de Sumatra. Définitivement privée de ces ressources exotiques, l'opulente Hollande tomberait au rang des nations pauvres. Non seulement elle y perdrait une part de son atmosphère poétique mais qu'offrirait-elle à sa jeunesse, si on lui refusait ce champ d'expansion? A tous les égards, la question est, pour elle, d'une importance vitale.

Le goût de la liberté.

Les difficultés actuelles, on les aborde ici avec une robuste confiance dans les possibilités de l'homme. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'un symbole abstrait ou d'une idée générale, mais de l'individu, au sens le plus concret du terme. Avant la guerre déjà, les Hollandais supportaient sans maugréer des charges très lourdes pour soutenir le crédit de l'Etat. Mais, rigoureux observateurs du contrat social, ils n'admettaient pas que les pouvoirs de cet Etat prissent l'allure d'une tyrannie. Quelques réglementations dues aux circonstances n'ont point modifié le vieil instinct national.

Il se manifeste dans ce particularisme qui étonne parfois leurs visiteurs et dont ils ne rougissent aucunement. A Bois-le-Duc, pendant que nous bavardions autour d'une tasse de thé, mon hôte se lève et va tirer un livre de sa bibliothèque. Puis il me lit ce chapitre de la *Suite Hollandaise* où Duhamel dépeint, dans une petite ville, l'enfant sommé de choisir entre une dizaine d'écoles tandis que son père est invité à s'inscrire à l'un des quarante-sept partis politiques et à opter pour l'une des cinquante sectes religieuses reconnues par le gouvernement. Trait piquant, mon interlocuteur est un officier supérieur. On ne saurait l'accuser d'ignorer la valeur militaire de la discipline. Mais il a, dans la vie privée, le culte de l'indépendance ; la page de l'écrivain français l'amuse, non comme une caricature, mais comme une preuve de souriante compréhension.

Ce souci des différences apparaît jusque dans les souplesses du ravitaillement : une Hollandaise est titulaire, selon son goût, d'une carte de sucreries ou d'une carte mixte, équilibrant tabac et chocolat. En ce qui concerne les nourritures spirituelles, le sentiment des droits de la personne aura contribué à développer l'esprit de tolérance. Un Français n'est pas surpris de retrouver ici des survivances jansénistes ; mais s'attendrait-il à y voir surgir le fantôme de Jean Huss ? Il pourra cependant l'évoquer dans le joli village de Zeist où habite paisiblement une petite communauté des frères Moraves. Je ne pense pas qu'ils se mêlent au reste de la population ; mais les habitants protestants de Marken n'épousent pas non plus les filles catholiques de Volendam ! Nul peuple ne distingue mieux que le hollandais la différence entre l'union et le mélange.

De telles nuances — qui a comparé les raffinements hollandais à ceux de la politesse chinoise ? — sont particulièrement sensibles dans un domaine où nous sommes directement intéressés. J'avais éprouvé quelque inquiétude en apprenant que les fervents de notre culture formaient quatre associations : Alliance française, Hollande-France, Amitiés catholiques et Centre culturel. Pareille façon de se grouper n'aboutissait-elle pas à une division et à un émiettement ? L'expérience m'a rassuré : veiller chacune à leur indépendance n'empêche point ces sociétés de collaborer utilement. Quant à une fusion entre elles, je ne la crois guère possible et ne suis même plus certain qu'elle serait désirable.

A plusieurs reprises, dans ces brèves notes, j'ai été amené à faire allusion à la question religieuse dont l'importance est indéniable. Utilisant, en toute bonne foi, mon ignorance, j'ai confessé à des amis que le résultat de leurs élections m'avait surpris qui donnait au parti catholique un si grand nombre de représentants à la Chambre. Ils m'ont répondu que les catholiques formaient environ 40 p. 100 de la population ; si un cinquième de leurs voix s'était dispersé entre différents partis, les quatre autres (soit 33 p. 100 du corps électoral) avaient constitué un bloc, cimenté plutôt par des principes religieux que par des préoccupations politiques. Souhaite-t-on un autre témoignage sur cette prééminence de la vie intérieure et de la spiritualité ? Parmi les intellectuels qui ne relèvent d'aucune confession métaphysique, il s'accomplit actuellement un vigoureux effort pour doter l'humanisme d'un contenu substantiel, le soustraire aux vagues déclamations, l'identifier à une méthode et un art de vivre.

« Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière ? », écrivait Descartes à Balzac, d'Amsterdam, le 5 mai 1631. Plus de trois siècles ont passé : dans l'âme des compatriotes d'Erasme ils n'ont qu'enraciné plus profondément le goût et le respect de la liberté individuelle. Malgré ses appels au racisme, la dictature hitlérienne s'est brisée contre ce roc. Car, là aussi, la Hollande reste fidèle à son mot d'ordre : « Je maintiendrai. »

L'École du conférencier.

Nul pays, à ma connaissance, n'a plus adroitement mis au point sa technique des conférences. Vous parlez pendant un peu plus d'une heure. Ensuite intervient une pause, d'une vingtaine de minutes, où tasses de café et verres de bière circulent dans la salle, parmi les conversations particulières. Après quoi vous regagnerez votre perchoir pour achever et conclure votre exposé. Si vous possédez quelques antennes et si vous n'êtes pas le prisonnier d'un texte écrit invariablement, vous aurez profité de l'entr'acte pour explorer les réactions de votre auditoire et vous reprendre ou vous mieux expliquer.

En effet, toutes vos phrases seront écoutées attentivement et l'ensemble de vos déclarations analysé et soupesé. Non certes, dans une volonté de critique, mais parce que les gens qui vous accueillent espèrent que vous les aiderez à combler l'éloignement de ces dures années. Quand Georges Duhamel, que tant de motifs désignaient pour cette mission, a renoué la tradition des conférences françaises, onze cents auditeurs se pressaient pour l'entendre, à Amsterdam. A La Haye, les autorités ouvrirent en son honneur, la Salle des Chevaliers, au Binnenhof. On me raconte qu'il y entra, donnant le bras à l'ambassadrice de France, suivi de madame Duhamel qu'escortait notre ambassadeur qui est le frère cadet du poète Charles Guérin. Irrévérencieusement, je suggère que cela devait ressembler à une scène de René Clair. « Au début, oui, concède mon informateur ; mais personne n'a plus songé à sourire quand un millier de Hollandais se sont levés et ont entonné *la Marseillaise.* »

Dans trois villes j'ai eu la joie — le regret aussi, d'un autre biais — d'être le premier Français qui vienne parler en public depuis la libération. Puis-je conseiller à mes successeurs de ne pas limiter leur tournée aux trois ou quatre grandes cités ? Leur action ne sera pas moins efficace dans des centres plus modestes mais dont les sympathies ne sont pas moins vives. Que les missionnaires de notre culture s'en persuadent aussi ; ce serait une grave erreur que de sous-estimer ces auditoires qui comptent tous des connaisseurs très avertis. Au cours d'une réunion d'Amsterdam, nous discutâmes la philosophie de Sartre : tous les assistants étaient familiers avec son œuvre, comme avec les livres de Kirkegaard et d'Heidegger. A Tilburg où j'avais lu, de Paul Eluard, *Liberté* et *Couvre-Feu*, la qualité des applaudissements marquait fort bien la distinction entre un bel hymne de circonstance et une précieuse sécrétion de lyrisme intime.

Qu'attendent donc les Hollandais de nos envoyés français ? Ils me le signifièrent dès avant le départ lorsque, des cinq sujets proposés, huit villes sur neuf retinrent celui-ci : « Etat présent des lettres françaises. » Encore dus-je ajouter pour un groupe d'écrivains et pour les étudiants de l'université d'Amsterdam, deux causeries sur l'existentialisme. Qu'à Paris nous plaisantions sur les dernières révélations de Lipp, du Flore

et des Deux Magots, rien de plus légitime. Mais ne partons pas pour la Hollande sans être préparés à répondre sérieusement à cette question : la France, dont le prestige artistique fut si considérable pendant l'entre-deux-guerres, continue-t-elle de produire des œuvres originales, stimulantes pour toute l'humanité?

Amsterdam-Paris, treize heures.

Sans céder à cet attrait des réhabilitations paradoxales qui nous aura valu, après l'Egisthe de Giraudoux, le Créon d'Anouilh et le Caligula de Camus, il m'a toujours paru injuste de porter à son passif l'unique parole émouvante que Néron ait prononcée : *qualis artifex pereo*. Une telle plainte ne doit-elle pas monter aux lèvres de tous les mourants, non par orgueil, mais en hommage au trésor de visions qui se perd irrémédiablement, à chaque agonie, dans l'effroyable gaspillage de la nature? En ce sens limité, je me sens très *artifex*, dépositaire d'un abondant butin, dans le train qui nous ramène en France : il y mettra treize heures, parce que le splendide pont de Moerdyk n'a pas encore été reconstruit, — non plus que la civilisation européenne, à en juger par les quatre visites douanières.

S'accordant au rythme de la marche, une phrase de Thackeray hante ma mémoire : « *I feel that a Dutchman is a man and a brother.* » En m'éloignant d'eux, je songe à tant d'amis, retrouvés ou nouveaux. Entre tous, j'évoque Johannes Tielrooy que je connais depuis bientôt un quart de siècle. Par ses livres, par son enseignement, il n'a jamais cessé d'être un trait d'union entre nos deux patries. Au début de 1940, il est venu, à la radio parisienne, nous redire son indéfectible affection. Les Allemands crurent l'abattre qui l'emprisonnèrent dans leurs geôles. Mais le voici, toujours solide et plus que jamais actif. Comment ne me répèterais-je point qu'un Hollandais est un homme, et un frère?

Durant deux semaines, j'ai pu mesurer de quel crédit jouissait en Hollande la culture française. Appréciez ce touchant détail que les communications entre les centres hollandais de l'Alliance Française sont rédigées dans notre langue. A nul moment, ce noble pays ne fut mieux disposé à recevoir ce que nous lui pouvons fournir. Tout le prestige allemand a disparu ; les influences anglo-saxonnes, multipliées par les livres et les films, sont acceptées mais on souhaite qu'elles ne deviennent pas envahissantes. Ainsi que le disait récemment le vénérable professeur Salverda de Grave, la France apporte un contre-poids. « Non point un contre-poison », ajoutait-il en souriant. Ici encore se révèle cet amour de l'indépendance qu'éprouve tout cœur hollandais. La France s'y attachera d'autant plus d'amis qu'elle se montrera mieux digne, elle aussi, de sa glorieuse devise dont le premier mot est : liberté.

RENÉ LALOU

LA BOMBE ATOMIQUE

ET LE SECRET DE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

(1re Partie)

La bombe atomique n'est qu'une des manifestations particulières, à vrai dire la plus frappante, d'une énergie à très forte densité que dissimule la structure intime de la matière. Cette énergie secrète a existé de tout temps, mais son lieu de résidence, ce cœur de l'atome où elle se trouve à l'état de condensation extrême, ne nous a été révélé que récemment : en un mot, c'est à la découverte, encore neuve, des noyaux atomiques, que l'homme doit d'avoir pu obtenir le dégagement et jusqu'à un certain point l'asservissement de cette puissance latente.

L'énergie « nucléaire » ne se manifeste normalement qu'au compte-gouttes, tout au moins sur notre globe, au cours des phénomènes de radioactivité, lesquels n'affectent qu'un nombre restreint d'atomes de la croûte terrestre : c'est pourquoi elle avait ainsi pu échapper jusqu'à notre époque à la curiosité scientifique.

Par contre, elle est à la base du flamboiement nocturne des myriades d'étoiles, et l'on a pu révéler récemment aux U.S.A. particulièrement, que les étoiles sont le siège d'incessantes libérations de cette énergie interne des noyaux et que c'est à cette dernière que nous devons la chaleur solaire aussi bien que le riche chatoiement de nos nuits d'été. Une fois encore la contemplation de la voûte céleste peut servir de sujet profitable de méditation.

Ainsi, dans la bombe atomique, l'homme de science est-il parvenu en quelque sorte à ramener des fragments de matière — des fragments de ce globe terrestre qui depuis des millénaires a abandonné l'état d'ignition propre aux étoiles — à l'état hautement énergétique qui caractérise la substance stellaire. Evidemment n'importe quelle matière ne convient pas : on choisit parmi les éléments terrestres les plus adaptés à cette libération, on les trie, les concentre dans de vastes usines afin de les amener à un état où leur déflagration puisse être provoquée ; ainsi fait-on d'une portion de matière terrestre une petite étoile minuscule, qui, lancée du ciel, brûlera une ville, soufflera une cité.

Le philosophe trouvera ample sujet à commentaires dans ce pouvoir nouveau que s'est arrogé l'homme de faire retourner des éléments à l'état pri-

mitif de haute température — des millions de degrés —, de s'être approprié une puissance qu'un Nietzsche eût envié et qui lui permet, au moins pour une part, de renverser le sens de l'évolution. Un Giraudoux admirerait que les militaires puissent maintenant gagner des guerres avec l'aide d'étoiles miniatures, enlevant ainsi aux poètes l'usage exclusif de ces scintillants objets et amenant les puissances à merci en dérobant à leur profit une parcelle du feu du ciel...

Le spiritualiste s'inquiétera de ces empiétements sur les prérogatives du Créateur, qui semblait s'être réservé l'ordre naturel des choses et la répartition personnelle de la matière incandescente, tandis que le moraliste redoutera l'usage de ce feu nucléaire entre les mains de créatures aussi inconséquentes que nos semblables.

Economistes et sociologues s'efforceront de mesurer tout ce que nous apportera, dans un proche avenir, une énergie surabondante et gratuite, tant pour l'élaboration d'aliments synthétiques que pour la suppression de la dure condition de mineur.

Les Conciles internationaux, enfin, disputeront du droit d'utilisation de la bombe nucléaire, de la communication de prétendus secrets ou de la sage répartition entre Grands de l'énergie nouvelle, pendant que l'historien, contraint à reconnaître l'importance décisive des armes secrètes, constatera que l'issue de la guerre est sous la dépendance, aujourd'hui, d'une expérience réussie ou manquée : une erreur de calcul, une perte de temps dans un laboratoire, de trois mois seulement, et le sort des armes change de camp.

De tout ceci résulte que notre machine ronde est devenue trop petite, maintenant que sa substance même est à la merci d'une erreur, voire d'un accident technique, ou du rêve absurde d'un mégalomane. Il est donc grand temps de contempler avec cet attendrissement qui s'attache aux objets périssables, les groupements particulièrement curieux de molécules, tels que l'homme, les paysages agréables et d'une façon générale tout ce que la Nature sous sa forme solide peut avoir de charmant, avant qu'elle ne soit volatilisée !

A. — Noyaux d'atomes, isotopes et transmutations matérielles.

Le physicien nous dira que la matière n'est pas ce que nos yeux nous indiquent, que nos sens, extrêmement grossiers, ne rapportent que des moyennes, et que si notre regard pouvait dépasser, et de loin, le pouvoir de résolution des meilleurs microscopes, un étrange spectacle frapperait notre vue. Dans la masse compacte d'une poutre de fer ou d'un roc, sur lesquels notre poing vient douloureusement s'abattre, nous commencerions par distinguer une nuée de grains minuscules, là où nos yeux ne voyaient que continuité ; des grains certes très rapprochés, séparés seulement par quelques dix-millionièmes de millimètre.

Mais la distance n'a-t-elle pas de signification qu'en rapport de l'étalon choisi pour en donner la mesure ? Prenons donc comme étalon la dimension même de chacun de ces grains qui forment la trame matérielle. Diamètre de grain infime certes, mais non négligeable, et cent mille fois plus faible que

la distance — déjà minuscule — qui séparait les grains. Ainsi la matière est nuage de « billes » et non point continuité, telle qu'une fallacieuse apparence semblait l'indiquer.

Mais une nuée n'a aucune consistance, elle s'effrite ou se condense au gré du hasard, tandis qu'un bloc de rocher est l'image même de la fermeté comme de la rigidité. Ce caractère inébranlable résulte de l'effet de forces d'interaction singulièrement intenses qui, agissant au travers du vide qui les sépare, relient entre eux solidement les grains.

Ces forces sont généralement de nature électrique, car les grains sont eux-mêmes électrisés; elles unissent ces derniers, deux par deux, de proche en proche, comme les maillons d'une chaîne, par le jeu de ces attractions bien connues qui sollicitent des charges électriques de signes opposés, positif et négatif. Les forces d'interaction entre grains ont la propriété essentielle d'augmenter prodigieusement leur intensité quand la distance des grains vient à diminuer : on conçoit dès lors qu'aux distances du dix-millionième de millimètre séparant les grains matériels, elles puissent s'accroître au point de cimenter apparemment la matière en un bloc solide difficile à rompre ou à fondre.

Première conclusion : on nous trompe en nous enseignant qu'un cube de matière de dix centimètres de côté pèse quelques kilogrammes. Car ce cube renferme des milliards de fois plus de vide que de matière véritable.

Les billes, si exiguës, où se concentre la matière, offrent des densités invraisemblables, des millions de millions de fois plus élevées que celle du plomb, de sorte que si nous pouvions les rapprocher pour en former un grain de mil, celui-ci pèserait alors quelque 25 mille tonnes. On a donné le nom de *noyaux* atomiques aux grains, à ces êtres matériels étranges, nom dont la banalité est peu en rapport avec l'importance primordiale qu'ils ont su prendre : on peut dire que toute la philosophie naturelle contemporaine est dominée par la découverte de ces noyaux. Comment s'étonner de révélations soudaines, étranges, telle l'énergie atomique ou la bombe nucléaire, alors que nous ignorions même que la matière était encore bien plus dense de substance, bien plus lourde de signification cachée que nous ne le pensions ?

Mais rapprocher ainsi les grains, les noyaux, comme billes dans un sac, est une vue de l'esprit. Une carcasse légère entoure chacun d'eux et l'isole des contacts, le mettant à l'abri des rapprochements à moins du dix-millionième de millimètre ou des effusions directes. Chaque noyau traîne nécessairement avec lui un cortège d'électrons légers, par lequel il lui faudra passer pour toute relation avec ses congénères, les noyaux voisins *(fig. 1)*. Sorte de bourrelet protecteur, un peu analogue à ces chariots légers au centre desquels l'on installe les trébuchants bébés.

N'est-il pas humiliant de constater que nous n'avons connu jusqu'ici de la réalité que les bourrelets ou les chariots protecteurs, que nous ignorions même l'existence du bébé derrière le bourrelet ? Ce que nous appelions molécule ou atome, ce n'était que le chariot et nous ne savions pas qu'une précieuse et intelligente vie commençait à se développer à l'abri de lui. Quand nous disions aux élèves que le chlore est un gaz vert ou que le sodium coupé est brillant, nous ne faisions allusion qu'à des propriétés du bourrelet ;

pourtant nous étions bien persuadés de la qualité de notre science, de cette chimie, récente en somme, et déjà singulièrement dépassée.

Tout ceci n'étant donc qu'une étape grossière de la connaissance, nous voici depuis une vingtaine d'années en présence maintenant des noyaux. Quelle matière nouvelle, étrangement pesante, plus « vraie » que l'autre, les emplit donc ? Ici me voici contraint d'employer notre terminologie barbare. Deux constituants élémentaires, deux seulement jusqu'à plus ample informé, se disputent le domaine si curieusement exigu d'un noyau : les *protons* et les *neutrons*. Ces grains — que l'on croit ultimes — se ressemblent comme frère et sœur, en ce sens qu'à peu près de même poids, ils ne diffèrent que par une « propriété », les premiers possédant une charge d'électricité positive, les seconds en étant dépourvus. Le proton constitue d'ailleurs à lui seul, et sans adjonction de neutron, le noyau du plus simple

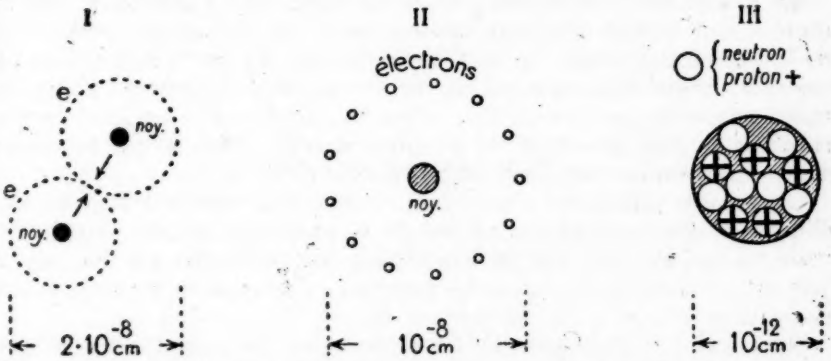


FIG. 1. — Les trois degrés fondamentaux de la structure matérielle : I, la molécule ou être élémentaire des chimistes; II, l'atome qui résulte de la rupture des liaisons chimiques; III, le noyau, enfin, l'être élémentaire des transmuteurs d'atomes, des physiciens du noyau.

des éléments chimiques, l'hydrogène : c'est donc un atome d'hydrogène dépouillé de son bourrelet protecteur.

De même que l'Univers est le rassemblement d'un nombre astronomique d'étoiles ou de planètes, la matière gazeuse ou solide de ces corps célestes est un autre rassemblement, en nombre non moins astronomique, de noyaux à structure complexe (protons, neutrons). Nous parvenons ici à une vision première et simplifiée de la structure du cosmos.

Mais les astres, notre globe en particulier, ne sont pas formés d'une matière unique, entendez d'un seul corps simple tel que l'hydrogène. Au contraire, on a pu séparer dans la croûte terrestre quatre-vingt-douze corps simples, de poids atomiques variables, compris entre l'hydrogène, l'hélium, le lithium... les plus légers, et le thorium, l'uranium... les plus lourds. En quoi diffèrent ces espèces diverses ? Uniquement par des architectures de noyaux et par des nombres différents de constituants ultimes. Si l'on pouvait suivre les processus de création des éléments matériels du plus simple au plus complexe, on verrait augmenter peu à peu le nombre des constituants des noyaux. Le contenu en protons s'accroît par unité, d'un corps simple au suivant, et celui des neutrons également, de sorte que la recette

de fabrication est sensiblement un neutron ajouté par proton en supplément, sauf pour les éléments les plus lourds, mercure..., uranium, où il faut forcer la dose de neutrons et introduire, dans le noyau nouveau en voie de formation, un neutron et demi par proton qu'on y glisse.

Une remarque essentielle est ici nécessaire : les propriétés chimiques caractérisant l'atome obtenu sont dans la seule dépendance du nombre de protons du noyau ; le nombre des neutrons nucléaires n'intervient pas. Les propriétés chimiques d'un élément sont un effet du seul bourrelet protecteur de l'atome et en rapport du seul nombre d'électrons négatifs constituant ce bourrelet. Or ce nombre d'électrons est exactement égal à celui des protons nucléaires, l'un compensant l'autre pour amener l'atome à la neutralité électrique dans son ensemble. Dès lors on pourra toucher au nombre des neutrons d'un noyau sans modifier les propriétés chimiques de l'édifice atomique d'ensemble, pourvu que le contenu en protons reste le même.

On conçoit qu'il puisse exister de la sorte une pluralité de variétés nucléaires d'un type atomique apparemment unique, puisque jusqu'ici on ne distinguait les atomes les uns des autres que d'après le témoignage des chimistes, c'est-à-dire selon les aspects du bourrelet. La nature est donc en réalité plus riche que nous ne l'estimions, et peut nous montrer, par exemple, plusieurs variétés de chlore qui ne diffèrent entre elles que par le nombre de neutrons enrobés dans leurs noyaux respectifs.

Ces variétés différentes d'un même élément chimique ont reçu le nom d'*isotopes* : elles pourraient constituer de simples curiosités aux yeux du chimiste puisqu'elles ne peuvent être distinguées entre elles par les moyens habituels et qu'elles montrent des propriétés du bourrelet rigoureusement identiques.

Cependant si nous voulons bien nous souvenir que notre classement n'est basé que sur l'apparence, que l'importance des propriétés chimiques n'est peut-être que secondaire vis-à-vis de celles plus réelles des noyaux, l'ordre des préséances se renverse et la notion d'isotope grandit, devient fondamentale. Ainsi aux yeux des alchimistes du noyau atomique, deux variétés isotopiques de ce même chlore sont-elles totalement différentes parce qu'elles ne présentent pas le même nombre de neutrons nucléaires. Alors même que le nombre protonique reste le même, cette dissemblance entraîne une complète opposition dans les possibilités (que nous envisagerons bientôt) de transmutation du noyau. Très fréquemment un seul des isotopes d'un élément chimique est transmutable et pas les autres. En sorte que s'il nous apparaît que les processus de transmutation d'atomes, les processus de fabrication synthétique d'éléments nouveaux inconnus dans la nature, sont d'importance plus grande que la propriété commune à plusieurs isotopes d'avoir les mêmes réactions chimiques, il nous faudra bien projeter le caractère d'isotope au premier plan et négliger les autres.

Or les dégagements énergétiques prodigieux utilisés dans la bombe atomique résultent de transmutations particulières des noyaux d'un élément déterminé, l'uranium, obtenues au moyen de neutrons : là encore c'est un seul des isotopes de l'uranium qui est transmutable de la façon désirée. Il ne servirait donc de rien de charger la bombe atomique avec le mélange connu chimiquement sous le nom d'uranium, la plupart des noyaux étant alors inutilisables pour notre objet.

Ainsi, après avoir préparé la variété chimique uranium, sera-t-il indispensable de séparer en elle le seul isotope activable. C'est là une opération de tri qui se situe au delà des procédés de la chimie et qui entraîne des opérations d'un type nouveau capables de séparer des noyaux selon leur contenu en neutrons. Opération fort pénible que nous savions faire à petite échelle dans nos laboratoires, mais qu'il va falloir conduire en grand pour obtenir des effets à l'échelle pratique.

Les Américains se sont ainsi donné beaucoup de mal et ont construit, depuis 1942 surtout, de gigantesque usines pour séparer les noyaux qui conviennent de ceux qui ne conviennent pas et en faire ensuite cet énorme « comprimé » qu'est une bombe atomique. Il faut traiter de gros tonnages de terre de Provence, beaucoup de bauxite, pour obtenir un peu de cet élément blanc, l'aluminium, inconnu de nos aïeux, si banal maintenant, qu'il s'est dégradé aux usages domestiques. Il faut traiter encore bien plus de sels d'uranium pour obtenir l'isotope 235 de l'uranium, ou cet élément nouveau, également utilisé dans la bombe, le plutonium. Avec cette différence que la séparation chimique primitive, aboutissant à l'uranium, s'accroît ici d'une véritable synthèse en grand d'un corps nouveau inconnu sur terre, opération tenant en elle-même du prodige. Prodige chaque jour renouvelé à Clinton comme à Hanford depuis trois ans.

Il est maintenant indispensable de faire plus intime connaissance avec le démon atomique.

Le noyau atomique, au contraire du bourrelet, porte en lui les caractères les plus personnels de l'atome. Il intervient peu, à la différence des électrons, dans les relations de toute nature avec l'ambiance, avec les atomes voisins, mais il doit être regardé comme la raison d'être, le ciment du corps atomique. Il renferme en quelque sorte l'hérédité de l'atome et son avenir ; c'est par lui que l'atome peut exploser, ou au contraire, être mué en d'autres types atomiques.

En abordant l'étude du noyau atomique on a l'impression d'élaborer une science de la nature que j'appellerai d'ordre supérieur, une science exacte qui irait rechercher les causes profondes de la structure du cosmos, soigneusement cachées jusqu'ici à notre observation sensorielle.

Mais le noyau de l'atome est lui-même complexe et à mesure que nous subdivisons les mécanismes, les forces d'interaction entre les particules nouvellement découvertes deviennent de plus en plus intenses — en vertu d'une remarque déjà faite — les entités de plus en plus petites étant maintenant susceptibles d'être rapprochées davantage. En sorte que nous aurons une difficulté croissante à défaire ce qui était uni, à déchirer la trame matérielle afin d'en séparer les constituants.

Pour analyser ainsi le noyau, il faudra disposer d'énergies énormes se chiffrant par plusieurs millions de volts, alors que la séparation de l'atome en ses constituants de l'ordre immédiatement supérieur — électrons d'une part et noyau d'autre part — s'obtenait dès dix à cent mille volts. Seules les techniques récentes des hautes tensions développées en électrotechnique nous permettront l'accès à ces analyses nucléaires.

L'image que l'on se forme du noyau atomique est encore bien primitive : on sait déjà qu'il est complexe et qu'il renferme un certain nombre de corpuscules, des protons et surtout des neutrons. On peut se le représenter

comme une sorte de sac minuscule rempli à craquer de billes, mais de billes remuantes, qui s'entre-choquent avec de grandes énergies. Image comparable à celle d'une goutte d'eau renfermant un nombre élevé de molécules, sans cesse agitées par le mouvement brownien, à l'intérieur d'une membrane sphérique fictive résultant de l'action de la tension superficielle.

Certains sacs nucléaires se trouvant trop remplis de particules — ce qui est le cas des éléments les plus lourds, l'uranium, le thorium, le radium — de temps à autre, à force de s'agiter, l'un des corpuscules parvient à traverser les mailles du sac et à s'échapper : c'est le phénomène de radioactivité. Nous assistons alors à une désintégration des noyaux de ces éléments lourds — sous l'effet uniquement de l'énergie d'agitation intérieure — sans que celle-là soit provoquée par la main de l'homme.

Mais les hommes de science ne se sont pas contentés d'assister au phénomène de radioactivité naturelle produit par l'explosion spontanée des noyaux ils ont voulu le provoquer à volonté, et ceci même dans les éléments appa-

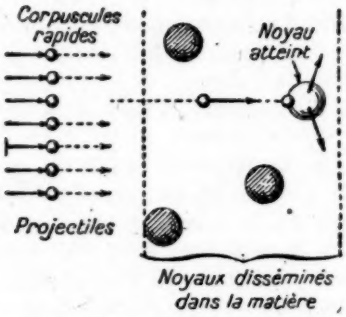


FIG. 2. — Principe des transmutations atomiques.

remment les plus stables, les plus inertes comme l'aluminium, le phosphore, le soufre, l'azote, etc.

Si nous revenons à l'image simplifiée du sac nucléaire rempli de billes remuantes, mais pas assez agitées toutefois pour rompre spontanément le sac, on comprend qu'il suffira d'ajouter à ce noyau un corpuscule de plus et de choisir ce dernier très remuant, c'est-à-dire doué d'une très grande énergie, pour tout faire sauter.

Tel est le schéma des opérations de transmutations d'atomes, un des plus brillants succès de la science actuelle *(fig. 2 et fig. 3)*.

Les atomes à transformer seront longuement bombardés par des projectiles préparés d'avance, tels les protons. De temps à autre, un de ces protons sur un million, plus chanceux que les autres, atteindra une des cibles, pénétrera dans un sac nucléaire et provoquera l'explosion.

L'énergie nécessaire sera communiquée au projectile assaillant en le soumettant à une très grande différence de potentiel par l'intermédiaire d'un générateur électrique à plusieurs centaines de milliers de volts, ou à l'aide du cyclotron.

Les projectiles de bombardement nucléaires doivent nécessairement être

de l'un des types corpusculaires que l'on rencontre dans les sacs nucléaires comme éléments constitutifs. Mais il en est parmi eux de plus ou moins efficaces. A ce point de vue les neutrons, corpuscules dépourvus de charge électrique, se signalent par leur rendement exceptionnel.

Malheureusement nous ne savons pas préparer les neutrons libres comme on préparerait des protons à partir de l'hydrogène chimique. Pour se servir de neutrons, ces précieux agents de désintégration, il faudra d'abord les déloger du seul endroit où l'on puisse les rencontrer, c'est-à-dire de l'intérieur des noyaux atomiques.

On envisage alors toute la complexité de ces opérations : il faudra en premier lieu faire sauter avec un projectile usuel (le proton rapide accéléré électriquement) un certain nombre de noyaux appropriés, puis utiliser à leur tour les neutrons ainsi libérés pour produire d'autres transmutations atomiques. Ainsi les réactions de noyaux d'atomes peuvent être utilisées en *chaîne* à condition de savoir choisir judicieusement les plus efficaces d'entre elles.

La production industrielle des neutrons, c'est-à-dire en faisceau de forte

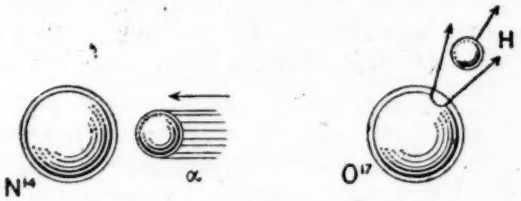


FIG. 3. — Transmutation de l'azote en oxygène et hydrogène, sous l'action d'une particule α (figure purement schématique, qui serait à un grossissement de dix mille milliards !).

densité, devient ainsi une nécessité : toute la chimie nouvelle des noyaux en dépend.

Les laboratoires américains se sont équipés puissamment à ce point de vue, et l'Europe tente de ne pas se laisser trop distancer dans ce domaine des hautes techniques, hélas ! bien coûteuses, aussi bien par le matériel que par le personnel à entretenir.

Le succès le plus important de l'emploi des neutrons pour l'attaque et la désagrégation de la matière est, sans contredit, l'obtention de la rupture explosive de l'*Uranium*. Prenons le noyau de cet élément extrêmement lourd, où les particules turbulentes arrivent déjà à sourdre spontanément hors du sac nucléaire, par un effet spontané de radioactivité : bombardons-le de projectiles de façon à augmenter son énergie interne déjà très élevée ; nous devons nous attendre au pire et l'intrusion dans ce noyau surchauffé d'un seul corpuscule très remuant suffira à faire sauter l'ensemble. Ce n'est plus seulement une particule α, un noyau d'hélium, qui va s'échapper, à la façon d'un jet de vapeur fusant de la soupape, mais le noyau entier se rompt, comme la chaudière sous pression éclatant à la suite d'un choc.

Pour être plus clair, et continuant notre comparaison entre le sac nucléaire et la goutte d'eau, supposez que vous suspendiez une telle gouttelette liquide

par effet capillaire à l'extrémité d'une baguette et que vous agitiez cette dernière : la goutte oscille, se déforme périodiquement, mais reste entière. Pourtant si vous augmentez encore l'amplitude de l'agitation, il est possible que la limite élastique soit dépassée ; à ce moment, à la suite d'une vibration plus forte, la goutte se brise en plusieurs autres.

De même dans le beau phénomène de *fission* ou de *rupture nucléaire* de l'uranium, a-t-on pu observer des états de vibration si intenses, produits par le choc d'un neutron venant de l'extérieur, que le noyau se rompait en fragments plus petits. Naturellement cette explosion est accompagnée d'une production d'énergie prodigieuse qui apparaît initialement sous forme d'énergie cinétique communiquée à chaque fragment qui arrive à se déplacer à une vitesse énorme, voisine de celle de la lumière. C'est là le principe même qui se trouve à l'origine des effets particulièrement brisants de la *bombe atomique*.

On obtenait la puissance dans les temps anciens, en multipliant le nombre des esclaves, mais on la crée dans les temps modernes en faisant travailler les molécules dans les machines thermiques. Donnons en passant une pensée reconnaissante aux millions d'esclaves dociles qui œuvrent pour nous, à chaque seconde, dans les cylindres de notre voiture. Demain on obtiendra cette puissance plus facilement encore en faisant usage des atomes, en disloquant leurs noyaux.

JEAN THIBAUD

Institut de Physique Atomique,
Université de Lyon.

(A suivre.)

Un volume de nouvelles, *Dix Indiens* Gallimard), fort bien traduit par M. Marcel Duhamel, propose une fois de plus à notre attention le nom d'Ernest Hemingway. Hemingway est un de ceux qui ont le plus fortement influencé la littérature américaine en l'orientant du côté du réalisme brutal. Ses œuvres jalonnent, comme des témoignages, une vie que son humeur et les mésaventures de notre planète ont faite aventureuse. Il est né en 1898. Son père était médecin. Après avoir exercé divers petits métiers aux Etats-Unis et au Canada, il s'engagea pendant la première guerre mondiale dans l'armée italienne. Blessé, il passa neuf mois à l'hôpital. En 1921, nous le retrouvons à Paris dans l'entourage de Gertrude Stein. Cette femme, que Maurice Coindreau, dans ses remarquables *Aperçus de la littérature américaine* (Gallimard), appelle « l'ogresse de la rue de Fleurus », a exercé sur la bohème américaine de Montparnasse une véritable fascination. Amie de Picasso, Van Dongen, Apollinaire, Matisse, Marie Laurencin, elle avait constitué, dès 1910, un centre de ralliement pour les écrivains étrangers disposés à considérer le Dôme et la Coupole comme les plus brillants foyers de la civilisation internationale. Gertrude Stein se flatte (dans son *Autobiographie d'Alice Toklas*) d'avoir formé littérairement le jeune Hemingway. En quoi put consister l'influence littéraire de Gertrude Stein, écrivain de troisième ordre, infiniment moins douée que Hemingway, je ne saurais le dire. Mais le fait est que le premier grand roman de Hemingway, *Le soleil se lève aussi*, met en scène quelques-uns de ces errants internationaux qui gravitaient, pendant leurs séjours à Paris, autour du groupe de Gertrude Stein. Un barman de Montparnasse, James Charters, dit « Jimmie », a écrit (ou plutôt on a écrit pour lui) un curieux volume de souvenirs, *This must be the place*, où il déclare avoir connu dans son petit royaume les modèles du roman de Hemingway. Il en profite d'ailleurs pour déclarer qu'à Montparnasse, personne, sauf quelques jeunes écrivains, ne prenait Gertrude Stein « au sérieux » (?). Quoi qu'il en soit, *Le Soleil se lève aussi* a pour héros quatre ou cinq vadrouilleurs anglo-saxons qui, perpétuellement saturés de cocktails, errent entre la Rotonde, le Crillon et le bal musette de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, en échangeant des bourrades et des vues littéraires. Leur compagne et leur idole, Brett, femme d'un lord anglais, fréquemment ivre-morte, fait l'amour un peu partout avec une ardeur inépuisable. Mais elle n'aime vraiment que Jake Barnes qui, hélas ! est séparé d'elle par la muraille de l'impuissance, une blessure de guerre l'ayant privé de sa virilité. Ce petit groupe sympathique se transporte en Espagne, où il étonne les indigènes par la preste autorité avec laquelle il vide les bouteilles d'alcool. Brett s'éprend d'un jeune torero auquel elle renonce bientôt dans un mouvement cornélien, car elle craint de compromettre la carrière de cette future vedette.

Ce roman, imbibé de gin, eut aux Etats-Unis, pays alors « sec », un succès foudroyant[1]. Il le méritait pour des raisons d'ordre littéraire sur lesquelles nous reviendrons, mais ce qui frappa surtout à l'époque ce furent la brutalité des descriptions et la sympathie témoignée par l'auteur aux gentlemen alcooliques et aux virtuoses patentés de la force et de l'adresse physiques : boxeurs et matadors. Hemingway lui-même est un fervent sportif : boxeur, pêcheur, chasseur et skieur. Il a consacré aux courses de taureaux tout un volume : *Mort dans l'après-midi*, où il explique qu'il s'est rendu en Espagne parce que, la guerre étant finie, les arènes représentaient le seul endroit où l'on put observer la *mort violente à loisir*. Les corridas ne jouissant d'aucune popularité aux Etats-Unis, Hemingway, désireux de les réhabiliter, soutenait que les courses de taureaux sont un spectacle *moral*, car « *est moral tout ce qui fait qu'on se sent bien* ». Hemingway a évidemment une table de valeurs toutes personnelles. Il expose dans ce même ouvrage qu'un cheval perdant ses intestins sur l'arène est éminemment *drôle* — et il engage à ce propos une curieuse comparaison entre le « déboyautage » chevalin et les farces des Fratellini.

Amateur d'émotions fortes, Hemingway a pratiqué la chasse au grand fauve en Afrique. Il a raconté minutieusement ses émotions de chasseur dans *Les Vertes Collines d'Afrique*, où, entre deux récits de chasse au lion, il note (à propos d'une lecture de Tolstoï) que la guerre est *un des plus grands sujets* que puisse traiter un écrivain, un sujet exactement *irremplaçable*. Entre toutes les formes de guerre possibles, il manifeste d'ailleurs une préférence nette pour la guerre civile « *parce que tout le monde y parle la même langue* ».

Ce goût pour les guerres, il a eu l'occasion de le satisfaire. Dans son roman l'*Adieu aux Armes*, il décrit la guerre en Italie à laquelle il participa en 1917. L'ouvrage contient une admirable description de la débâcle de Caporetto. *Pour qui sonne le glas* nous offre un tableau de la guerre civile espagnole, à laquelle le romancier réussit également à prendre part. C'est évidemment l'apothéose de la mort violente : on fusille à tous les étages. Et c'est une guerre encore, la petite guerre des contrebandiers de l'alcool (entre Cuba et la côte américaine) qu'évoque Hemingway dans *En avoir ou pas*, où se trouve recueillie une magnifique collection de vols et d'assassinats, enrichie de discours sur la syphilis et de dialogues d'invertis.

Quoique Hemingway ait une sympathie marquée pour les partis de gauche, il ne faut pas croire que, lorsqu'il se précipite au sein d'une guerre civile, ce soit dans le dessein de célébrer exclusivement les exploits de ses amis. En tant que romancier, son regard reste toujours objectif, et, s'il témoignait de quelque préférence, ce serait plutôt pour les gens qui ne visent pas à l'héroïsme. En dépit de l'apparence, il ne faut pas aller chercher dans son œuvre une leçon d'énergie. Cet homme, qui s'est consacré à la peinture des milieux brutaux, choisit presque infailliblement pour protagonistes des lâches ou, s'il ne va pas jusque là, des champions démoralisés et voués à des défaites prochaines. Dans cette atmosphère de combat, si fréquemment chargée de vapeurs d'alcool, l'échec paraît la situation normale.

1. D'après M. Coindreau, *le Soleil se lève aussi* serait à l'origine de la floraison de « romans alcooliques » qui s'est produite aux États-Unis (œuvres de Werten Baker, Ward Greene, Seabrook).

Les deux plus puissants récits de son recueil de nouvelles *Men without women* évoquent l'une (50.000 *dollars*) l'écrasement d'un « as » de la boxe jusqu'alors célèbre par ses victoires, l'autre (*L'Invincible*) la mort d'un torero qui, au cours d'une longue corrida, dont les divers épisodes sont dépeints d'ailleurs avec un art admirable, n'a cessé de trembler.

Si l'on en juge par ses œuvres, Hemingway a le goût de l'action pour rien. Le but poursuivi ne l'intéresse guère. Dans l'*Adieu aux Armes*, un de ses personnages déclare « *La victoire est encore pire que la défaite* » et l'on ne réussit pas un seul instant à comprendre pourquoi le héros du livre, un Américain, s'est engagé dans cette armée italienne qu'il méprise. Ne croyant à rien, n'espérant rien, ne traçant jamais de l'amour que des tableaux navrants, Hemingway, qu'il se lance au milieu des combats ou qu'il s'accoude au comptoir d'un bar, paraît être à peu près dans le même état d'esprit : il espère, il attend l'instant délicieux de l'émotion forte. Et de ce point de vue, on est tenté de le rapprocher d'un certain nombre d'écrivains français qui éprouvent pour toutes les manifestations de violence, guerres ou révolutions, une sympathie admirative qui ne se lie chez eux qu'à des préférences idéologiques extrêmement vagues. Le monde est brutal. C'est encore une chance. Sinon il serait terriblement ennuyeux. « *Je trouve aussi assommant de mourir que tout le reste* » murmure un héros de Hemingway avant de rendre le dernier soupir.

Le recueil de nouvelles, *Dix Indiens*, qui vient de paraître, pourrait s'intituler les *Illusions perdues*. Le plus beau récit du livre, l'*Heure triomphale*, évoque la grande peur d'un chasseur de lions, l'effondrement d'un prétendu héros. Dans la *Capitale du monde* un futur torero, bouillant de courage, se fait tuer stupidement par un ami avec lequel il organise une corrida, où le taureau est figuré par une chaise hérissée de couteaux. Tout est insensé, tout est vain. Une jeune fille rêve d'un homme en qui elle voit l'amoureux idéal : mais ce Tristan s'enivre et la viole. Une vieille putain célèbre la merveilleuse passion qui a illuminé sa vie, mais ce glorieux épisode n'a jamais existé que dans son imagination. Les scènes d'ébriété, naturellement, tiennent une bonne place dans ce florilège. Elles sont d'ailleurs impayables et l'on recommande la conversation de deux jeunes ivrognes discutant les mérites littéraires de leurs écrivains préférés. Ajoutez aux pochards les cyniques. Le cynisme a toujours charmé Hemingway. Dans l'*Adieu aux Armes* quand une infirmière romantique adresse son chant d'amour au bien-aimé, celui-ci murmure « Et ta sœur ». Un des personnages de *Dix Indiens*, un voyageur américain installé dans un buffet de gare suisse joue à tenter une servante à laquelle il offre des sommes de plus en plus élevées pour la décider à coucher avec lui. Offre dont on ne saisit pleinement le sens qu'à l'instant où l'on apprend que ce tentateur sait parfaitement que la servante ne peut pas quitter son travail et qu'au reste le train va bientôt arriver.

Ce trait explique pourquoi les lecteurs de Hemingway ne s'inscrivent pas résolument à l'école du désespoir. Il y a dans tous ces récits un humour latent. Et une singulière vitalité. La santé de l'homme Hemingway ne paraît pas compromise par le profond pessimisme dont il fait parade. Il sait encore sourire. De plus, il se dégage de tous ses récits une curieuse sensation de force. Elle tient probablement à la vigueur du trait, à l'énergie aussi avec laquelle l'auteur, résolument invisible, colle ses lecteurs contre la réalité.

Ses dialogues ont une vie, une intensité extraordinaires. Hemingway est un prodigieux enregistreur de la réalité. « Un homme-caméra, un homme-phono », selon l'expression de Drieu. Mais une « caméra » bien intelligente et qui sait choisir. Ce ne sont pas là de minces mérites. Ils suffisent largement à légitimer la situation de Hemingway, considéré comme un des premiers écrivains d'Amérique. Mais si la psychologie de ses personnages est toujours juste, elle est le plus souvent rudimentaire. Il faut convenir aussi que ses romans sont assez médiocrement composés. Ils se sauvent de scènes en scènes. Son talent n'est jamais aussi évident que dans les nouvelles. Nouvelles dont la technique s'apparente à l'art du cinéma. L'angle de prise de vues est toujours inattendu, l'éclairage saisissant. Hemingway sait jouer aussi très habilement des syncopes et des omissions. Son art est un art de suggestion. L'émotion est dans les « blancs ». Mais lorsque, ses livres refermés, on constate qu'après avoir lu tant de pages avec intérêt, parfois même avec passion, il ne reste dans l'esprit ni le souvenir d'un personnage, ni une leçon, on est frappé par le caractère inorganique de sa production. C'est un monde d'esquisses vigoureuses — le travail d'un journaliste de génie qui vous offre des instantanés étonnants — et ne prend jamais ce recul, cette distance dans le temps ou l'espace, qui sont nécessaires à la création des grandes œuvres d'art.

Aussi amorales que puissent paraître les œuvres de Hemingway, elles semblent appartenir à la littérature édifiante, à la production de patronage, à la bibliothèque rose, si on les compare à celles de Henry Miller. *Tropique du Capricorne*, qui suscite actuellement dans la presse commentaires et polémiques, est présenté par l'éditeur dans une note d'une extrême simplicité où l'on peut lire : « *C'est une révélation comparable à la Bible. La mission de Miller est de détruire la Babylone et d'élever à sa place la patrie divine qu'il a entrevue. Espérons que cette œuvre atteindra le but voulu par Miller qui est d'être compris par les uns et d'emmerder tous les autres* ». Voilà ce qu'on appelle parler...

Henry Miller est né à New-York en 1891. Il est d'origine allemande. Son père était tailleur dans un quartier pauvre. Je connais mal les détails de sa biographie. On sait qu'il a été fossoyeur. Il déclare quelque part être licencié de philosophie de l'Université de Columbia. Il a vécu à Paris. M. Coindreau le rapproche discrètement des écrivains alcooliques.

Le héros de *Tropique du Capricorne*[1], après avoir été porteur de télégrammes « hors rang », devient soudain grand chef de tous les petits télégraphistes new-yorkais. Singulier directeur. Sa principale préoccupation, comme celle de tous ses collaborateurs, est de « *b... la compagnie* ». (Les services télégraphiques sont exploités, aux U.S., par des sociétés privées.) Tantôt il déclare avoir tant de travail qu'il n'a même pas le temps de satisfaire ses besoins les plus naturels. Tantôt on le voit passer ses journées à boire et à faire l'amour. Quand il manque d'argent, il puise avec une parfaite désinvolture dans la caisse de la détestée compagnie.

Le pessimisme de Miller est beaucoup plus accentué que celui de Hemingway. C'est un pessimisme sans réserve. « *Partout la faim, l'ignorance, le*

1. Éditions du Chêne. Traducteur : Léon-Claude Lefaure.

vice... partout la même rage fondamentale, la même soif de massacre, de ravage, de pillage. » Et il conclut ailleurs : « *Le monde est fou* ». C'est une opinion très soutenable, mais le moins qu'on puisse dire de Miller lui-même, c'est qu'il est singulier. Enfant, la vue d'un assassinat l'enchantait. Il se réjouit de la mort de ses amis. Il écrit : « *Si ce pauvre n'a pas assez de cervelle pour s'amuser à l'enterrement de sa femme, tout le plaisir sera pour moi* ». Pourtant si les décès le réjouissaient autant qu'il veut bien le dire, il devrait être heureux car, autour de lui, les meurtres les plus affreux se succèdent et l'on « *écrabouille* » la cervelle des petits enfants à longueur de journée. Mais en fait, bien que « *l'idée que quelqu'un a trouvé moyen d'en sortir* » (par maladie ou accident) le remplisse de joie, bien que la mort lui semble la « seule solution », il ne s'est pas encore résolu au suicide.

Peut-être trouve-t-il plus de consolation qu'il ne l'avoue dans les bras des femmes ? Du point de vue génésique Miller paraît être un « costaud » tout à fait remarquable. Casanova et Restif de la Bretonne sont des enfants à côté de lui. Il mériterait de se voir décerner le titre de *surmâle* inventé par Jarry. A l'en croire, il s'accouple très aisément avec une demi-douzaine de femmes au cours d'une journée. Il fait l'amour partout et tout le monde l'imite autour de lui. Cette forme d'activité s'étend dans les couvents, dans les cimetières. Sur toutes ces manifestations, Miller donne les détails les plus répugnants. Dans le championnat international de la pornographie, il est certain qu'il se classe bon premier.

Pourquoi donc nous parler de lui ? me direz-vous. C'est d'abord qu'il a incontestablement un grand talent. Un lyrisme torrentiel, délirant, coule à plein bord dans ces pages immondes. A maintes reprises Miller nous a fait songer à Lautréamont — qui lui aussi était atteint de folie érotique et voulait faire l'amour avec tout l'univers dans des conditions fort spéciales qu'on trouvera exposées au milieu des chants de Maldoror. De plus, Miller ne fait que porter au suprême degré une tendance qui se manifeste chez beaucoup de littérateurs américains. On voit surgir, au sein de ce peuple puritain, une série d'écrivains dépravés. La scène centrale de l'admirable roman de Faulkner, *Sanctuaire*, est consacrée au viol d'une jeune fille, viol accompli par le ministère d'un épi de maïs. Dans les *Vagabonds de la Faim* de Kromer on trouve la peinture de scènes d'homosexualité révoltantes. S'il faut en croire Thomas Minehan, professeur de sociologie à l'Université de Minnesota, le dévergondage d'un grand nombre de romanciers américains reflèterait exactement la dépravation d'une masse de vagabonds et de gangsters qui s'est formée au temps de la crise économique de 1930. Dans son livre *Boy and girls tramps of America*, Minehan cite une série d'anecdotes stupéfiantes qu'il a recueillies au cours de son enquête. Quand on a lu Minehan, les tableaux brossés par Miller suscitent moins de surprise.

Considéré comme un lyrique délirant, Miller est un écrivain qui mérite de retenir l'attention. On doit l'apparenter à certains surréalistes français, pour lesquels il professe une admiration sans réserve. Le surréalisme lui semble même fournir une solution au problème de la vie (c'est probablement la « révélation » annoncée par l'éditeur). « *Etre généreux*, écrit-il, *c'est dire Oui avant même que le type d'en face ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Et pour dire Oui, il faut d'abord être surréaliste ou dadaïste, parce qu'alors vous avez compris ce que signifie Non.* » Rien ne lui paraît plus

beau que des phrases de ce genre : « *Le canard du doute aux lèvres de vermouth* » ou « *Mes faims, c'est les bouts d'air noir* ».

On ne s'étonnera pas que la révélation qu'il apporte à l'humanité reste nuageuse. Il nous affirme que l'homme sera un jour « *l'augure de Dieu* », mais il ne nous livre pas la méthode susceptible d'assurer cette transformation. Pour l'immédiat, il est partisan du massacre général. « *Hommes, achetez un fusil et tuez-vous l'un l'autre.* » Surtout ne travaillez pas. « *Il vaut mieux tuer les autres que gagner sa vie* ». Je ne sais pas comment il lie ces conseils à son admiration frénétique pour Elie Faure qu'il appelle « *un océan, une symphonie du monde, le premier musicien que les Français aient connu...* »

Loufoquerie pour loufoquerie, je préfère ses divagations amoureuses : son chapitre sur la danse à la fois absurde et admirable. (« *Je suis le gorille qui se sent pousser des ailes, etc.* ») ou les trente pages sang et velours qu'il consacre au récit de ses amours infatigables avec une femme-caméléon qui, au hasard de ses chavirements, se muait en ibis, en tigresse ou en rocher. Après des nuits tumultueuses, il contemplait le matin le visage de cette épuisante maîtresse : « *Lisse comme la mort, ce masque frais, adorable sous la main, de cire, pareil à un pétale ouvert à la plus douce brise. Si charmeur dans sa tranquillité et son ingénuité qu'on pourrait s'y noyer, s'y jeter corps et tout, comme un plongeur, pour ne jamais revenir. Jusqu'au moment où elle ouvrait les yeux sur le monde, elle gisait ainsi comme une planète morte et sans lumière propre, empruntant son éclat, telle la lune même...* » Miller n'est pas un écrivain de tout repos, mais c'est incontestablement un écrivain. Doit-on supposer qu'après s'être baigné dans ce fleuve de folie et d'érotisme, il nous offrira bientôt une nouvelle hypostase ? Les dernières pages de son livre pourraient le faire croire, où il réclame soudain « *de la lumière et de la chasteté* » (appétit de grand air et de repos bien explicable après tant d'exploits) ; mais ce vœu n'est pas aussi rassurant qu'on pourrait le penser car, après avoir lancé cet appel à la froide pureté, il demande aussitôt à la Providence de lui fournir en supplément « *du feu solaire dans les tripes* ».

Le Lys de Brooklyn (*A tree grows in Brooklyn*) de Betty Smith (Hachette) représente un courant de la littérature américaine d'une nature bien différente. Ce livre, qui a obtenu aux U.S. un succès considérable (1.800.000 exemplaires vendus), paraît être dans ses grandes lignes une autobiographie. Francie Nolan est la fille de pauvres gens qui vivent misérablement dans le quartier populaire de Brooklyn. Le père, Johnny, d'origine irlandaise, fait des extras comme garçon-chantant — c'est-à-dire qu'il verse la limonade tout en lançant des couplets. C'est une sorte de poète du pavé, plein de bonté, de générosité et de fantaisie, qui, malheureusement pour sa famille, a peu de goût pour le travail et une terrible inclination pour l'alcool. Ivrogne, c'est un ivrogne bienveillant et féerique. Tout le monde l'adore, mais, de son fait, sa famille crève de faim. Aussi la petite Francie doit-elle faire un dur apprentissage de la vie, mais dès son plus jeune âge, elle supporte toutes les épreuves avec bonne humeur. Tous les Nolan, au reste, ont une heureuse philosophie. Quand le garde-manger est vide, on « *joue à la famine* », car chacun est décidé à se cramponner à l'optimisme. C'est

la méthode Coué. Francie, elle-même, est une petite magicienne qui transforme inlassablement la dure réalité. Quand cette enfant se met à la fenêtre, elle jette sur les tristes rues de Brooklyn le même regard charmé que le petit Topffer considérant de la maison paternelle les douces avenues de Genève. Elle aime la vie et les plus humbles spectacles lui fournissent le prétexte d'enivrantes rêveries. Dans la misérable boutique d'un blanchisseur chinois, elle réinvente la Chine, non pas la Chine affamée des économistes, mais la Chine de porcelaine et de laque. A l'école, comme le calcul l'ennuie, elle fait surgir des chiffres une série de tableaux qui la consolent de la tristesse de l'arithmétique. « *Le nombre* 62 *voulait dire que papa emmenait le petit garçon faire une promenade* ». Le murmure qui retentit éternellement au fond d'un coquillage lui fait entendre « la chanson de la mer » — la mer qu'elle n'a jamais vue. Et elle en tire plus de plaisir que du spectacle de l'Océan qu'elle n'est admise à contempler que plusieurs années après.

Si l'on cherchait une démonstration supplémentaire de cette vérité que les circonstances de la vie n'ont qu'une valeur relative et que la qualité du monde intérieur et le bon fonctionnement des glandes font le bonheur, on pourrait aller la chercher dans *Le Lys de Brooklyn*. Un infatigable petit génie, ange gardien de Francie, pare les pitoyables personnages qui entourent l'enfant des couleurs les plus riantes. Miller voit partout de la crotte, Francie Nolan voit partout de la bonté. Cette tendance n'implique aucune fadeur de keepsake dans l'esprit de la narratrice. Elle ne jette pas un voile pudique sur les spectacles qui l'entourent. Une misère terrible règne autour d'elle, les hommes sont brutaux, les enfants impitoyables, les femmes mènent une vie d'esclave. Francie le sait et le dit. Mais quand ils sont observés par elle, le soleil intérieur dore tous les spectacles. Ce soleil, si j'ose dire, vient de loin. C'est un soleil chrétien. Lorsque Francie voit tourmenter une innocente, elle éprouve un sentiment de tendre pitié, si simple et si vif qu'il éclaire son récit comme un espoir et une consolation. Cette bonté donne à son humour une saveur particulière. A maintes reprises, les inventions de Betty Smith nous ont fait songer à celles de Charlie Chaplin qui, tout en plaignant, en aimant les malheureux, a su si bien naguère rendre leurs infortunes comiques (les petites infortunes tout au moins). Lorsque le père de Francie, en smoking (c'est son seul costume) et en melon, ayant décidé de mener ses enfants faire une promenade en barque, leur adresse un éloquent discours sur l'art de descendre adroitement dans un canot et, désireux d'ajouter l'exemple à la leçon, saute légèrement du quai et tombe tout droit dans la mer, si bien qu'à l'instant d'après, on ne voit plus au-dessus de l'eau que son visage, sa moustache et son melon, il est vraiment impossible de ne pas songer à Charlot. Non pas seulement à cause du melon, mais parce que c'est bien du comique « Charlot », comique fort et triste... Et puisque nous en sommes aux rapprochements, nous devons dire aussi que *Le Lys de Brooklyn* a quelques points communs avec *Le livre de San Michele*. Telle aventure d'un cheval amoureux d'une laitière pourrait être signée Axel Munthe. Et, comme Axel Munthe, Betty Smith réussit à dégager des aventures populaires qu'elle décrit on ne sait quel dynamisme épique. Les incroyables histoires d'une certaine Flossie qui, lasse d'avoir des enfants morts-nés, feint d'être enceinte et introduit au foyer conjugal l'enfant d'une Sicilienne séquestrée, composent (pour ne donner qu'un exemple) une sorte de saga humoristique

qui illumine le livre par sa cocasserie. Du point de vue littéraire, *Le Lys de Brooklyn* mérite donc son succès. Mais peut-être l'œuvre n'aurait-elle pas touché des millions de lecteurs si elle ne leur avait prodigué cet optimisme intégral que réclament les Américains et dont sont si éloignés les Hemingway et les Faulkner. Toute la dernière partie du roman nous fait assister à l'ascension sociale de Francie. Cette aimable enfant, devenue jeune fille, travaille bien, passe bien ses examens, nourrit sa famille, apprend les mathématiques et un tas d'autres choses, vole de succès en succès et — ultime apothéose — fait un excellent mariage. Il y a là cent pages, d'une qualité nettement inférieure, qui semblent la réplique du *Roman d'un brave homme* d'Edmond About. Cet édifiant épilogue n'a-t-il pas contribué au triomphe de Betty Smith ? On peut se poser la question et penser aussi que *Le Lys de Brooklyn* doit avoir aux yeux des Américains un autre mérite : il confère, par son authentique poésie, des lettres de noblesse à un pauvre quartier de New-York. On imagine fort bien comment ce livre pourrait faire naître autour d'une vingtaine de rues misérables une sorte de légende et susciter les pèlerinages de touristes consciencieux. Enfin il se pare certainement d'une *aura* patriotique, car la vie de la petite Francie est mêlée, par maints épisodes, à la récente histoire des Etats-Unis : d'un certain point de vue l'enfant se trouve donc être l'héroïne d'une sorte de *Cavalcade* américaine. Sans méconnaître en rien la valeur du *Lys de Brooklyn*, on est donc en droit de penser que l'accueil dont il a été l'objet révèle chez les lecteurs américains, las des romans alcooliques, le désir de trouver enfin une littérature saine.

Dans ses *Aperçus sur la littérature américaine*, M. Maurice Coindreau oppose aux romanciers « *réalistes* » (Dreiser, Dos Passos, Caldwell, Hemingway, etc.), le groupe des écrivains « *polis* ». Depuis la disparition d'Edith Wharton, l'étoile de cette école est Willa Cather. On lui doit plusieurs romans sur l'Amérique et le Canada du XVIIe siècle. En 1923, elle obtint le prix Pulitzer qui correspond à notre Goncourt. Une de ses œuvres les plus célèbres est *The lost lady*, récemment traduite par Hélène Malvan sous le titre *Une dame perdue* (*La Nouvelle Edition*). L'action se passe vers 1905 dans une petite ville de l'Ouest. Les vieilles gens y parlent sans cesse de « l'ère des pionniers », mais cette époque glorieuse, illuminée par les « *rêves des prospecteurs et des colons* », a pris fin et le pays somnole. L'héroïne du roman, Marian, femme d'un ingénieur des chemins de fer, est condamnée à vivre dans une maison isolée, voisine d'une insignifiante bourgade. Elle est belle, élégante ; il y a dans sa voix « *un charme qui fend le cœur* », elle rêve de vie mondaine, brillante, poétique et dépérit auprès de son prosaïque époux. Elle a un amant, bien entendu. Mais cet amant est un bellâtre sans intérêt, bientôt remplacé, après les scènes de rupture traditionnelles, par un agent d'affaires brutal et intéressé, qu'entoure une bande de jeunes gens auxquels Marian, éprise de distinction, tente vainement d'inculquer « les bonnes manières ». Cette Marian est, on le voit, une sorte de Madame Bovary, mais plus bornée et dont la psychologie reste incertaine. Et pourtant cet ouvrage présente à nos yeux un grand intérêt. Mais pas du tout cette sorte d'intérêt qu'un romancier a l'ambition de susciter dans l'esprit de ses lecteurs. Ce qui est remarquable dans *Une dame perdue*, c'est la constance avec laquelle Willa Cather tente d'évoquer, par un jeu de suggestions enve-

loppantes et délicates, des personnages rustiques et rudimentaires. Les nuances et les mélodies dont elle rêve conviendraient à des êtres poétiques et raffinés, mais Marian et ses acolytes ne sont ni poétiques, ni raffinés. Et ce qui est grave, c'est que nuances et mélodies existaient certainement dans l'esprit de l'auteur avant le sujet. Quoi qu'il arrivât, elle était fermement résolue à les placer. Le cas est malheureusement très général. Il y a beaucoup d'écrivains qui, décidés à évoquer l'atmosphère d'un auteur illustre qui leur est cher (en l'espèce c'est probablement Henry James), l'imposent à des héros ou héroïnes faits pour vivre sous d'autres climats. Peut-être touchons-nous là tout simplement à la question des modes littéraires. Du côté des écrivains « réalistes » américains, on trouverait aussi bon nombre d'auteurs qui jouent de la violence, de l'unanimisme et de l'alcoolisme, non pas du tout parce que leur nature les y invite, mais parce que, fascinés par certains grands modèles, ils ont résolu d'écrire « comme ça ».

William Saroyan, écrivain américain d'origine arménienne, né en 1905, s'est spécialisé dans la nouvelle. Il nous explique pourquoi, dans *les Acrobates* (Stock). « *Le roman*, proclame-t-il, *cela n'existe pas. On n'a jamais écrit de roman. Une nouvelle, cela existe. Un roman est un composé de fragments nombreux maintenus ensemble par la mort et la résurrection répétée d'un homme opiniâtre, l'auteur. Un roman est formé de trop de moments pour être hors du temps comme peuvent l'être un poème ou une nouvelle — et comme l'est le soleil.* » Ce qui signifie surtout que Saroyan est incapable d'écrire des romans. Seulement, il le dit avec la majesté et l'assurance des prophètes — dont il a parfois aussi l'obscurité. « *N'écrivez pas avec des mots*, recommande-t-il, *écrivez sans mots, écrivez avec du silence.* » Conseil qu'il s'est d'ailleurs gardé de suivre. M. Saroyan a écrit ses premières œuvres à l'âge de neuf ans en se servant de mots, comme tout le monde, mots dont il fait même parfois un usage torrentiel et abusif, comme il apparaît dans ses essais, où il amalgame demi-phrases et quarts de phrases en une sorte de bouillie pâteuse au-dessus de laquelle on voit nager, seules formations articulées, des propositions de ce genre : « *Je crois que le Christ a écrit un roman qui est presque de premier ordre* ». Mais il serait injuste d'insister sur de pareils textes qui n'ont, quantitativement, dans l'œuvre de Saroyan, qu'une importance secondaire. C'est avant tout un auteur de nouvelles. Dans ces *short stories* il ne traite pas des « *événements matériels* », mais *se préoccupe* (il a nettement sur ce point formulé son programme) *de la conscience psychologique de l'homme, de la conscience qu'il a du monde, de ses semblables, etc.* » Autrement dit, peu ou pas de faits, mais des états. Etat d'esprit, état d'âme du monsieur qui aime sa femme et en est séparé, de la femme mariée qui attend un enfant de son amant, du voyageur qui rentre chez lui plein de joie, mais est instantanément dégoûté par la monotonie de la vie familiale — ou encore de l'enfant dont la mère est morte et qui songe à mettre le feu à la maison parce qu'une belle-mère va s'y installer. Rêveries derrière lesquelles, souvent, le réel s'estompe si bien que beaucoup de ces « nouvelles » tiennent du rébus. Pour comprendre, on doit les retourner en tous sens comme ces vieilles assiettes de campagne qui nous invitent à chercher le gendarme, le lièvre ou le chien. Et dans certains cas on ne réussit même pas à découvrir le mot de l'énigme. Aussi finit-on par trouver ce truquage excessif. L'auteur, qui a d'ailleurs des dons indéniables, se donne

vraiment trop de facilités en créant du mystère par simple omission de faits qui auraient crevé les yeux dans la réalité.

Le plus souvent Saroyan n'est pas dans ses personnages, mais au-dessus d'eux, dans un *no man's land* où glissent les rêves de tous les hommes. C'est là un trait commun à presque tous les écrivains de la jeune littérature américaine. L'unité de leurs œuvres ne se forme pas, comme en Europe, autour d'un ou deux êtres minutieusement étudiés. On dirait qu'ils errent perpétuellement dans le monde à la recherche de scènes, d'images dont le rapprochement puisse surprendre. Il s'agit de prodiguer des sensations vives, d'aller vite, de survoler les groupes, les villes, les continents. Il s'agit d'étonner par l'imprévu, par la violence. On sent que cette littérature, qui ne plonge dans aucune tradition classique, s'est formée dans l'entre-choc des peuples, à l'âge de la vitesse, du cocktail, du cinéma. Elle est faite pour plaire à des amateurs de sports violents. Œuvre d'autodidactes merveilleusement doués, elle manque souvent de mesure et de goût. Féconds, les romanciers ne savent pas encore élaguer, choisir. Généralement incapables d'approfondir une analyse psychologique, incapables d'élever une construction harmonieuse, ils sont volontiers verbeux et se noient dans des romans fleuves. Jeunes, ils n'ont pas encore constaté que l'alcoolisme, la folie, l'érotisme, l'amoralité cynique ne paient pas et qu'on se lasse rapidement de l'exceptionnel, du démesuré, du déraisonnable et du monstrueux. Enivrés de leurs découvertes, ils ne savent pas encore qu'on se fatiguera vite de lire simultanément vingt histoires à la fois, comme dans Dos Passos, ou de voir constamment bouleverser la chronologie comme dans Faulkner, ou d'assister à l'astucieuse désarticulation du réel comme dans Saroyan. Tels qu'ils sont cependant, ils l'emportent de beaucoup par l'imagination et la force sur les romanciers européens. Ils nous séduisent et nous attirent. Mais comment ne pas constater qu'ils ont surtout dépeint les arriérés, les primitifs, les détraqués et qu'ils n'ont encore fourni à l'homme normal aucun de ces repères précieux sur lesquels s'étaie une civilisation ? L'univers qu'ils ont créé est traversé de coups de feu, meublé d'hallucinations et le plus souvent déformé par l'effet d'artifices qui altèrent la réalité, mais ne la font pas mieux connaître. Il est vrai qu'ils vivent dans un monde ardent, où l'on réclame des émotions fortes et où l'on ne se soucie pas encore d'enrichir dans l'ordre et la méditation un patrimoine ancien. Il est vrai aussi que, par opposition à des prédécesseurs ultra-conformistes, ils ont été assez naturellement tentés de jouer les outlaws. Nous les aimons cependant, parce que la jeunesse est en eux et autour d'eux ; leur vitalité nous enchante. Mais on peut souhaiter que, les années passant, ils en viennent à adresser à leurs lecteurs des messages qui, sans cesser d'être pittoresques, commencent d'être profitables.

MARCEL THIÉBAUT

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Claude Tolmer.) IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7193-3-48